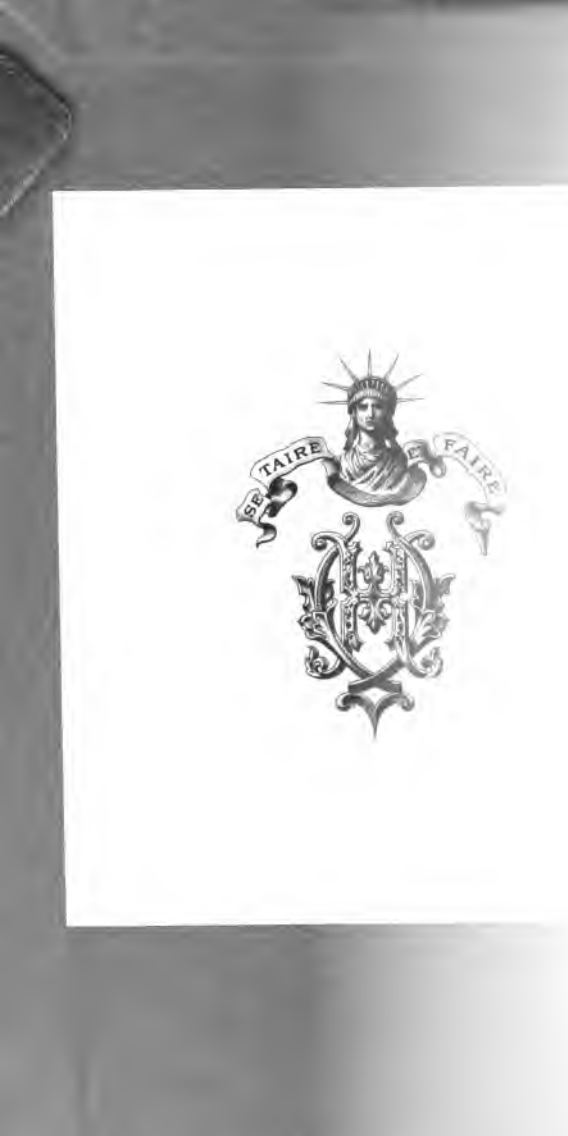

SE TAIRE
FAIRE




SE TAIRE
ET FAIRE

A STRATÉGIE

DE

RENAN

LA STRATÉGIE

DE

M. RENAN

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LA STRATÉGIE

DE

M. RENAN

ÉCRIT POSTHUME

DE

Mgr GERBET, Olympe Philippe



PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA ET HATON, LIBRAIRES-ÉDITEURS

68, RUE BONAPARTE, 68

1866

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

M. Renan a une prétention, je pourrais dire une faiblesse : il tient à être considéré comme savant. Volontiers, il renonce aux titres de théologien, de controversiste, de polémiste, pourvu qu'on s'incline devant son érudition. « Je proteste une fois pour « toutes, » dit-il dans l'Introduction au nouveau livre des *Apôtres*, reproduisant une déclaration déjà insérée dans la Préface de ses *Études d'histoire religieuse*, « contre la « fausse interprétation qu'on donnerait à

« mes travaux, si l'on prenait comme des
« œuvres de polémique les divers essais sur
« l'histoire des religions que j'ai publiés ou
« que je pourrais publier à l'avenir. Envisa-
« gés comme des œuvres de polémique, ces
« essais, je suis le premier à le reconnaître,
« seraient fort inhabiles... Loin de regretter
« les avantages que je donne ainsi contre
« moi-même, je m'en réjouirai, si cela peut
« convaincre les théologiens que mes écrits
« sont d'un autre ordre que les leurs, qu'il
« n'y faut voir que de pures recherches d'é-
« rudition, attaquables comme telles, où l'on
« essaye parfois d'appliquer à la religion
« juive et à la religion chrétienne les prin-
« cipes de critique qu'on suit dans les
« autres branches de l'histoire et de la phi-
« lologie. Quant à la discussion des ques-
« tions purement théologiques, je n'y en-

« trerai jamais, pas plus que MM. Burnouf,
« Creuzer, Guigniaut, et tant d'autres histo-
« riens critiques des religions de l'anti-
« quité ne se sont crus obligés d'entre-
« prendre la réfutation ou l'apologie des
« cultes dont ils s'occupaient. L'histoire de
« l'humanité est pour moi un vaste ensem-
« ble, où tout est essentiellement inégal et
« divers, mais où tout est du même ordre,
« sort des mêmes causes, obéit aux mêmes
« lois. Ces lois, je les recherche sans autre
« intention que de découvrir l'exacte nuance
« de ce qui est. Rien ne me fera changer un
« rôle obscur, mais fructueux, pour la
« science, contre le rôle de controversiste,
« rôle facile, en ce qu'il concilie à l'écrivain
« une faveur assurée auprès des personnes
« qui croient devoir opposer la guerre à la
« guerre... Je m'en tiendrai invariable-

« ment, ajoute-t-il après avoir reproduit « intégralement sa déclaration antérieure, à « cette règle de conduite, la seule conforme « à la dignité du savant[1]. »

Voilà un programme nettement, nous voudrions pouvoir dire franchement tracé : la méthode est celle employée pour les travaux d'érudition : le but de découvrir l'*exacte nuance de ce qui est*. Quant au résultat, il est on ne peut plus modeste, obscur, car on fuit, bien loin de la rechercher, la faveur assurée à ceux qui croient devoir opposer la guerre à la guerre. La guerre! fi donc, un pareil procédé est au-dessous *de la dignité d'un savant!*

C'est comme homme de recherches patientes et laborieuses, comme savant, que M. Renan tient à être considéré.

[1] *Les Apôtres*, introduction, page LV à LVIII.

C'est à ce point de vue que Mgr Gerbet s'est placé pour le juger dans l'écrit qu'une mort trop prompte l'empêcha de publier lui-même, mais qu'il eut le temps d'achever. Habitué de longue main aux procédés de la science, familiarisé avec les recherches de l'érudition, il voulut peser dans la balance d'une impartiale équité la valeur scientifique d'un livre qui blessait ses convictions les plus intimes. Faisant taire au dedans de lui-même les protestations de sa foi indignée, il consentit à ne juger l'ouvrage qu'au point de vue de la science, mais de la science vraie, sérieuse, puisée aux sources. Grand fut son étonnement, quand il se mit en présence de ce livre si pompeusement célébré par tous les organes de la science officielle! Il voulut croire d'abord à des inexpériences, à des préoccupations de bonne foi, à des

erreurs involontaires; mais, en examinant de près, il reconnut une trame habilement ourdie pour tromper les simples et les ignorants, un parti pris d'attaques perfides et dissimulées contre le christianisme; et il condensa son appréciation loyale et consciencieuse dans une formule vive, énergique, mais vraie : *M. Renan n'est que le prestidigitateur de l'érudition.* Cette sentence sera ratifiée, nous en avons la conviction, par quiconque se donnera la peine de parcourir ces pages étincelantes de verve, mais où brille une logique peu soucieuse des *nuances*, mais qui va droit à la vérité. Nous ne croyons pas que l'illustre auteur ait déployé dans aucun de ses ouvrages une plus grande puissance de raisonnement et une plus riche variété de connaissances.

Quoique l'écrit de Mgr Gerbet ne roule que

sur le premier ouvrage de M. Renan, *la Vie de Jésus*, il tombe de tout le poids de son autorité sur celui qui vient de paraître, *les Apôtres*. L'auteur, en effet, a conservé dans ce nouveau livre la même méthode insidieuse, les mêmes procédés sophistiques. Nous pourrons peut-être un jour confirmer ce jugement, déjà très-réfléchi, par un examen plus détaillé, mais nous pouvons dès ce moment affirmer que l'appareil prétendu scientifique sous lequel on présente au public *de pures recherches d'érudition* sur les *origines du christianisme*, n'est qu'un masque qui cache une nouvelle attaque, aussi perfide que la première, contre la divinité de notre sainte religion.

Dans une Introduction de soixante pages, sous prétexte de *critique des documents originaux*, l'auteur, par un de ces tours de passe-

passe signalés dans l'écrit de Mgr Gerbet, cherche à démolir, sans paraître même y toucher, la valeur historique des *Actes des Apôtres*. A-t-il découvert quelque document qui infirme une tradition de dix-huit siècles? discute-t-il au moins les arguments anciens et nouveaux sur lesquels les apologistes chrétiens ont assis leurs démonstrations de la valeur historique du livre de saint Luc? En fait d'autorités, il se contente, dans une note, d'engager les *lecteurs français*, — n'y a-t-il pas là quelque superbe dédain! — à consulter la *Vie de Jésus* par Strauss, et la *Nouvelle Vie de Jésus*, du même auteur[1]? Plus loin, il est vrai, aussi dans une note, il ajoute : « Les personnes qui ne peuvent lire sur tout ceci les écrits allemands, — évidemment il s'agit ici des personnes peu savantes, — de Baur,

[1] Introduction, page viii.

Schneckenburger, de Wette, Schwegler, Zeller, où les questions critiques relatives aux *Actes* sont amenées à une solution à peu près définitive, — *cet à peu près* nous console — consulteront avec fruit[1]... » Suit l'indication de quelques ouvrages tous rédigés dans un sens rationaliste. Bien entendu qu'on n'indique jamais aucun des écrivains qui ont défendu la valeur historique des *Actes*. Est-ce là de l'impartialité? Et que dire de ce procédé logique? « Je répéterai encore, en tête de ce livre, ce que j'ai dit au commencement de ma *Vie de Jésus*. Dans des histoires comme celles-ci, où l'ensemble seul est certain, — tour de passe-passe, — et où presque tous les détails prêtent plus ou moins au doute, par suite du caractère légendaire des documents, — n'interrompez

[1] Introduction, page xxx.

pas pour demander la preuve; vous dérangeriez l'opération, — l'hypothèse est indispensable; sur les époques dont nous ne savons rien, il n'y a pas d'hypothèse à faire. Dans les parties où le pied glisse entre l'histoire et la légende, c'est l'effet général seul qu'il faut poursuivre[1]. »

Maintenant que l'opération est terminée, demanderez-vous à l'auteur sur quelles preuves il s'appuie pour affirmer que *presque tous les détails*, rapportés par saint Luc dans les *Actes*, *prêtent plus ou moins au doute?* Il vous répondra : « Ce ne sont pas là de simples soupçons, des conjectures d'une critique défiante à l'excès. Ce sont de solides inductions : toutes les fois qu'il nous est permis de contrôler le récit des *Actes*, nous

[1] Introduction, pages VI, VII.

le trouvons fautif et systématique[1]. » Un vrai savant se fût cru obligé de justifier cette assertion par des preuves nombreuses, M. Renan se contente de renvoyer les lecteurs *qui ne peuvent pas lire les écrits allemands* à des ouvrages que la plupart n'ont certainement pas entre les mains.

Même manière de procéder dans tout le cours de l'ouvrage : des assertions hasardées, des affirmations tranchantes, aucune preuve. Aux premiers chapitres, l'auteur veut expliquer naturellement la résurrection de Jésus, *ce fait générateur du christianisme*, ainsi qu'il le dit. Après avoir épuisé toutes les ressources de sa perfide habileté à démontrer que les Apôtres et les saintes femmes crurent voir Jésus réellement ressuscité, tandis qu'ils ne virent *que le fan-*

[1] Introduction, page xxix.

tôme bien-aimé [1], il se trouve en présence d'une difficulté sérieuse : si Jésus-Christ n'est pas réellement ressuscité, qu'est devenu son corps ? Voulez-vous savoir comment il la résout? « A peine avons-nous songé jusqu'ici à poser une question oiseuse et insoluble. — Que dites-vous de ces deux épithètes? — Pendant que Jésus ressuscitait de la vraie manière, c'est-à-dire dans le cœur de ceux qui l'aimaient, pendant que la conviction inébranlable des Apôtres se formait, et que la foi du monde se préparait, en quel endroit les vers consumaient-ils le corps inanimé qui avait été, le samedi soir, — c'est sans doute par *distraction* que l'auteur substitue le samedi au vendredi, on ne peut supposer qu'un vrai savant veuille ainsi, incidemment et d'un trait de plume, démolir une tradi-

[1] Chap. II, p. 73.

tion dix-huit fois séculaire; — déposé au sépulcre? On ignorera toujours ce détail; — ne trouvez-vous pas ce mot joli? — car, naturellement, les traditions chrétiennes ne peuvent rien nous apprendre là-dessus. — Pourquoi donc, monsieur? — C'est l'esprit qui vivifie; la chair n'est rien. — Par un renvoi on vous indique : Jean, vi, 64, comme pour mettre une assertion aussi hardie sous le couvert de l'Apôtre bien-aimé, qui en est bien innocent. — La résurrection fut le triomphe de l'idée sur la réalité. Une fois l'idée entrée dans son immortalité, qu'importe le corps[1]? » et le tour est fait!

Il ne sera pas plus difficile d'expliquer sans aucune intervention surnaturelle la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, au jour de la Pentecôte. « Entre toutes ces descentes

[1] Chap. ii, page 39.

de l'Esprit, qui paraissent assez fréquentes, il y en eut une qui laissa dans l'Église naissante une profonde impression. Un jour que les frères étaient réunis, un orage éclata. Un vent violent ouvrit les fenêtres; le ciel était en feu. — Demanderez-vous sur quoi est appuyé ce récit? est-ce que la parole de M. Renan ne suffit pas? Il a voyagé en Orient, et vous allez voir comme il connaît tout ce qui se passe dans ces contrés, surtout les orages. —Les orages dans ces pays sont accompagnés d'un prodigieux dégagement de lumière; l'atmosphère est comme sillonnée de toutes parts de gerbes de flamme. Soit que le fluide électrique ait pénétré dans la pièce même, soit qu'un éclair éblouissant ait subitement illuminé la face de tous, on fut convaincu que l'Esprit était entré, et qu'il s'était épanché sur la tête de chacun sous forme de

langues de feu[1]. » S'il restait encore quelque doute dans votre esprit, vous n'auriez qu'à consulter au bas de la page la note qui vous est signalée par un renvoi : « L'expression « langue de feu » signifie simplement, en hébreu, une flamme (Isaïe, v, 24. Comp. Virgile, *En.*, II, 682-84). » Seriez-vous curieux de connaître ce verset 24 du chapitre v d'Isaïe, le voici traduit sur l'hébreu par de Genoude : « C'est pourquoi, comme le chaume est consumé, dévoré par la flamme, — vous voyez bien qu'il est question de flamme ! — ainsi ce peuple sera séché jusque dans ses racines... » Mais peut-être que Virgile nous fournira quelque indication plus précise sur le sens de ce terme hébreu « langue de feu ? » Courons à l'*Énéide* :

[1] Chap. IV, page 62.

Ecce levis summo de vertice visus Iuli
Fundere lumen apex, tactuque innoxia molli
Lambere flamma comas, et circum tempora pasci[1].

En vérité, s'il ne s'agissait pas de choses aussi sérieuses, ne serait-on pas tenté de rire de cet escamotage si prestement exécuté, au moyen d'un orage et d'un texte de Virgile?

Un autre orage servira à expliquer un

[1] Ce qui, pour les lecteurs qui ne savent pas le latin, signifie d'après la traduction de Binet : « Tandis que, livrés à la douleur nous tenons Iule dans nos bras, nous voyons s'élancer de dessus sa tête un jet lumineux, dont la flamme légère se répand ensuite autour de ses tempes, et voltige mollement le long de ses cheveux, dont elle se nourrit sans les endommager. » Si vous ne trouvez pas là les langues de feu, gardez-vous bien de les chercher dans les vers suivants, où la poésie qui précède disparaît sous la triste réalité : « Saisi de frayeur, nous nous empressons de secouer sa chevelure embrasée, et d'éteindre avec de l'eau cette flamme mystérieuse. » Saint Luc ne nous dit pas que l'on ait eu recours à ce procédé le jour de la Pentecôte, mais on sait *que tous les détails* de son récit *prêtent plus ou moins au doute*.

événement où l'on s'est plu jusqu'à présent à trouver du miracle, la conversion de saint Paul. Avant d'arriver à ce récit dramatique, il est bon de connaître le personnage qui doit y jouer le principal rôle. « Le tempérament de Paul n'était pas moins singulier que son extérieur. Sa constitution, évidemment très-résistante, puisqu'elle supporta une vie pleine de fatigues et de souffrances, n'était pas saine. Il fait sans cesse allusion à sa faiblesse corporelle ; il se présente comme un homme qui n'a qu'un souffle, malade, épuisé... Ailleurs, il parle avec mystère d'une épreuve secrète, et d'une pointe enfoncée en sa chair... C'était, apparemment, quelque infirmité ; car l'entendre de l'attrait des voluptés charnelles n'est guère possible, puisque lui-même nous apprend ailleurs qu'il y était insensible. — On vous renvoie, I Cor.,

vii, 7-8, où il est dit, v. 7 : « Car je voudrais que « vous fussiez tous en l'état où je suis moi-« même ; mais chacun a son don, selon qu'il « le reçoit de Dieu, l'un d'une manière, « et l'autre d'une autre ; 8, v : Je dis aux per-« sonnes qui ne sont point mariées, ou qui « sont veuves, qu'il leur est bon de demeu-« rer dans cet état, comme moi. » Y a-t-il là trace de l'*insensibilité* alléguée? Il est vrai qu'on nous avertit qu'il faut lire *le contexte ;* pas plus dans le contexte que dans le texte il n'y a un mot qui favorise cette interprétation, mais elle est nécessaire pour ce qui suit. — « Il paraît qu'il ne se maria « pas ; la froideur complète de son tempé-« rament, conséquence des ardeurs sans « égales de son cerveau, se montre par toute « sa vie[1]. » — Ah! nous y voilà ; toute cette

[1] Chap. x, page 171-172.

longue exposition n'avait d'autre but que de présenter saint Paul comme un cerveau exalté. Nous sommes maintenant préparés au fait *singulier* de la conversion... « Paul, « sorti de Jérusalèm, suivit sans doute la « route ordinaire, et passa le Jourdain, « au « pont des Filles-de-Jacob. » L'exalta- « tion de son cerveau était à son comble; « — vous voyez bien! — il était, par mo- « ments, troublé, ébranlé... Ce qu'on racon- « tait des apparitions de Jésus, conçu comme « un être aérien et parfois visible, le frap- « pait beaucoup... Chaque pas qu'il faisait « vers Damas éveillait en lui de cuisantes « perplexités. L'odieux rôle de bourreau « qu'il allait jouer lui devenait insuppor- « table. Les maisons qu'il commence à aper- « cevoir sont peut-être celles de ses victi- « mes... La fatigue de la route, se joignant

« à cette préoccupation, l'accable. Il avait, à « ce qu'il paraît, les yeux enflammés. » — Par un chiffre discret, on vous renvoie, pour contrôler cette dernière assertion, au chapitre IX des *Actes*, versets 8, 9, 18, où, assurément, il n'y a rien de semblable : — « Peut-« être un commencement d'ophthalmie. — « Qui sait? *peut-être* bien... — Il est impossi-« ble, avec les récits que nous avons de cet « événement singulier, de dire si quelque « fait extérieur amena la crise — la crise! « — qui valut au christianisme son plus « ardent apôtre... Je préfère beaucoup, pour « ma part, l'hypothèse d'un fait personnel à « Paul, et senti de lui seul. Il n'est pas in-« vraisemblable cependant qu'un orage, — « ne croyez pas que M. Renan invente cet « orage; par un chiffre, il vous indique, « *Act.*, IX, 3, 7; XXII, 6, 9, 11; XXVI, 13. Si vous

« ne l'y trouvez pas mentionné, c'est que « vous avez sans doute *un commencement « d'ophthalmie*, — ait éclaté tout à coup. « Les flancs de l'Hermon sont le point de « formation de tonnerres dont rien n'é- « gale la violence. Les âmes les plus froides « ne traversent pas sans émotion ces ef- « froyables pluies de feu..... Paul était « sous le coup de la plus vive excitation. Il « était naturel qu'il prêtât à la voix de « l'orage ce qu'il avait dans son propre « cœur[1]. » M. Renan est si habitué à *prêter* à l'orage, qu'il trouve *naturel* que les autres lui prêtent aussi. Du reste, afin de dissiper les doutes qui pourraient rester encore dans l'esprit des lecteurs, il les prévient, dans une note, qu'il « éprouva lui-même un « accès de ce genre à Byblos ; avec d'autres

[1] Chap. x, page 175-182.

« principes, ajoute-t-il, j'aurais certaine-
« ment pris les hallucinations que j'eus alors
« pour des visions[1]. » Qui sait? *peut-être* les *hallucinations* de Byblos valaient-elles mieux que les *visions* de Paris. Quoi qu'il en soit, on peut juger, par les quelques exemples que nous venons de citer, combien l'écrit de Mgr Gerbet offre d'actualité; cette voix sortie si à propos de la tombe, en la fête de saint Anselme, évêque et docteur de l'Église (21 avril 1866) sera la réfutation la plus directe, la plus péremptoire du second ouvrage comme du premier. Plût à Dieu qu'elle ouvrît les yeux de celui qui, nouveau Saul, persécute l'Église de Dieu!

O saint Évêque, obtenez-lui cette grâce!

[1] Chap. x, page 180, en note.

LA SCIENCE

DE

M. RENAN[1]

Messieurs,

L'histoire de la librairie nous apprend qu'il parut en 1794 un livre qui eut un assez grand retentissement. C'est l'ouvrage de Dupuis sur l'*Origine de tous les cultes*.

[1] Le vénérable auteur, se proposant d'adresser cet écrit à son clergé, ne s'était pas préoccupé de lui donner un titre. Celui sous lequel nous le publions a paru exprimer la pensée fondamentale qui s'y est développée, mais nous devons en conserver toute la responsabilité. (*Note de l'éditeur.*)



L'auteur prétendait prouver que le Christ n'est autre chose que l'astre qui éclaire le monde physique. Le Christianisme n'avait été que le résidu le plus subtil d'un matérialisme formant le fond de toutes les croyances religieuses de l'humanité, primitivement émanées de l'adoration du soleil. Dupuis déroula, en faveur de son système, une vaste et pesante érudition de première main.

Nous avons vu se produire, en 1863, sous le vernis d'une science plus légère et plus facile, un livre sur l'origine du Christianisme, aussi prôné par un certain public que le fut, en son temps, l'ouvrage sur l'origine des cultes. Suivant l'auteur, le Christ a personnifié en lui le mysticisme le plus étonnant et le plus fécond dont le monde moral ait eu le spectacle. Le Christianisme, pris

dans sa source, est l'expression la plus vive des tendances de l'humanité vers l'idéal, qui ont commencé à poindre au moment où l'homme naquit à l'intelligence.

C'est la thèse opposée, dans son énoncé du moins, à celle de Dupuis. L'un a idéalisé, d'une certaine manière, ce que l'autre avait complétement matérialisé. Les deux écrivains français, qui, dans l'espace de soixante et quelques années, ont porté le plus directement la main sur la pierre angulaire du Christianisme, ont senti l'impression d'une force répulsive en sens inverse, de telle sorte que, pour soutenir leur tentative, ils ont placé l'origine de la religion chrétienne, le premier à l'un des pôles de l'esprit humain, et le second à l'autre pôle.

Toutefois, l'explication formellement matérialiste ne comportait point ce qu'il y a de

plus révoltant, pour le sentiment chrétien, dans celle qui lui a été substituée. De ces deux livres l'un avait fait du Christ une allégorie cosmogonique; l'autre en fait une réalité humaine, mais c'est la réalité d'un merveilleux halluciné et d'un charlatan sublime. C'est la différence d'un rêve astronomique à une biographie où les louanges immolent une victime. L'œuvre de l'académicien Renan, publiée au milieu des respects dont le Christianisme est entouré, est donc plus injurieuse à celui qui est l'objet des adorations du monde chrétien que ne l'avait été la production du citoyen Dupuis, qui fut pourtant imprimée le lendemain des fêtes de la déesse Raison, par l'ordre et par les soins du club des Cordeliers.

Les pages écrites, non loin de Nazareth, par l'antechrist littéraire de Paris ont été

réfutées dans de savantes publications qui ont mis à découvert, sous ses principaux aspects, l'inanité radicale de ce roman rationaliste. Je crois néanmoins ne pas faire quelque chose d'inutile en la considérant aujourd'hui sous un point particulier que je vais d'abord caractériser.

Je prends pour cela un terme de comparaison dans un ordre de choses peu relevé. Au milieu des résultats si variés et si utiles que l'application des sciences physiques a produits dans la sphère des arts industriels, on a vu se développer aussi un art beaucoup moins sérieux, que nos pères, après l'avoir nommé d'abord la physique amusante, ont ensuite désigné ordinairement sous le nom d'escamotage. Par suite des perfectionnements qui l'ont transformé sous plusieurs rapports, il s'appelle aujourd'hui

prestidigitation. Son représentant le plus célèbre était naguère M. Robert-Houdin. Si nous parvenions à découvrir les principes qui dirigaient les procédés du grand prestidigitateur, nous pourrions vraisemblablement former avec eux la théorie de cet art.

Il y a aussi, messieurs, dans l'ordre intellectuel, une sorte de prestidigitation qui n'est pas moins artificieuse, mais qui ne se distingue pas, comme la prestidigitation matérielle, par la sincérité dans l'artifice. On ne doit pas confondre cet art avec le sophisme, tel qu'il est défini dans les cours de logique. Le simple sophisme est sans doute un de ses principes élémentaires, mais il y est amalgamé avec beaucoup d'autres ingrédients. Tout écrivain, tout discoureur, qui fonde une argumentation sur une équivoque, fait un sophisme, un acte de prestidigita-

tion en matière de raisonnement ; mais il n'est pas pour cela un prestidigitateur intellectuel, pas plus qu'on n'est un bon maître d'escrime parce qu'on sait faire une passe d'armes. Pour mériter le titre en question, il faut quelque chose de plus considérable que des subtilités dialectiques. Il faut connaître à fond les ressources de l'art qui fascine l'intelligence des lecteurs, et les exploiter avec une dextérité éblouissante. Depuis le siècle des sophistes grecs, les ouvrages où la prestidigitation intellectuelle semble avoir atteint sa perfection n'ont pas été très-multipliés pour chaque époque littéraire. On serait tenté de le regretter, car ils feraient probablement moins d'effet s'ils étaient plus vulgaires.

C'est dans ce point de vue que je me place pour examiner le nouveau commentaire des

évangiles édité par la librairie éclectique de Michel Lévy.

Vous verrez se reproduire des observations que vous avez pu lire dans des écrits qui ont obtenu un succès bien mérité, mais elles reparaîtront dans un autre but. Elles ont eu précédemment pour objet de constater les erreurs d'érudition, les défauts de logique; nous nous en servirons pour découvrir les défauts de droiture. J'ai scruté, avec une attention patiente, la facture de ce livre, et j'ai acquis la certitude que, s'il est, comme œuvre historique, une chose légère, comme artifice c'est un chef-d'œuvre. On a déjà remarqué que, par quelques traits, il tient de ce genre-là; je viens vous dire, à mon tour, non pas seulement qu'il en tient, mais qu'il est ce genre lui-même, qu'il nous en offre en quelque sorte une synthèse. En

comptant, en étudiant les procédés intimes qui se cachent sous la contexture de la rédaction, j'ai reconnu qu'on peut en déduire toute une théorie de prestidigitation intellectuelle. Aussi, lorsque je cherche une formule qui résume, d'une manière vive et rapide, le jugement que l'on doit en porter, il en est une qui se présente toujours à mon esprit, qui me revient en quelque sorte inévitablement : c'est que M. Renan est le Robert-Houdin de la polémique religieuse.

Veuillez croire, messieurs, que je ne hasarde pas une assimilation pareille. Si je produis tout d'abord ma pensée, sous une forme incisive, c'est à la charge de produire aussi des preuves multipliées, qui la mettront à l'abri du reproche d injustice. Il me semble même qu'on pourrait, avant toute preuve, présumer que, si elle est exagérée dans son

expression, elle a du vrai au fond. Il y a, dans l'écrit de M. Renan, des choses qui provoquent un préjugé légitime contre son savoir-faire d'historien. En parlant d'une partie de son livre dont la rédaction l'embarrassait : « On observera, » dit-il, « la réserve des tours « de phrase » dont nous nous servons [1]. » Tenez, messieurs, je crois que cela sonne mal. J'ai grand'peur qu'un écrivain, qui est conduit à avouer « des tours de phrase » dont il s'applaudit, ne s'en passe d'autres qu'il n'avoue pas. Je crains que certains « tours de « phrase » dans un livre d'histoire, ne ressemblent un peu trop à certains tours d'adresse sur un théâtre. Je me confirme dans cette pensée, lorsque j'entends M. Renan proclamer « qu'il y a pour la sincérité plu-

[1] Introd., p. LVIII.

« sieurs mesures[1]. » Il est vrai qu'il réserve pour l'usage des grands hommes le privilége de la sincérité plus ou moins sincère : mais y a-t-il tant de distance d'un grand écrivain à un grand homme? Cette règle historique m'inquiète. La complaisance avec laquelle il réhabilite les faussetés heureuses qui favorisent le progrès des idées et des choses, troublera plus d'un de ses lecteurs[1]. Ne pourrait-il pas s'en trouver quelques-uns qui fussent tentés de conjecturer que la théorie de l'historien a dû déteindre sur son histoire?

C'est ce que nous allons examiner. Je n'ai pas à rechercher ce qu'il s'est dit à lui-même, pour justifier à ses propres yeux son malheureux savoir-faire ; je prends ce qu'il dit à ses lecteurs, quand il leur jette de la

[1] Page 253.

poudre aux yeux. J'ai le droit et le devoir de prouver que ses procédés sont trompeurs, que sa méthode est coupable. Dans la biographie du dernier des hommes, l'artifice serait déjà un jeu indigne; dans celle de Jésus-Christ c'est une abomination. En vérité, qui pourrait se récrier, parce que je traduis devant le tribunal correctionnel de l'opinion publique, comme prestidigitateur en histoire, un homme qui prétend signaler, dans divers actes du Christ, les traits d'un prestidigitateur en religion?

Plus ce débat est triste, plus je m'efforcerai de le rendre clair. Le vague, l'ambiguïté, et cette espèce de pénombre dans laquelle notre adversaire tient beaucoup de choses, ne sont ni dans mes habitudes, ni dans vos goûts. Je laisserai à part bien des observations qui ne pourraient être ici

assez saillantes qu'à la condition d'y être trop prolixes, et, pour procéder avec ordre, je marquerai les compartiments principaux dans lesquels viendront se classer les ressorts et ajustements du grand appareil sophistique que je veux décomposer devant vous.

I

Vous savez, messieurs, que la prestidigitation matérielle et d'autres artifices qui lui ressemblent, ne négligent pas d'employer quelques moyens préparatoires et secondaires qui ont leur utilité. Il n'est pas indifférent que la belle apparence du local, les effets de lumière et d'ombre, les recoins mystérieux, disposent les spectateurs à une impression favorable. Quelque opinion que

l'on se forme, par exemple, sur le fond du mesmerisme, il avait incontestablement son aspect théâtral qui frappait l'imagination. La fameuse pythonisse de la rue de Tournon, dans les premières années de ce siècle, s'y entendait aussi. Ces artifices ont varié suivant la composition du public. Mais, ils étaient ordinairement si sensibles, qu'un peu d'attention suffisait pour les observer et les reconnaître. Il n'en est pas de même des arrangements préparatoires dans la prestidigitation intellectuelle. Comme ils ont pour but d'impressionner l'intelligence, ils ont nécessairement quelque chose de plus délié, de moins coloré, qui n'est pas apparent au premier coup d'œil. Mais, en y regardant bien, on découvre assez vite les secrets du machiniste.

Le machiniste en fait de livres doit d'abord

bien calculer la portée d'esprit de son public, bien moins pour se faire comprendre que pour se faire écouter. De même qu'il y a un coup d'œil médical, il y a un coup d'œil littéraire qui discerne, dans une masse de lecteurs présumés, les côtés par où il faut les prendre, pour qu'ils soient dociles à se laisser mener.

Parmi ceux de M. Renan, se trouvait une rangée de liseurs dont l'adhésion est d'avance si bien acquise à toute publication antichrétienne, qu'il n'avait pas besoin de s'ingénier beaucoup pour les amener à ses visées.

D'un côté opposé, des lecteurs d'un tout autre ordre donnaient au contraire peu de prise à la captation littéraire. Toute l'industrie de M. Renan semble avoir abouti à leur faire dire qu'il avait bien dressé son livre pour les libres penseurs.

Mais il prévoyait qu'autour de sa publication se rassembleraient d'autres classes lisantes qu'il était à la fois utile et facile d'éblouir. Ce qui distingue l'une d'elles, c'est de n'avoir, en matière de christianisme, que des idées tout à fait superficielles, quand elle en a. Elle vit dans un milieu peu théologique.

Les théâtres, les boudoirs, les estaminets, ne sont pas précisément des foyers de connaissances bibliques et de sentiments pieux.

Cette nullité d'instruction, cette absence de vitalité chrétienne, ce vide qui s'ouvre à tout ce qu'on veut y faire pénétrer, pourvu que cela ne ressemble point au spectre de la foi, les prédispose à subir le prestige d'un écrivain de quelque renommée, s'il vient leur annoncer qu'il apporte, qu'il va leur révéler une grande découverte de la science

historique en matière de christianisme. Ils espèrent trouver en lui un prophète de l'intelligence, qui a déchiffré ce qu'on n'avait pas encore su lire dans les archives religieuses de l'humanité.

Le livre de M. Renan n'est pas mal calculé dans ce point de vue. Il a fait sur un certain nombre de lecteurs l'effet d'une apparition, sans qu'ils se doutassent que c'était une apparition de revenants, une réapparition des choses qu'on avait déjà vues ailleurs. Lorsqu'on est un peu au courant des controverses théologiques, on sait qu'une grande partie des données de quelque importance qui ont figuré dans ses pages avait déjà paru substantiellement, et sous des formes moins légères dans la littérature protestante et rationaliste de l'Allemagne. Il a fait venir, pour le travailler à Paris, tout un

chargement de minerai d'au delà du Rhin, sans certificat de passage à la frontière. On se plaint chez nos voisins qu'il ait pris soin d'effacer la marque de leurs fournitures, en les faisant passer par la filière française.

« Il ne nous cite nulle part, dit un savant allemand, quoiqu'il aime tant à citer. » Mais le gros de ses lecteurs ignore tout cela. Il leur indique bien, dans son Introduction, les titres de quelques livres dans le même sens que le sien, où ils pourront trouver ce qu'il ne dit pas ; mais il ne songe point à leur signaler, pas même en bloc, une quantité de livres où ils trouveraient ce qu'il dit. Il leur laisse croire qu'il invente quand il copie, qu'il produit quand il emprunte. Il les éblouit d'un prestige qu'il n'a pas. Je ne veux point trop critiquer ce genre-là, je n'y vois

que de la prestidigitation préparatoire.

Il est une autre classe de lecteurs qui, tout en ayant sur la religion des idées moins superficielles, ne sont nullement portés à entreprendre des études religieuses, surtout lorsqu'elles rouleraient sur des matières d'érudition. Ils en sont distraits par leurs occupations et par leurs goûts. Vous ne les verrez jamais se mettre à éplucher la valeur d'une dissertation historique. Allez leur dire de collationner des textes, lorsqu'ils vont sortir pour leurs affaires et pour leurs plaisirs, vous serez bien reçu. Un contrôle littéraire vraiment sérieux ne leur va pas du tout. Il en résulte qu'un auteur peut les incliner à accepter sans vérification ses données historiques, ses témoignages, ses textes, si par ailleurs il sait leur inspirer quelque confiance en se montrant, à certains égards, assez ré-

servé dans ses jugements. Un bon moyen de les faire entrer dans cette disposition d'esprit, est de ménager habilement un contraste d'assertions tranchantes et de formes dubitatives. Sous ce rapport, que voyons-nous dans les procédés de M. Renan? Entre les allégations gratuites qu'il articule souvent, comme nous le verrons, du ton le plus décidé, il jette les expressions hésitantes, les « probablement » les « peut-être » avec tant de prodigalité que, d'après un calcul fait, ces mots alignés bout à bout ne couvriraient pas moins de vingt pages. Ce mélange d'affirmations et de doutes, choisis de telle sorte que les affirmations servent sa thèse, et que les doutes n'y nuisent point produit une espèce de mirage qui fait illusion à beaucoup de ses lecteurs. Les phrases historiques les plus hardies, j'allais dire les plus éhontées,

leur paraissent avoir pour garantie la retenue d'esprit dont ces incertitudes semblent être l'indice. Comment ne pas avoir quelque confiance dans les attestations d'un homme qui sait si bien douter?

Il y avait d'autres ménagements à garder envers un assez grand nombre d'esprits, qui conservent, dans leurs croyances vagues et flottantes, un fond de sentiments chrétiens. Leur susceptibilité, peu ombrageuse en fait de dogmes, eût été pourtant trop froissée par un nouvel évangile où l'athéisme aurait tenu visiblement la plume.

Cette impression, qui eût été pour eux un avertissement, leur a été épargnée. A cet effet, M. Renan possède des mots à double entente, et en tête de ces mots figure le nom de Dieu. En réalité, Dieu n'est pour lui qu'un nom populaire, un peu lourd à porter, comme

il l'a dit ailleurs. Vous comprenez, messieurs, que je tienne à constater ici, d'une manière brève, mais péremptoire, ce premier article du symbole de l'évangéliste de la rue Vivienne. Vous rappelez-vous avoir lu, dans des journaux littéraires, le compte rendu d'une séance quelque peu orageuse de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans laquelle M. Renan soutint verbalement une thèse malheureuse qu'il avait consignée dans un de ses écrits?

Suivant lui, le monothéisme et le polythéisme ont été déterminés par la constitution organique de certaines races, et comme la vérité se trouve nécessairement plus haut que la sphère des instincts contradictoires, il s'ensuit que la philosophie doit s'élever jusqu'à une conception impersonnelle qui ne soit applicable ni à plusieurs dieux, ni à un

seul dieu. Aussi, repousse-t-il comme d'impertinentes absurdités, « toutes les formules qui tendent à faire de Dieu quelque chose[1]. » Il n'y a pas d'athée qui n'accepte une divinité de cette sorte. Rejeter le Dieu personnel qu'a toujours reconnu la conscience du genre humain, c'est ce qui, dans tous les temps, s'est appelé l'athéisme. Vous avez beau falsifier le sens de ce mot au moment où votre plume l'écrit, il ne dépend pas de vous de le démonétiser de sa signification universelle. Vous récusez le nom, mais vous êtes la chose. Voilà le fond, le vrai fond de la doctrine religieuse de M. Renan. Il l'a élaborée, quoiqu'en lui donnant par-ci par-là une teinture d'idéalisme mystique, dans des productions particulièrement destinées aux esprits qui

[1] *Avenir de la Métempsychose.*

constituent, d'après lui, une sorte d'aristocratie dans le monde pensant. Mais son livre devait se propager, il le savait et il le voulait, parmi d'autres lecteurs, qui appartiennent, suivant sa classification de l'humanité, à la plèbe des intelligences, et qui tiennent encore à ce que Dieu soit toujours quelque chose. Ils sont servis selon leur goût : la rédaction s'y accommode. Le réformateur du Dieu personnel n'est plus qu'un théiste sentimental. Il articule l'auguste nom avec parfaite aisance. Il le prononce avec l'accent qu'il a dans la langue de tous. Il l'entoure d'une auréole de piétisme. Il fait miroiter de page en page, le grand mot populaire, en tenant dans l'ombre l'immense restriction mentale que ses précédents écrits y attachent, et grâce à l'illusion d'optique où il place ses lecteurs, bien des gens croient avoir sous les yeux

l'œuvre d'un théosophe en lisant la *Vie de Jésus* écrite par un athée.

Je ne saurais bien exprimer le sentiment que m'inspire cette philosophie à double fond. Je la vois inscrire sur le frontispice d'un livre, comme inscription pieuse, une pensée qui semble s'élever vers le sein de Dieu où les âmes reposent, tandis que d'un recoin de ses doctrines, il sort une voix qui permet de croire que ce sein de Dieu n'est qu'un éternel cénotaphe.

Il ne m'est pas donné d'avoir assez de subtilité dans l'esprit pour découvrir l'harmonie de ces contraires; mais j'ai assez de bon sens pour conjecturer que cette espèce de prestidigitation sur le nom de Dieu en suppose plusieurs autres.

II

Je viens, messieurs, de caractériser certains arrangements préparatoires ayant pour but de produire et d'entretenir une prévention favorable au spectacle qui se déroule dans un livre. Je vais maintenant dépister deux procédés qui commencent à entrer dans le fond des matières, et qui ont leur utilité dans une rédaction captieuse. Ils ont leur principe, l'un dans un système de réticences

qui cache ce qu'on devrait laisser voir; l'autre dans une espèce de divination qui aperçoit ce qu'on ne voit pas. Si je voulais imiter ici la terminologie de Bacon, je dirais que le premier ressemble au boisseau qui couvre une lumière, et que le second pourrait avoir pour emblème un trépied qui rendrait des oracles en histoire.

Le procédé du boisseau a quelque chose de si peu délicat qu'il faut convenir, pour être juste, que parfois les réticences sont plutôt des ignorances provenant de l'étourderie avec laquelle on a traité les questions les plus graves. La prestidigitation consiste alors à couvrir, par un certain appareil d'érudition, une impardonnable légèreté. Mais il n'est pas difficile de discerner les cas où ce qu'il y a de plus léger, c'est la droiture en polémique.

L'oubli des règles qui doivent présider,

sous le rapport dont il s'agit, aux controverses de bonne foi, se fait sentir dans la tournure oblique que M. Rénan a donnée à ses remarques sur l'origine et sur la rédaction des Évangiles. Il se réserve, il est vrai, de revenir sur ce sujet dans un second volume ; mais dans l'Introduction du premier, il y emploie déjà plus de trente pages, où il entasse les détails d'une longue argumentation. La loyauté de la discussion exigeait qu'il laissât percer au moins de temps en temps, même pour essayer d'y répondre, quelques observations très-simples qui eussent permis à ses lecteurs, peu versés pour la plupart dans une pareille matière, de ne pas précipiter leur jugement en faveur de ses critiques. Il ne s'est point soucié de pousser jusqu'à ce point la rectitude et l'intégrité. Je vais vous en citer quelques exemples.

Le mot « évangile » signifie, vous le savez, la *bonne nouvelle*. Ce titre exprime l'objet même du livre : il se rapporte à la chose écrite, et non aux écrivains. On a dit, il est vrai: l'évangile de Matthieu, de Marc, de Luc, de Jean. Cette forme elliptique, par laquelle on transporte du sujet à l'auteur le titre d'un écrit, se produit assez souvent dans le langage. Mais ce n'est pas là l'intitulation régulière et officielle. La bonne nouvelle n'était pas celle de la rédemption par tel apôtre ou disciple. Le récit de saint Marc commence par ces mots : *La bonne nouvelle de Jésus-Christ ;* c'est aussi ce titre que portent les autres évangiles, et cette locution se trouve bien des fois dans saint-Paul. Or, on eût donné à ce titre une forme bizarre, et même anti-grammaticale, si on eût dit ; « La bonne nouvelle de Jésus-Christ de saint Marc ou de

saint Jean. » Il fallait adopter une autre manière de parler pour distinguer les auteurs des quatre narrations évangéliques ; rien de plus simple alors que d'employer la préposition κατά, *selon*, comme on l'a fait pour le titre de la version de la Bible par les Septante : personne n'en conclut que les Septante n'ont pas rédigé cette version[1]. M. Renan ignorait-il cela, lorsqu'il s'est permis, à propos de l'intitulation des Évangiles, des insinuations cauteleuses pour rendre suspecte leur parfaite authenticité ? C'est possible : toutefois, il est difficile d'admettre qu'il ait pu penser que son objection était sans réponse. Mais il n'y a pas pris garde ; il a même oublié de rapporter exactement le titre des Évangiles. Ces choses sont restées sous le boisseau.

[1] Voir la note 1.

Voici un autre exemple : Il est généralement reconnu, sans contestation, que l'Évangile, pris dans son ensemble, n'annonce nulle part l'intention de reproduire tous les enseignements, tous les actes du Sauveur. A plus forte raison, chacun des quatre écrivains qui, successivement et à divers intervalles de temps, ont concouru à la composition de cette œuvre, n'a pas eu pour but de donner une histoire intégrale : chacun d'eux n'a été qu'un biographe partiel. De là cette conséquence importante : qu'un évangéliste ne devait pas s'astreindre à relater chaque fait qui avait été déjà consigné dans un autre récit évangélique. Vous savez cela, messieurs, mais beaucoup de lecteurs, qui connaissent à peine les noms des historiens sacrés, ne le savent pas. Il était donc tout à fait à propos que M. Renan, qui se consti-

tuait leur guide en critique, leur rendît bien présente cette observation, qu'il la formulât pour eux d'une manière nette, puisqu'elle pouvait leur fournir un utile fanal pour concevoir, sous un certain point de vue général, la rédaction de l'Évangile. Si vous me demandez pourquoi il s'est abstenu de le faire, je vous répondrai par cette autre demande : S'il n'eût pas tenu cette observation sous son commode boisseau, est-ce qu'il n'eût pas déprécié lui-même les critiques par lesquelles il prétend infirmer le récit de tels ou tels faits, sous prétexte que ces faits, rapportés par un ou deux évangélistes, sont passés sous silence par un autre ?

Vous savez aussi, messieurs, que le quatrième Évangile, celui de saint Jean, s'est produit, comme M. Renan lui-même semble le reconnaître, au moment où des doctrines

contraires à l'enseignement apostolique commençaient à se répandre et à troubler le christianisme dans son berceau. Il n'est donc pas étonnant que ce grand apôtre ait coordonné la rédaction de son Évangile à cette situation nouvelle, de telle sorte que l'hétérodoxie naissante y fût réfutée plus directement qu'elle ne l'avait été dans les écrits antérieurs. En se plaçant dans ce point de vue, il est facile de concevoir que ce quatrième Évangile ait eu un caractère plus didactique. On conçoit, en second lieu, que ce caractère ait particulièrement consisté à rapporter plus au long, et avec plus de détails, les paroles, les discours du divin Maître, et surtout les entretiens si solennels et si intimes qu'il eut avec ses apôtres au moment de se séparer d'eux, avant de quitter la table de la Cène pour se rendre à la

grotte de l'agonie. On conçoit enfin que, dans des entretiens qui étaient comme le sublime testament des vérités qu'il leur léguait, sa doctrine ait pris des formes plus relevées que celles qu'il lui donnait ordinairement, lorsqu'il parlait au peuple, ou qu'il adresait à ses disciples des enseignements à peu près du même ordre que les instructions qu'il faisait au vulgaire. Voilà encore des réflexions qui viennent pour ainsi dire tout naturellement, lorsqu'on a une certaine teinture des études évangéliques. Mais, pour ceux qui n'en sont pas là, ils ne les trouvent pas d'eux-mêmes, il faut qu'elles aillent les trouver; elles ne se présentent à eux que lorsqu'on les leur suggère. M. Renan devait, pour être franc avec ses lecteurs, en faire quelque mention. Pourquoi donc s'arrange t-il de manière à ne pas même les leur

laisser entrevoir? pourquoi s'attache-t-il à leur cacher ce point de vue? pourquoi encore ici l'usage du boisseau? La réponse n'est pas difficile. Ne voyez-vous pas que, sans cette réticence, plusieurs des critiques nuageuses qu'il dirige contre l'évangile de saint Jean, en les appuyant sur ces mêmes traits qui le distinguent des autres évangiles, eussent couru grand risque de s'évanouir aux yeux de ses lecteurs les moins clairvoyants?

Je viens, messieurs, de prendre quelques exemples du procédé du boisseau dans des passages du livre de M. Renan relatifs aux livres sacrés : je vais en choisir deux ou trois autres dans ce qu'il dit au sujet d'anciens ouvrages non chrétiens, considérés dans leur rapport avec les origines du christianisme.

Il annonce qu'il a fait d'intéressantes découvertes dans la littérature talmudique;

que la collaboration d'un israélite très-instruit lui a permis d'aller plus loin dans ce genre de recherches que ses devanciers. Sous ce rapport, le travail de M. Renan doit donc avoir une assez grande importance. Aussi, avant de l'avoir examiné sur ce point, j'ai dû être un peu étonné du jugement qu'en porte un savant rationaliste allemand, M. Keim, professeur à l'université de Zurich : « Les éclaircissements, dit-il, que le « Talmud fournit à M. Renan se réduisent à « très-peu de chose, pour ne pas dire à rien. « Pourquoi donc en faire étalage dans l'In-« troduction? » Mais, après examen, je n'ai pas trouvé que cette appréciation fût trop sévère. En prenant un à un les renseignements qu'il en tire, j'ai reconnu, comme l'auteur allemand, que ces indications indiquent peu, et qu'à une seule exception

près, elles n'ont aucune importance en faveur de sa thèse antichrétienne. Je viens de faire une réserve; elle se rapporte à un ou deux endroits de son livre, où il prétend que les docteurs juifs, et surtout Rabbi Hillel, qui ont précédé de peu de temps Jésus-Christ, ont été comme les initiateurs du christianisme. Il affirme que ce rabbin avait énoncé des aphorismes qui avaient beaucoup d'analogie avec ceux de Jésus, et que, sous plus d'un rapport, il a été son vrai maître. Assurément, voilà une découverte d'une signification très-importante pour un auteur qui fait un travail sur l'origine du christianisme, et qui a pour but de prouver que cette origine est tout humaine. Cette découverte, il doit la soigner, il doit la mettre en évidence par des preuves positives qui frappent les yeux. Que sur des points secon-

daires il ait négligé de transcrire des passages talmudiques, on le conçoit; mais on conçoit aussi qu'en avançant une proposition qui est pour lui une thèse de premier ordre, il tienne à citer littéralement quelques textes décisifs. Il va les donner. Lisons donc, messieurs, lisons dans son livre ces textes. Eh bien, il n'y a pas possibilité de les lire, car il n'y en a point. Savez-vous ce qu'il fait? Il renvoie par des chiffres à quelques recoins du Talmud de Jérusalem et du Talmud de Babylone; il dit à son public : Allez chercher tout cela, si vous le voulez, dans les *Joma Pesachim*, *Schabbath*, et *Pirké Aboth*. Voilà un public qui doit se tenir pour bien satisfait. Je ne reproche pas du tout à M. Renan d'avoir cité, sans les traduire, ces noms talmudiques; je lui reproche, au contraire, de ne pas les citer assez, de ne

pas y joindre les textes qu'ils représentent, et qui seraient la démonstration indispensable de sa grande découverte; en un mot, de suivre un procédé plus étrange que ces noms mêmes. Il met sur le chandelier une affirmation éclatante; et la preuve nécessaire, il la retient sous un boisseau que, parmi ses lecteurs, pas un sur mille ne pourrait soulever.

La littérature talmudique me conduit à vous signaler une autre réticence. M. Renan dit que les deux anciens recueils, connus sous le nom de Gemare, de Jérusalem et de Babylone, empruntent la plupart de leurs données sur Jésus « à une légende burles- « que et obscène, inventée par les adversai- « res du christianisme et sans valeur his- « torique[1]. » Fort bien. Cette concession

[1] Page 413.

respectueuse semble être un signe d'impartialité. Mais il y a autre chose. La légende juive n'a pas seulement une partie injurieuse au Christ, elle en contient une autre, où il est avoué que le Christ a fait des miracles. Elle les explique à sa manière, elle les attribue à la magie; mais elle les reconnaît. Il est difficile de croire que la Synagogue eût consigné dans un recueil autorisé sa croyance aux faits surnaturels de Jésus-Christ, si elle n'eût pas trouvé, à ce sujet, dans son propre sein, une tradition préexistante. Cette partie de la vieille légende n'était donc pas dépourvue de toute valeur historique, et, en tout cas, elle méritait, au moins aussi bien que l'autre partie, une mention dans un paragraphe où M. Renan cherchait dans l'ancienne littérature talmudique quelques vestiges de l'apparition du

christianisme. Mais il ne l'a pas entendu ainsi, il repousse l'injure méprisable, oui ; mais l'aveu, l'aveu important, il le passe sous silence. Il a du même coup les honneurs d'une impartialité de paroles, et les avantages d'une réticence partiale.

L'art de taire n'a pas seulement ses opérations tranchantes, il a aussi ses délicatesses et ses raffinements. Les grosses réticences ont plus de portée ; les réticences atténuées, nuancées, ont plus d'adresse. Elles produisent leur effet en échappant presque au reproche. Il y a certains tours de phrase ou de paragraphe au moyen desquels, sans cacher une chose, on en efface plus ou moins la couleur. En voici un exemple. En écrivant la page où il recherche les premières empreintes du christianisme dans les auteurs profanes, M. Renan n'a pu oublier le célèbre

passage de l'historien Josèphe, dont il reconnaît, sous quelques réserves, l'autorité[1], malgré les contestations auxquelles il a donné lieu. C'était le cas de le citer exactement, ou du moins d'en donner un résumé fidèle, puisqu'il se rapporte précisément à la question qu'il prétend traiter en cet endroit de son livre. Mais remarquez par quel tour il joue avec ce texte, pour amener ses lecteurs à supposer qu'il signifie peu de chose. Il commence par disjoindre les deux seuls petits fragments auxquels il renvoie. Il dit d'abord que Josèphe mentionne le supplice de Jésus-Christ en quelques lignes[2]; puis il parle de recueils talmudiques qui n'ont aucun rapport avec le passage en question; puis il affirme que ce qui frappa le

[1] Introd., p. x.
[2] Page 145.

plus les contemporains, c'est que Jésus-Christ sut se faire aimer même après sa mort, et alors il glisse en note un chiffre de renvoi à une seconde phrase du même texte[1]. Cela dit, ses lecteurs savent par cœur le témoignage de l'historien juif; voilà qui est entendu. Mais vraiment ces deux parcelles représentent-elles ce témoignage, tel que M. Renan l'accepte? Il pense qu'une main chrétienne l'a retouché dans quelques mots où il est dit que Jésus était le Christ, où l'auteur semble hésiter à le nommer purement et simplement un homme! Soit: supposons que ses mots soient corrigés, effacés: le texte ainsi modifié ne parle-t-il, comme M. Renan voudrait le faire croire, que de la mort du Christ et de l'amour qu'il avait su inspirer? Permettez-moi de mettre sous vos yeux tout

[1] Page 444.

ce passage dont M. Renan admet l'authenticité, sauf les deux restrictions que j'ai indiquées. Le voici :

« En même temps parut Jésus, homme « sage, si toutefois on doit l'appeler homme; « car il fit une infinité de prodiges, et il en« seigna la vérité à tous ceux qui voulurent « l'entendre. Il eut plusieurs disciples qui « embrassèrent sa doctrine, tant des gentils « que des juifs. Il était le Christ; et Pilate, « poussé par l'envie des premiers de notre « nation, l'ayant fait crucifier, cela n'empê« cha pas que ceux qui s'étaient attachés à lui « dès le commencement, ne continuassent à « l'aimer; il leur apparut vivant trois jours « après sa mort, les prophètes ayant prédit et « sa résurrection et plusieurs autres choses « qui le regardaient; et encore aujourd'hui « la secte des chrétiens subsiste et porte son

« nom[1] ». Assurément ce passage, dès qu'il est tenu pour authentique dans sa plus grande partie, se présente comme un témoignage considérable, lorsqu'on veut découvrir, dans des auteurs non chrétiens, les premières traces du christianisme. Ce témoignage, vous voyez, messieurs, à quoi M. Renan a su le réduire, vous voyez ce qu'il en fait. Il n'y a pas une réticence absolue, il y a encore moins une citation sincère : c'est une réticence nuancée d'une citation partielle qui sert à la voiler. Ces observations n'ont pas un objet de grande importance ; mais je me suis résigné, messieurs, à vous les présenter, pour vous donner un échantillon d'une tournure qui remplace, quand il le faut, des artifices plus profonds.

On m'objectera peut être qu'on ne doit pas

[1] *Antiquit. judaïq.*, l. XVIII, c. IV.

imputer à un calcul, mais à un goût de M. Renan les diverses réticences dont je viens de parler. Il n'aurait pu, me dira-t-on, donner place à des observations qui contrariaient ses dires, sans être obligé de les réfuter, et, par conséquent, sans sortir de ses habitudes, en tombant dans la polémique, pour laquelle il a une véritable aversion. Cette excuse me touche peu. Il y a, messieurs, deux espèces de polémique, l'une avec les hommes et l'autre avec les choses. Dans la première on se trouve en face d'adversaires qui parlent, qui discutent, qui répliquent : cette polémique-là, M. Renan, j'en conviens, ne l'aime point. Mais la polémique avec les choses, il s'y plaît, il en fait presque à chaque page, il s'y exerce d'autant plus volontiers que les choses ne sont pas comme les hommes ; elles ne répliquent pas. N'est-ce pas

précisément pour cela qu'on est tenu de les faire parler si l'on veut combattre loyalement avec elles?

III

Si M. Renan n'aime pas à se jeter dans une certaine polémique, il se hasarde volontiers dans une certaine divination. De la pratique que j'ai désignée sous le nom de boisseau, passons donc maintenant à celle dont on pourrait trouver l'emblème dans un trépied fatidique qui rendrait des oracles en matière d'histoire.

Ce n'est pas moi, messieurs, qui suis allé

chercher ce mot de divination. C'est M. Renan lui-même qui l'évoque, qui se l'approprie, comme exprimant très-bien une manière de procéder qui a dû avoir, suivant lui, une place dans son travail[1]. Elle ne doit pas être assimilée à une méthode que les interprètes des monuments antiques emploient de temps en temps avec succès. Ils cherchent à rassembler, de divers côtés, une multitude de petites données, et, pour ainsi dire, de grains de poussière archéologique, et lorsque ces faibles indices semblent converger, par l'effet d'une espèce d'attraction commune, vers une hypothèse qui se présente ainsi comme étant leur point central, cette concordance prend une signification saillante, qu'on chercherait en vain dans chacune de ces parcelles. Ce n'est point là de la divination,

[1] Introd., p. LV.

c'est tout simplement de la bonne logique. La divination de M. Renan est tout autre chose. C'est une faculté d'artiste en matière d'érudition. Elle ne se réduit pas au vulgaire métier d'interroger les documents, elle connaît l'art de *solliciter doucement*, comme il le dit, les textes rebelles ; elle en révèle le sens occulte d'après les inspirations *du goût*[1], et le sentiment poétique remplit le rôle d'augure en histoire. Avec cela, un auteur va loin. Il se croit doué d'une espèce de seconde vue, qui peut suppléer aux indications réelles, et après avoir répudié ce qu'il appelle les *instincts imaginatifs* avec lesquels on fait de la théologie, il les accepte en faisant de la critique. Mais il est permis de remarquer que lorsque l'imagination produit des effets très-variés, qui tournent constamment vers le

[1] Introd., p. LVIII ; voy. la note.

même but, elle ressemble un peu trop à la volonté.

Ces aperçus divinateurs, qu'il présente tout uniment comme des données historiques, ne falsifient point, en général, les parties les plus essentielles du grand sujet qu'il a prétendu traiter. Celles-ci subissent, sous sa plume, des atteintes plus condamnables que les simples fantaisies de la divination, et je les réserve pour des reproches plus graves. Toutefois les traits que je vais signaler, quoique se rapportant à un ordre secondaire, découvrent un des côtés de cette rédaction illusoire qui se joue dans tout son livre.

Il croit savoir que, dans les premiers temps, chaque chrétien voulant avoir un évangile complet, le fabriquait avec des fragments empruntés à des récits divers des

traditions[1], en sorte qu'il y aurait eu une variété infinie de compositions évangéliques. Voilà apparemment ce qui fait que, dès le second siècle, nous voyons apparaître seulement quatre évangiles, dominateurs, souverains, reçus dans toute l'Église comme formant la seule histoire authentique de la rédemption. D'un chaos de diversités innombrables, arbitraires, désordonnées, est sorti presque subitement cette éclatante et impérieuse unité. Mais où donc M. Renan a-t-il vu cette fourmilière de tablettes domestiques, de livrets individuels, qui se sont métamorphosés si vite en un seul monument authentique? Ici l'histoire se tait, c'est la divination qui parle.

Il a découvert, au sein de la chrétienté d'Éphèse, une grande école qui a joué un

[1] Introd., p. xx-xxii.

rôle mystérieux dans les premiers temps[1]. L'histoire primitive de l'Église d'Éphèse en fait-elle mention? Nullement. En trouve-t-on quelque trace dans l'histoire ecclésiastique de l'Asie Mineure? Pas le moins du monde. L'histoire générale de l'Église nous en dit-elle un mot? Pas davantage. Que voulez-vous? c'est encore de la divination.

Il affirme que cette expression « frères du Seigneur, » sous laquelle sont désignés quelques personnages de l'Évangile, « constitue « évidemment, dans l'Église primitive, une « espèce d'ordre parallèle à celui des apô- « tres[2]. » Cet ordre est aussi de la création de M. Renan. D'une part, le texte de saint Paul, auquel il renvoie, n'en parle pas, et surtout n'en parle pas évidemment[3]. D'autre

[1] Introd., p. xxxiii.
[2] Page 25.
[3] V. la note II.

part, il n'y a dans les écrits de l'âge apostolique pas un seul mot qui fasse allusion à une espèce d'ordre parallèle à celui des apôtres, lequel pourtant n'aurait pu être réservé s'il était resté inaperçu des contemporains. C'est à la distance de dix-huit siècles que la divination l'a vu.

Les évangélistes ont raconté l'entrevue de Jésus et de saint Jean-Baptiste. Mais notre adversaire prétend que, d'après le quatrième évangile, il y en eut deux[1]. Il avait besoin de cela pour arranger, du moins quant à la place où il voulait le mettre, le récit qu'il fait des relations de Jésus avec le fils de Zacharie. Mais interrogez le quatrième évangile, il vous répondra qu'il n'a rien dit de cette deuxième entrevue. Divination. M. Renan a eu aussi connaissance de la visite de

[1] Page 105.

Jésus à la ville de Césarée, où il le met en face du Panium « qu'il vit, » pour dire, du temple de marbre en l'honneur d'Auguste, « qu'il put admirer, » et de nombreuses statues votives dévant lesquelles « il s'arrêta « probablement[1]. » Il n'est fait mention de cette visite ni dans l'Évangile ni dans aucun autre livre : c'est encore de la divination[2].

Dans le passage où il se plaît à soutenir, comme chose fort probable, que, bien longtemps avant sa passion, le Christ pratiquait le rit eucharistique lorsqu'il était à table avec ses disciples, M. Renan affirme très-positivement que dans ces repas ordinaires, où ils participaient avec lui à un même pain, le Sauveur « usait à cet égard de termes extrê« mement énergiques[3]. »

[1] Page 146.
[2] *V.* la note III.
[3] Page 303.

Voilà comment la faculté de deviner peut compléter, par ses illuminations, la tâche de raconter. Cet état de lucidité ultra-historique permet d'user d'une grande liberté envers les documents de l'histoire. « Les textes, « comme l'a dit un philosophe distingué, « n'embarrassent guère M. Renan. Quand un « texte s'oppose à l'humeur particulière ou « à la grande thèse du critique, on le déclare « accessoire, secondaire, ou faux, ou ajouté « après coup. C'est l'unique procédé de dé- « monstration[1]. » En logique, la valeur de ce procédé serait critiquée; en divination, elle est inattaquable.

Quand les écarts de la divination dont nous venons de parler, se combinent avec la méthode de réticences que nous avons caractérisée tout à l'heure, il en résulte un étrange

[1] M. Caro, *l'Idée de Dieu*, p. 138.

composé. Celle-ci s'attache à supprimer des observations qui ont de la consistance ; celle-là se complaît à produire des visées qui n'en ont pas. Il y a une sorte d'antipathie entre la réserve calculée de l'une et le frivole parlage de l'autre. Mais il est des cas où ces choses contraires s'appellent et se concertent : c'est lorsqu'elles sont deux formes diverses d'un même art, l'art de faire illusion.

IV

Il me semble, messieurs, que ce que je vous ai dit jusqu'ici doit accréditer déjà auprès de vous mon appréciation du livre qui nous occupe, et pourtant je ne fais que commencer. Je vous ai seulement exposé quelques préliminaires de cette théorie de la prestidigitation que je veux saisir au vif dans la pratique de l'auteur. Pour vous l'expliquer plus facilement, je vais d'abord vous présenter un état sommaire des principales

opérations fallacieuses qu'il s'agit de constater. Voici cet inventaire anticipé :

Éliminer une question en prétendant la traiter;

Item, appuyer une théorie sur l'escamotage de trois ou quatre mots ;

Item, s'attaquer à ce qui ne gêne point, et ne pas réfuter ce qui gêne ;

Item, altérer par voie d'addition un texte capital ;

Item, fonder une argumentation sur un double sens imaginaire ;

Item, soustraire les citations importantes, et multiplier les citations nulles ;

Item, diviser, scinder ce qui est uni ;

Item, transposer des faits ;

Item, favoriser une fausse nuance par la substitution systématique d'une expression à une autre ;

Item, imaginer un procédé arbitraire pour l'attribuer à ceux que l'on combat;

Item, transformer des faits particuliers en faits généraux;

Item, affirmer gratuitement un antagonisme entre les sentiments et les paroles;

Item, métamorphoser un enseignement;

Item, faire dire à une déclaration doctrinale l'opposé de ce qu'elle dit;

Item, procéder par voie d'omission collective;

Vous voyez, messieurs, d'après les articles de ce programme, que vous devez vous armer de patience. La discussion où je dois entrer ne peut offrir d'autre intérêt que celui qu'inspire une bonne justice exercée envers un éminent sophiste qui se fait un jeu de l'Évangile.

Je veux d'abord mettre à part un peu de

philosophie critique qu'il a introduit dans son livre d'histoire. C'est au sujet des faits de l'ordre surnaturel. Il ne nie pas, dit-il, leur possibilité, il l'avait niée précédemment; mais il en est revenu, ce qui permet de croire qu'il reviendra aussi de plusieurs autres choses. Mais il nie qu'on puisse rien constater dans cet ordre de faits sans des consultations de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine[1]. Je dois, messieurs, vous renvoyer, quant au fond de cette singulière thèse, à ce qui a été déjà répondu dans d'autres publications, puisque le point de vue où je me place dans ce discours ne me laisse atteindre les matières qu'en tant qu'elles ont servi elles-mêmes de matériaux à la prestidigitation intellectuelle. Il est aisé d'en faire en histoire avec des récits arrangés, des

[1] Introd., p. LI.

textes supprimés, des citations fausses; mais il semble plus difficile qu'un paragraphe de philosophie se prête à la pratique de cet art. C'est pourtant ce qui est arrivé. M. Renan a mis là aussi l'empreinte du talent dont je l'accuse.

L'ordre des faits surnaturels sur lesquels repose le christianisme et que notre adversaire attaque dans son ensemble, comprend deux grandes parties : les prophéties qui ont leur principe dans une participation surhumaine à l'intelligence divine, et les miracles qui impliquent une participation du même genre à la puissance de Dieu. Les prophéties constituent donc comme une moitié de cet ordre de faits, moitié si importante qu'elle a fait dire à Pascal que, si toutes les autres preuves du Christianisme disparaissaient, les prophéties l'y tiendraient con-

stamment attaché. Or, M. Renan, par sa manière de raisonner contre les faits surnaturels, élimine d'abord cette moitié, comme s'il n'y avait pas lieu de s'en occuper. Ce qu'il dit n'y a aucun rapport, n'y a pas de prise. Que faut-il en effet pour constater une prophétie, par exemple celle de Daniel qui annonça pour une seule et même époque la venue du Christ, sa mort violente, l'abolition des sacrifices de la loi mosaïque, la destruction de Jérusalem par une armée étrangère et la dispersion finale du peuple juif? Il faut d'abord vérifier si ce document, présenté comme une prophétie, est réellement antérieur aux événements annoncés. Personne, pas même M. Renan, ne conteste cette antériorité. Il sait que si ce document eût été fabriqué après coup par des chrétiens, il ne se trouverait pas dans la Bible des Juifs

qui nous l'ont transmise. Il n'a pas eu besoin de consulter l'Académie des sciences, ni celle de médecine pour acquérir cette conviction. Il faut, en second lieu, s'assurer que les événements marqués dans cette prophétie se sont réalisés. Ils ont été éclatants sur la scène du monde. En tout cas, on aurait à interroger les documents historiques, et l'on ne voit pas comment une consultation de Cuvier et de Thénard, de Broussais et de Dupuytren serait indispensable dans cette affaire. Lorsque la concordance des événements avec la prédiction est établie, il ne s'agit plus que de savoir si une pareille vision de l'avenir ne dépasse pas la partie naturelle de l'intelligence humaine. C'est une question de pur bon sens, et il serait étrange que le bon sens ne pût être compétent à cet égard que s'il était académicien. On voit donc que l'asser-

tion de M. Renan sur la nécessité d'un contrôle académique n'atteint pas les prophéties qui ressemblent à celle de Daniel. Il les laisse de côté, il retranche de la discussion cette première moitié des faits de l'ordre surnaturel.

Il s'en prend seulement à la seconde moitié, les miracles, mais c'est pour lui faire subir aussi l'opération d'un grand retranchement. Il réduit toute la question à celle de la résurrection d'un mort. Mais est-ce qu'il n'y a pas d'autres miracles évangéliques? est-ce que la marche de saint Pierre sur les flots est un cas de mort? est-ce que la multiplication des pains dans le désert n'est pas plutôt un cas de vie? M. Renan n'essaye pas de nous dire comment l'intervention de l'Institut serait nécessaire pour que nous puissions nous former un jugement sensé sur les

témoignages historiques, relatifs à cette catégorie de faits. Il la passe sous silence, il n'a pas un mot qui s'y rapporte; c'est encore une élimination.

Ce n'est pas tout. Pour la vérification préalable du décès d'un homme en vue de l'hypothèse de sa résurrection par un pouvoir divin, il nous présente un fait indéterminé, un mort anonyme, un décès en blanc, au lieu de prendre des cas bien définis, non isolés des témoignages et des circonstances qui servent à en marquer le vrai caractère. C'est seulement à des faits spécifiés que le bon sens s'attache pour les examiner. Mais si vous prenez hypothétiquement la mort quelconque d'un homme idéal, vous placez la question là où elle ne se pose pas. Dans l'ordre des choses dont il s'agit, la crédibilité résulte des éléments, pour ainsi dire individuels, qui

constituent chaque cas en particulier. Il n'en est point des règles historiques comme des formules algébriques; il n'y a pas de quantité indéterminée en histoire. Lors donc que notre adversaire substitue une abstraction aux faits concrets, pris dans le milieu où ils se sont accomplis, il procède comme si cette classe de faits, qui doit être précisément l'objet de la discussion, devait être retranchée de la discussion.

Enfin, une autre conséquence de sa manière de procéder serait d'arriver à une dernière élimination qui serait en contradiction avec ce qu'il reconnaît lui-même. Ceci se rapporte à la résurrection du Christ. Que devons-nous prouver à ce sujet? Nous devons constater que le Christ a été revu vivant après sa mort, c'est-à-dire si les apôtres et les disciples n'ont pas été ni des idiots qui ont cru

voir pendant quarante jours ce qu'ils ne voyaient pas, des idiots qui ont changé le monde; ni des imposteurs qui ont affirmé obstinément ce qu'ils savaient être faux, des imposteurs qui ont donné leur sang pour sceller leur témoignage. Pour résoudre cette question, on n'a pas besoin d'invoquer ni Hippocrate ni Newton. Mais quant à la mort du Christ, il n'y a pas de question pour M. Renan lui-même. Il admet qu'elle a eu lieu peu de temps avant l'annonce de sa résurrection. Il tient ce fait pour indubitable, quoiqu'il n'ait pas trouvé dans les anciens documents des certificats de décès délivrés par des professeurs de la Synagogue et des médecins du Prétoire. Si donc l'examen scientifique de la mort était une condition toujours nécessaire, ainsi qu'il le prétend au commencement de son livre, il faudrait éliminer d'avance, comme

inadmissible, la certitude du grand fait, dont il a proclamé, à la fin de ce même livre, la réalité.

Voilà ce qui est inclus dans son argumentation. Il ne laisse pas ressortir cette manière de procéder, mais il la suit implicitement. De l'ordre général des faits surnaturels, une moitié est supprimée; dans la seconde moitié, un retranchement est opéré sur une bonne part; cette opération tacite continue pour ce qui reste, et elle aboutit enfin à éliminer ce qu'il est ensuite obligé de reconnaître. C'est le procédé de la réduction continue. Il consiste à renfermer, par suite de soustractions, la controverse sur un ordre général de choses dans les limites d'un seul point qui ne pourrait être, en tout cas, qu'une partie de la discussion, et à faire surgir de cette partie une conclusion qui est censée atteindre

l'ordre tout entier. Je sais que ce genre de sophisme a été fort usité, et qu'il a un vieux nom dans les écoles. Mais, ce qui est moins commun, c'est la désinvolture avec laquelle M. Renan sait le manier. On voit qu'il a beaucoup compté sur la portée d'esprit d'un bon nombre de ses lecteurs, qui ne se douteraient pas, en cette matière, qu'une partie, bien ou mal présentée, n'est point le tout. Je parierais qu'ils sont persuadés que, dans quelques lignes, il a tranché d'un seul coup la question de l'ordre surnaturel.

Du petit coin de philosophie critique qu'il a légèrement touché dans son histoire, transportons-nous à présent sur le terrain historique, tel qu'il l'a façonné. Ici nous retrouvons sous des formes plus saillantes les procédés de l'auteur. Veuillez, messieurs, donner une attention particulière à l'artifice

dont je vais d'abord vous parler. Il est assez significatif pour jeter du jour sur les arcanes d'un certain genre de rédaction.

Dans ses pages sur la formation des Évangiles, M. Renan exploite à sa façon un passage, cité par l'historien Eusèbe, de Papias, évêque d'Hiérapolis, vers le milieu du second siècle.

Voici comment il le résume :

« Papias mentionne deux écrits sur les « actes et les paroles du Christ : 1° un écrit « de Marc, interprète de l'apôtre Pierre, écrit « court, incomplet, non rangé par ordre « chronologique, comprenant des récits et « des discours (λεχθέντα ἢ πραχθέντα), composé « d'après les renseignements et les souvenirs « de l'apôtre Pierre; 2° un recueil de sen- « tences (λόγια) écrit en hébreu par Matthieu,

« et que chacun a traduit comme il a pu[1]. »

Tel est le résumé que M. Renan prétend donner des paroles de Papias. De cette expression *logia*, « oracles, » qui se trouve dans le texte, et que du reste il a rendue inexactement par les mots « discours ou sentences, » il conclut que, du temps de l'évêque d'Hiérapolis, l'évangile de saint Matthieu ne contenait que des paroles et non des récits. Il a emprunté cette idée à deux ou trois écrivains protestants de l'Allemagne.

J'aurais à développer ici plusieurs réponses, si l'objet propre de cette conférence me permettait d'entrer directement dans les questions. Je ferais d'abord observer que des écrivains allemands et français du dix-neuvième siècle viennent un peu tard pour nous révéler, dans un mot grec d'un auteur ecclé-

[1] Introd., p. XVIII.

siastique du second siècle, une signification posthume, que de grands hellénistes chrétiens, voisins de cette époque, Eusèbe, qui nous a conservé les paroles de Papias, et saint Jérôme, qui estimait beaucoup son livre, n'avaient jamais soupçonnée.

Je rappellerais les textes qui prouvent, de diverses manières, que dans les Psaumes de David, dans le langage de saint Paul, dans les ouvrages des Pères, la locution dont il s'agit, loin d'avoir la signification restreinte que notre adversaire lui suppose, est employée pour désigner, soit l'Écriture sainte en général, soit les Évangiles en particulier.

Et même, sans entrer dans quelques détails d'érudition, je pourrais me borner à dire à M. Renan qu'il aurait dû commencer par ouvrir un bon dictionnaire tout simple-

ment. Un lexique, très-nécessaire aux écoliers, n'est pas toujours inutile à d'autres personnes, même à un académicien. S'il eût pris la peine de consulter humblement, par exemple, le dictionnaire grec-latin de Henri Estienne, qui fait autorité, voici ce qu'il y eût appris. Après avoir marqué le sens du mot *logia* dans les auteurs profanes, chez lesquels il signifie « oracles ,» ou du moins « oracles en prose, » le dictionnaire ajoute : « Les écrivains ecclésiastiques donnent le « nom de *logia* aux témoignages des prophè-« tes et des apôtres. Ils appellent encore « *Θεῖα Λόγια* (Grégoire de Nazianze), les « *Saintes Lettres*. Suidas interprète dans le « même sens *logion* par ces mots : l'*Écriture* « *divine et divinement inspirée*, disant que « c'est encore la signification du mot *logos* « dans les Psaumes de David. » Ainsi le cé-

lèbre helléniste distingue bien les deux significations de ce mot, le sens qu'il a dans les auteurs païens, et le sens plus large qu'il a reçu dans l'ancienne langue ecclésiastique, qui donne ce nom aux livres sacrés historiques ou doctrinaux. La lecture de quatre lignes de Henri Estienne eût pu épargner à M. Renan une étourderie solennelle.

J'insisterais sur ces observations, j'en ajouterais quelques autres, s'il s'agissait ici de mettre dans tout son jour l'irréflexion, l'incurie, tranchons le mot, l'ignorance sur le point en question, avec lesquelles M. Renan s'est aventuré dans un texte vraiment malencontreux. J'ai voulu seulement, puisque j'en avais l'occasion, signaler en passant une légèreté d'esprit qui, sans être de la prestidigitation, a quelque chose d'agile qui s'allie très-bien avec elle. Mais c'est de

celle-ci surtout que je m'occupe avec vous, et j'ai à vous révéler en ce moment un de ses meilleurs tours.

Avant toute investigation, on pourrait déjà soupçonner qu'il y a ici un je ne sais quoi qui n'est pas franc, en voyant comment notre adversaire traite le passage de Papias pour s'accommoder avec lui. N'est-ce pas bien singulier qu'il se borne à le résumer, qu'il ne le cite pas textuellement? On conçoit qu'on ne prenne pas la peine de citer ainsi un passage auquel on n'attache point d'importance; mais, assurément, ce n'est point ici le cas. M. Renan déclare, en propres termes, que le texte de Papias est un témoignage capital[1], et il s'évertue pour en tirer un grand parti. On comprend aussi qu'un écrivain qui tiendrait à économiser,

[1] Introd., p. XVIII.

pour ses propres pensées, l'espace trop limité de ses pages, s'abstînt d'y coucher tout au long un fragment étranger qui envahirait une large place. Mais M. Renan n'a pu avoir ce motif : les paroles de l'évêque d'Hiérapolis ont seulement quelques lignes de plus que le résumé qu'il leur a substitué. Je conviendrai encore qu'un auteur, qui traite l'histoire en artiste, ne se soucie pas beaucoup de sacrifier à une citation d'une forme peu élégante le pittoresque d'un tableau ou d'un récit. Mais c'est dans une introduction et non dans une description que M. Renan fait miroiter l'autorité de Papias ; ce n'est pas quand il raconte, c'est quand il discute. Donc, encore une fois, pourquoi cette substitution d'un résumé à une citation? D'où vient cette tournure dont on ne voit ni la raison, ni le prétexte? Il doit avoir ici quelque motif

caché; et, pour découvrir ce secret, je vais faire, messieurs, ce que M. Renan n'a pas voulu faire. Je vais reproduire littéralement tout le passage de Papias ; le voici :

« Marc, interprète de Pierre, écrivit avec « soin, tant les paroles que les actions du « Christ, d'après ses souvenirs, mais non « dans l'ordre ; car il n'avait pas entendu lui-« même le Seigneur, et ne l'avait pas suivi. « Mais il avait suivi Pierre qui prêchait l'É-« vangile pour l'utilité des auditeurs, mais « non comme s'il eût entrepris de mettre « en ordre les paroles du Seigneur. Marc « n'est donc pas répréhensible d'avoir rap-« porté quelques-unes de ces choses d'après « ses souvenirs ; car son unique soin était de « n'admettre aucune des choses qu'il n'avait « pas apprises, et de n'y rien mêler de faux. « Matthieu a écrit en hébreu les oracles (λόγια)

« divins, et chacun les a interprétés comme il « a pu[1]. »

A une lecture un peu attentive de ce passage, une observation saute aux yeux. C'est que Papias emploie cette locution *les paroles du Seigneur* pour désigner les choses que saint Marc avait recueillies de la bouche de saint Pierre, et dont il s'est servi pour composer son évangile, qui ne se borne pas à rapporter des sentences ou des discours. Il est évident que le sens de cette expression ainsi caractérisée par rapport à l'évangile de saint Marc, ruine l'affirmation de M. Renan, qui prétend qu'une locution du même genre, « paroles sacrées, oracles » appliquée à l'évangile de saint Mathieu, signifie au contraire qu'il n'était qu'un recueil de sentences.

[1] Euseb., *Hist. eccles.*, l. III, 39.

Et maintenant, messieurs, serons-nous téméraires, si nous croyons avoir deviné pourquoi M. Renan s'est abstenu de rapporter intégralement et littéralement les paroles de Papias? Ces quelques phrases fidèlement traduites eussent mis fatalement sous les yeux de ses lecteurs les termes qui démontent son échafaudage. Il esquive le coup en ne citant pas; il a recours aux bons offices d'un résumé. Dans ce résumé, il se débarasse des mots fâcheux, il les supprime d'un tour de main, et toute une théorie sur la formation de l'évangile est pendue à cet escamotage.

Je crois pouvoir lui prédire que le nom du vénérable évêque d'Hiérapolis lui deviendra importun, parce qu'il se rattache au souvenir d'une équipée littéraire peu honorable pour lui. Je me rappelle avoir entendu raconter, dans mon enfance, qu'une vieille

corneille contrariait beaucoup un certain personnage, en articulant un nom qui rappelait une aventure où il avait joué un triste rôle. J'imagine que M. Renan ne serait pas tout à fait à son aise, si, dans une séance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pendant une discussion animée, les échos de la salle venaient à répéter : Papias ! Papias !

Du reste, il a déjà porté la peine de sa faute, et ici, messieurs, pour vous reposer un moment de cette discussion sur un texte frelaté, permettez que je rappelle une belle loi de justice qui se produit dans le monde des intelligences. La punition la plus prompte des artifices, ce sont bien souvent les contradictions flagrantes qu'ils amènent avec eux. Homère a dit que les prières marchent sur les pas de l'injure pour la réparer : les contradictions suivent aussi les pas de l'artifice,

mais pour le punir. De ces deux choses l'une cherche à voiler des vices logiques qui ne peuvent guère éviter d'être dénoncés par l'autre. Une cause qui est assez faible pour avoir besoin de l'artifice, n'est pas assez forte pour échapper à l'inconséquence. Cette punition, qui d'ordinaire a lieu assez promptement, est en outre bien adaptée à la faute. La vanité est au fond des manigances littéraires, quoiqu'elle y soit souvent mêlée à quelque chose de pire, et la contradiction prouvée est la verge qui humilie le plus la vanité. Dites à un sophiste qu'il a maltraité une chose vraie, il n'en paraîtra pas fort troublé : montrez lui qu'il s'est infligé un démenti, vous le verrez décontenancé et tout confus d'avoir ainsi maltraité sa propre personne.

C'est, messieurs, cette peine que M. Renan

a subie pour sa malheureuse incartade contre l'évangile de saint Matthieu à propos d'une expression dont Papias s'est servi pour le désigner. Comme vous l'avez vu tout à l'heure, elle signifierait, d'après notre adversaire, que cet évangile n'était alors qu'un recueil de sentences ou discours. Eh bien, dans la page même où il introduit cette interprétation, M. Renan nous dit que les paroles de ce vieil auteur répondent assez bien à la physionomie générale du livre appelé maintenant l'évangile de saint Matthieu caractérisé par ses longs discours [1]. Mais en vérité, si elles répondent ainsi au caractère actuel de cet évangile, qui se compose, au dix-neuvième siècle, de discours et de récits, pourquoi n'auraient-elles pu s'y appliquer, dans les mêmes conditions, au second siècle?

[1] Introd., p. XVIII.

M. Renan s'est-il bien entendu lui-même, lorsqu'il a placé, côte à côte, ces énoncés contradictoires? De plus, au commencement de son Introduction, il déclare que, l'an 100, « tous les livres du Nouveau Testament (et « par conséquent l'évangile de saint Mat- « thieu), sont à peu près fixés dans la forme où « nous les lisons [1]. » Mais alors comment aurait-il pu arriver que la forme narrative, qui est celle de cet évangile dans l'état où nous le lisons, ne s'y trouvât pas encore cinquante ans après? est-ce qu'un livre qui ne renferme que des discours, et un livre qui contient en outre des narrations sont *à peu près* semblables? comment recevriez-vous un auteur qui viendrait vous dire que le recueil des *Réflexions morales* de Marc-Aurèle et la *Vie de Marc-Aurèle* par Capitolin sont à peu près

[1] Introd., p. IV.

fixés dans la même forme? est-ce qu'entre une collection de sentences et une suite de récits il n'y a pas une différence, non de degré, mais de genre? Si l'évangile de saint Matthieu n'avait pas une partie historique vers l'an 100, il n'avait pas du tout la forme où nous le lisons. Si cette partie historique s'y trouvait déjà, il est faux qu'elle ne s'y trouvât pas encore vers l'an 150. Je crois que M. Renan ne pourrait essayer de déguiser cette seconde contradiction qu'en disant qu'il s'est contredit *à peu près*.

Le procédé qu'il a suivi pour expliquer, à sa manière, l'origine de l'Évangile, nous conduit à un autre tour de prestidigitation, dirigé contre le premier des faits évangéliques.

Pardonnez-moi, messieurs, de reproduire ici, en quelques mots, une ou deux obser-

vations que vous avez trouvées dans plusieurs autres écrits. Comme la matière de l'artifice est ici la nullité de raisonnement, je suis obligé de résumer brièvement cette nullité, pour atteindre cet artifice.

Au début de ses récits, M. Renan affirme que Jésus-Christ est né, non pas à Bethléem, comme le rapporte l'Évangile, mais à Nazareth, où, suivant le même Évangile, s'est écoulée son enfance, où il a résidé jusqu'à ses trois dernières années. A l'appui de cette affirmation, l'antiévangéliste allègue le surnom de Nazaréen, qui a été donné au Sauveur, et qui a été tracé dans l'inscription même de sa croix. Cet argument mérite-t-il qu'on s'y arrête? Faut-il donc redire une chose vulgaire? ne sait-on pas que le surnom topographique d'un personnage se tire non pas toujours de l'endroit où il est né,

mais aussi du lieu dans lequel il a passé la plus grande partie de sa vie, ou qui se rattache à son existence par une sorte d'adoption qu'il y avait reçue? Pour ne pas sortir de notre époque, je rappellerai seulement que François de Neufchâteau et Français de Nantes étaient originaires, l'un de Saussay en Lorraine, et l'autre de Beaucaire en Dauphiné. Il serait inutile de multiplier ici les exemples d'une chose aussi connue : M. Renan, seul, a eu la distraction de ne pas s'en douter.

Toutefois, il paraît avoir senti la futilité de son argument, et il a essayé de le faire valoir par une variation du même thème, en sollicitant, suivant son expression, quelques versets de l'Évangile où il est dit que Nazareth était la patrie, le pays de Jésus. Ces textes ne sont pas du tout sollicités par lui,

mais forcés. Pour faire toucher au doigt l'entorse qu'il leur donne, on est encore réduit à des banalités. Supposez qu'un Français, venu au monde dans le chef-lieu du département de la Somme, pendant un court voyage de ses parents, ait ensuite presque toujours résidé, sous le toit de sa famille, dans la capitale du Roussillon, on ne dira pas que sa patrie est Amiens, on dira que c'est Perpignan. Telle est la commune manière de parler. C'est frelater le sens des mots que de la méconnaître.

On avouera, je pense, que M. Renan a mal raisonné sur le sens des termes évangéliques. Cette conclusion me suffirait dans les limites d'une discussion ordinaire. Mais dans celle que j'ai entreprise, je dois me demander si l'on n'est pas en droit de lui

reprocher ici un écart d'un tout autre genre qu'une interprétation erronée.

Je crois, en général, qu'il est assez difficile que des erreurs dans l'interprétation des textes soient innocentés, lorsqu'on les commet dans l'exercice de l'art de solliciter les textes. Mais, dans l'espèce, il m'est impossible de ne pas ajouter que le mauvais raisonnement est enveloppé dans un très-mauvais artifice. Immédiatement après avoir écrit cette phrase : « Jésus naquit à Naza« reth, » M. Renan renvoie pour preuve à trois passages de l'Évangile : l'un de saint Matthieu, l'autre de saint Marc, le troisième de saint Jean, en marquant le chapitre et les versets où ils se trouvent. Demandez à la plupart de ses lecteurs, dont la mémoire est peu fournie en citations évangéliques, s'ils n'ont pas cru tout simplement, sur une af-

firmation aussi catégorique et aussi précise, qu'il est dit dans les passages en question que Jésus naquit à Nazareth. Ouvrez ensuite devant eux l'Évangile, montrez-leur ces passages : ils y liront non pas que Jésus naquit à Nazareth, mais que son pays était Nazareth, ce qui, comme nous venons de le voir, est très-différent. Comment caractériser cette manière de procéder? Il me semble qu'il faudrait être doué d'une bien grande indulgence pour ne pas y reconnaître un tour de passe-passe en matière de textes.

Mais notre adversaire ne s'est pas borné à user de cet artifice dans son récit de la naissance du Sauveur. Il y a joint une autre variété de la prestidigitation polémique.

En niant que Jésus-Christ fût né à Bethléem, il a été amené à rejeter aussi le dénombrement de la population, rapporté par

saint Luc comme ayant été la circonstance qui a déterminé Joseph et Marie à se rendre dans la petite ville de la tribu de Juda, à laquelle ils appartenaient par leur origine. Il s'est complu à donner un démenti à l'évangéliste, et, pour justifier cette attaque, il a fait une manœuvre de controverse qui a son pendant, si je puis parler ainsi, dans la stratégie. Il y a divers points de corrélation entre la lutte des discussions et le conflit des batailles. Dans les combats, on pratique les feintes, et particulièrement celles qui ont pour but de présenter à l'ennemi un point à peu près insignifiant comme devant être un centre d'opérations importantes, tandis que l'action décisive doit s'engager sur un autre terrain. Dans toutes les guerres de partisans surtout, les chefs se sont armés de ce stratagème. Il a lieu aussi dans la polémique;

tous les grands sophistes y ont excellé. Mais il y a cette différence que, dans la guerre, la feinte est un moyen légitime, dirigé contre des hommes que, pour le moment, on appelle à juste titre l'ennemi, tandis que, dans la polémique, c'est une manœuvre déloyale contre un ennemi qui s'appelle la vérité.

Voyons comment M. Renan l'a mise en pratique dans le cas dont il s'agit. Le démenti donné par lui à saint Luc s'appuie principalement sur un passage de l'historien Josèphe, duquel il conclut que le dénombrement de la population auquel se rattache, dans le récit de l'historien sacré, le nom de Quirinus, n'a eu lieu que plusieurs années après l'époque marquée dans l'Évangile. Vous pensez bien, messieurs, que le texte de Josèphe n'a pas été découvert par M. Renan. Les questions qui s'y rapportent ont été lon-

guement débattues par les commentateurs de l'Écriture sainte, les apologistes du Christianisme et les historiens de l'Église. Je suis obligé de rappeler ici très-brièvement quelques-unes des considérations qu'ils ont développées.

On a fait observer, en adoptant la version de la Vulgate, que saint Luc distingue deux recensements; que le premier fut un simple dénombrement de la population, que le second, dont l'autre avait été la préparation, fut un recensement des fortunes, base de l'impôt; qu'ils constituaient ainsi une même opération graduellement accomplie, et qu'elle peut être désignée par le nom de Cyrinus, qui en avait conduit les préliminaires à un résultat définitif. On a pensé aussi que Cyrinus, qui présidait, comme gouverneur de la Syrie, au recensement des fortunes, avait

été investi d'une mission extraordinaire : le dénombrement de la population ; ce qui permettait de lui attribuer cette mesure, comme à la principale autorité, bien qu'elle eût été exécutée immédiatement par le magistrat romain qui avait à cette époque le titre de gouverneur du pays. D'autres critiques, s'attachant au texte grec, ont fait remarquer qu'il peut très-bien être traduit ainsi : « Ce « dénombrement fut fait avant que Cyrinus « fût gouverneur de Syrie. » Avec cette traduction, admise par de savants hellénistes, toute difficulté disparaît ; les passages de saint Luc et de Josèphe se trouvent matériellement d'accord. On a fait valoir encore d'autres observations que je passe pour abréger. Remarquez, messieurs, que je ne suis point obligé d'entrer ici dans cette discussion ; j'ai dû seulement, pour l'objet que je

me propose, indiquer les quelques points sur lesquels s'appuie l'argumentation des commentateurs chrétiens de l'Évangile. Mais il arrive assez souvent que, dans les controverses, quelque écrivain mêle aux raisons qui ont de la consistance un argument infirme ou caduc. On a signalé une ou deux inscriptions latines, d'où l'on a prétendu inférer que Cyrinus avait été investi du gouvernement de la Syrie à deux époques différentes ; ce qui cadrerait avec la version du texte de saint Luc donnée par la Vulgate. La plupart des savants chrétiens qui se sont occupés de la question dont il s'agit ne se sont pas fondés sur cet argument.

Il n'a eu dans l'ensemble de la discussion qu'une place secondaire et accessoire : les bases de la critique orthodoxe sont restées indépendantes de cet appui, au moins pro-

blématique. Dans cet état d'une controverse, que doit faire un écrivain qui ne veut pas mystifier ses lecteurs? doit-il ne leur signaler que l'argument caduc, et ne pas leur laisser supposer qu'il y en a d'autres? C'est pourtant ainsi que M. Renan procède. Il ne se fait qu'une seule objection, c'est précisément l'objection futile; il ne s'attaque qu'au moulin à vent. Mais de tous les autres raisonnements des savants chrétiens, pas une mention, pas un mot, pas une ombre.

D'un tour de plume il fait monter à la surface de la discussion ce qui ne le gêne pas, tandis qu'il met dessous ce qui l'embarrasserait. Dans un autre genre, cela s'appelle faire sauter la coupe. De bonne foi, messieurs, comment voudrait-on que beaucoup de lecteurs, peu au courant, j'imagine, de cette

vieille question chronologique, ne fussent pas dupes d'un pareil jeu?

Je trouve ici une seconde occasion de vérifier la remarque que j'ai faite précédemment sur cette loi de justice intellectuelle qui attache les contradictions aux artifices. Cette loi n'a pas permis que M. Renan écrivît une note sophistique de quelques lignes contre un verset de saint Luc sans se donner un démenti à lui-même. En attaquant le récit évangélique sur le recensement de la population, il assure à son public que cette mesure n'a pu être appliquée qu'aux provinces romaines proprement dites, et non aux régions qui, comme la Galilée, formaient des tétrarchies vassales de Rome. Il affirme cela du ton le plus péremptoire [1]. Mais poursuivez, passez seulement quelques feuillets, vous

[1] Page 20.

trouverez que le recensement « ordonné par « Cyrinus (an VI de l'ère chrétienne), causa « une grande fermentation. Un mouvement « éclata dans les provinces du nord[1]. » Voilà donc dans les provinces du nord, dans la Galilée, un recensement effectué, selon le calcul de notre adversaire, en l'an VI de l'ère chrétienne. Mais est-ce qu'en l'an VI de l'ère chrétienne la Galilée était déjà réduite en province romaine? est-ce qu'elle ne continuait pas d'être placée sous un régime différent, d'après M. Renan lui-même, qui, dans un passage où il parle de cette époque, et qu'il a oublié, nous représente Hérode Antipas comme étant alors *tétrarque de la Galilée et de la Pérée?*

Il y avait donc, de son aveu, des recensements dans les tétrarchies, et précisément

[1] Page 59-60.

dans celle où il avait prétendu qu'une pareille mesure ne pouvait pas avoir lieu. Le voilà qui affirme ce qu'il avait nié d'abord, parce qu'il lui convenait en ce moment-là de nier. Cette contradiction peut sans doute être mise sur le compte d'un oubli, car on ne se contredit point par plaisir, surtout quand on se contredit si vite. Il n'en résulte pas moins que, pour infirmer le récit de saint Luc, il a étourdiment avancé, comme chose incontestable, ce qui est quelques instants après, non pas contesté seulement, mais formellement réfuté par lui.

Les contradictions qui marchent à la suite des artifices ne doivent pas détourner trop longtemps notre attention des artifices eux-mêmes. Je me hâte d'y revenir; je vais déployer devant vous un système de procédés qui s'étend comme un réseau sur tout son

livre. Nous en avons déjà remarqué plusieurs mailles, mais je tiens à décrire la contexture de ce filet. Il se compose principalement de citations que l'auteur représente par des numéros de renvoi, et aussi de quelques assertions capitales, qui, sans être pourvues de cet appareil, croient pouvoir se produire à l'ombre de la garantie que l'érudition chiffrée qui les environne semble étendre sur elles.

Les numéros de renvoi à des textes sont pour les histoires ce que sont les chiffres pour les budgets. Il y a un mot célèbre sur l'art d'arranger les chiffres dans une loi de dépenses et de recettes ; il y a aussi l'art d'exploiter, dans un livre historique, les numéros muets qui renvoient à des citations.

Ceux qui sont très-versés dans les questions de finances connaissent à fond les varié-

tés de l'adresse que l'on peut mettre dans le dispositif d'un budget. Le public ne connaît guère que deux manières d'introduire de graves inexactitudes; la première, ce serait de faire figurer des chiffres qui ne seraient point contenus dans les rapports officiels des administrations; la seconde se produit si des chiffres qui sont censés représenter des faits économiques sont combinés de telle sorte qu'ils leur donnent en apparence une valeur qu'ils n'ont point en réalité.

De même, les citations représentées par des numéros peuvent induire en erreur par deux voies différentes : d'abord si les textes auxquels on renvoie n'existent pas ; ensuite s'ils ne disent pas ce qu'on leur fait dire. L'attention de M. Renan n'est pas assez distraite pour dévier de la ligne droite par le premier de ces deux écarts; mais sa plume

légère et hardie prend ses ébats dans le second. Il ne cite pas faussement des textes qui n'existent point : seulement il cite à faux des textes qui existent.

Avant de lire son livre, je n'avais jamais songé à compter et à formuler les diverses manières de faire manœuvrer les citations, mais, en examinant la contexture de cet écrit, j'en ai remarqué un bon nombre que j'ai cherché à définir et à classer. Je vais faire un peu ce qu'on fait dans un traité de logique lorsqu'on explique les diverses espèces de sophismes, de ces tours en dialectique qui se jouent des idées : je veux réunir dans un même cadre plusieurs sortes de ces tours en histoire où l'on se joue des textes, surtout lorsqu'ils ne sont que chiffrés. Il y a peut-être d'autres artifices de ce genre qu'on ne rencontre pas dans le livre

que je tamise. Je ne prétends donc point qu'il soit possible d'en déduire une théorie tout à fait complète de la prestidigitation littéraire en matière de citations à faux. Mais les traits qui vont figurer devant vous forment au moins une partie très-considérable et très-curieuse de cette intéressante théorie.

Elles se rapportent à huit espèces différentes dont voici la liste :

1° L'addition;

2° La duplicité de signification ;

3° La soustraction;

4° La multiplication;

5° La division ;

6° La transposition explicite ou implicite;

7° La substitution ;

8° L'omission en grand.

Je ne puis mieux ouvrir cette liste accusatrice que par les justes observations d'un

savant critique sur un texte faussé par voie d'addition :

« Mais, disons-le sans détour, il y a ici « quelque chose de plus grave qu'une sub- « stitution des cousins aux frères de Jésus « sous le même nom, substitution rapportée « par M. Renan à l'ignorance des évangé- « listes, et qui n'est qu'un escamotage habile « dont il a tout l'honneur. Quand, en effet, « il dit que « l'évangéliste met dans la bou- « che des gens de Nazareth l'énumération « des frères selon la nature[1], » il interprète « faussement son témoignage, comme le « montrent d'autres indications du même « auteur, où il est prouvé que ces frères sont « des cousins. Mais quand en note il ajoute : « Les quatre personnages qui sont donnés « (Matth., XIII, 55 ; Marc, VI, 3) comme fils de

[1] Page 25.

« Marie mère de Jésus... » il ne se borne pas
« à imputer aux évangélistes une opinion
« qu'ils n'ont pas eue, il leur impute un mot
« qu'ils n'ont pas dit; car dans les passages
« cités, les quatre personnages sont appelés
« non pas *fils de Marie mère de Jésus*, mais
« *frères de Jésus*, c'est-à-dire cousins, comme
« les mêmes évangélistes l'expliquent ailleurs
« en les disant fils d'Alphée ou Cléophas, et
« de Marie, sœur de la sainte Vierge. Dire,
« comme M. Renan, qu'ils y sont « donnés
« comme fils de Marie mère de Jésus, » ce
« n'est plus seulement émettre une fausse
« interprétation, c'est commettre un faux [1]. »

J'ai marqué en second lieu la duplicité de signification. Ce tour se produit lorsqu'on attribue, sans hésiter, à un mot important

[1] *La vie de Jésus et son nouvel historien*, par M. H. Wallon.

deux sens opposés, dans des passages auxquels on renvoie par des chiffres, tandis que si les chiffres étaient remplacés par les textes ce même mot ne présenterait que le même sens. C'est ce que M. Renan a fait pour cette expression « frères de Jésus, » dont j'ai déjà parlé. D'une part il convient qu'il résulte du récit évangélique que cette expression est appliquée à des cousins du Sauveur ; d'autre part, il veut qu'il y ait aussi des versets où elle se rapporte à des frères proprement dits. Il doit donc y avoir, entre ces divers passages, une différence qui autorise à entendre cette qualification tantôt dans un sens, tantôt dans un autre. Eh bien, faites-en l'épreuve: prenez ces textes[1]. Vous y verrez une différence dans les choses racontées, mais pas du tout dans le sens des termes employés. Parmi

[1] *Voy.* la note IV.

les personnes désignées, les unes croient au Sauveur et le suivent en disciples, les autres n'ont pas foi en lui et le repoussent. Ce n'est pas une chose extraordinaire que dans une parenté, entre cousins aussi bien qu'entre frères, il y ait des dissidences de sentiments, de croyance, de conduite. Cette diversité n'affecte nullement la signification du mot; vous n'apercevrez à cet égard aucune différence appréciable à un coup d'œil microscopique. Selon les textes comparés, il y a emploi unique et identique du même terme; suivant les numéros du renvoi, il y a deux emplois contradictoires. Ces chiffres alignés sont aussi complaisants que les textes vérifiés sont impitoyables.

J'ai réservé ici une place particulière à un de ces versets évangéliques parce que l'opération à laquelle M. Renan soumet les pa-

roles qu'il renferme, a quelque chose de fort instructif pour les lecteurs de son livre. Elle résout ce problème de prestidigitation historique : étant donné un témoignage dont la signification est très-nettement circonscrite, comment le transporter dans une autre signification? Il s'agit ici du texte de saint Matthieu, reproduit par saint Marc, où il est rapporté que Jésus étant venu en son pays, plusieurs habitants de Nazareth disaient : « D'où lui sont venus cette sagesse et ces mi-« racles? n'est-ce pas le fils du charpen-« tier? sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie, « et ses frères, Jacques, Joseph, Simon et « Jude[1]? » M. Renan tenait à tirer parti de ce passage, où des frères de Jésus sont désignés à la suite du nom de Marie, sa mère. Mais il a très-bien compris qu'il ne pouvait

[1] Matthieu, XIII, 55-56; Marc, VI, 2-3.

8

l'exploiter, en le prenant dans son intégrité, puisqu'il reconnaît lui-même que les personnages qui y sont nommés frères de Jésus étaient ses cousins. C'est une chose remarquable que le verset de l'Évangile qui semblait se prêter le moins mal à son interprétation contienne précisément les noms qui la repoussent de la manière la plus catégorique. Comment donc tournera-t-il en sa faveur ce texte si évidemment hostile? Pour opérer cette évolution, il a imaginé de dire que les noms des cousins de Jésus se sont glissés dans ce passage par distraction. Ainsi, du même verset il maintient quatre mots qui lui plaisent, et il retranche quatre mots qui lui déplaisent, parce qu'ils le contredisent très-formellement. Ailleurs il sollicite des termes, ici il les ampute. C'est moyennant ce coup de scalpel qu'après avoir reconnu qu'un

texte est fixé dans un sens, il le fait lestement sauter dans un autre.

Le moyen qu'il a employé à cet effet rentre dans le procédé qui est désigné sous le nom de soustraction dans ma précédente liste. Cette opération commence à percer, comme vous pouvez vous le rappeler, dès le début de son livre, dans le résumé qu'il fait du texte de Papias, et elle se reproduit dans plusieurs autres pages.

Ainsi, pour prouver que Jésus-Christ n'attachait au baptême « qu'une importance secondaire, » il cite une parole qui ne prouve pas du tout ce qu'il veut, et qui, du reste, se rapporte au baptême pratiqué par saint Jean, et non au baptême ordonné par le Sauveur; mais cette injonction solennelle du Christ : « Allez, et enseignez toutes les na-« tions, les baptisant au nom du Père, du

« Fils et du Saint-Esprit, » il la soustrait à ses lecteurs : ses chiffres muets ne renvoient pas à cela.

Il prétend que le Christ s'est corrigé lui-même, attendu qu'il avait d'abord enjoint à ses apôtres de ne pas s'adresser aux païens, et que plus tard il leur a enjoint de prêcher l'Évangile à toutes les nations. Mais à ce sujet, il soustrait deux circonstances capitales, savoir que le Sauveur intime la première prescription dans le commencement de sa vie publique, au moment où il venait de choisir ses apôtres, et qu'il promulgue la seconde, lorsque, à la fin de sa vie terrestre, il donne aux apôtres leur mission définitive. Il a donc, non pas corrigé, mais développé le plan de la prédication de l'Évangile. Ces deux circonstances sont à cet égard très-caractéristiques. Les chiffres

muets du critique ne renvoient pas à cela.

Lorsqu'il veut insinuer que Jésus estimait peu le jeûne, il se réfère au reproche de ne pas jeûner qu'on adressait aux apôtres. Mais à ce sujet, il commet quatre soustractions, premièrement la réponse du Sauveur : « Les « amis de l'époux peuvent-ils être dans la « tristesse et dans le deuil pendant que l'é- « poux est avec eux? Mais il viendra un « temps que l'époux leur sera ôté, et alors « ils jeûneront[1]. » Secondement les versets qui relatent le jeûne de Jésus-Christ dans le désert ; troisièmement ses recommandations sur la manière de jeûner, qui sont contenues dans le Sermon sur la montagne, et qui se trouvent en parallélisme sur l'aumône et sur la prière ; quatrièmement les passages des *Actes*, où il est rapporté que les Apôtres

[1] Matth., IX, 15.

joignaient leur jeûne à la prière, conformément à ce que le Sauveur avait annoncé pour le temps où il ne serait plus avec eux. Les chiffres muets du critique ne renvoient pas à cela.

Il se plaît à dire que le droit de propriété était aboli dans la première Église chrétienne de Jérusalem, parce qu'on y déposait aux pieds des apôtres, pour les besoins communs, le produit de diverses ventes; mais il soustrait la déclaration de saint Pierre, annonçant hautement que ces dons étaient libres et non obligatoires. En rapportant ce fait, il supprime ce qui le caractérise. Les chiffres muets ne renvoient pas à cela.

Je vous fatiguerais trop, messieurs, si j'entreprenais d'énumérer tous les délits de ce genre. Vous pouvez consulter, à cet égard, des écrits très-connus, et vous resterez con-

vaincus qu'il serait difficile de trouver un livre prétendu historique où la licence des soustractions ait été portée plus loin.

J'attache moins d'importance à une autre manœuvre, que j'ai appelée la multiplication; mais il n'est pas inutile d'en dire un mot. Elle n'est qu'un petit artifice d'apparat. On la rencontre dans quelques notes où le critique, après avoir numéroté, comme preuve, une citation qui ne prouve rien, renvoie aussi par numéros à plusieurs autres passages qui ne disent rien de plus. C'est, comme force probante, une multiplication de zéros. Ces chiffres sont des figurants, voilà tout.

Il y a une manière de citer à faux qui a lieu par voie de division. C'est lorsque, dans l'intérêt de l'exposé qu'on veut faire, on attribue à un personnage d'importantes et solen-

nelles paroles dans une tout autre circonstance que celle où il les a prononcées. A cet égard, le sublime discours qui a été l'exorde des enseignements du Sauveur subit, sous la plume de M. Renan, une opération étrange. Il en retient une partie pour le sermon prononcé sur la montagne, et, quatre-vingts pages plus loin, il en transporte une autre partie dans la prédication du lac. La partie qu'il place en premier lieu, contient des choses qui ne se trouvent que dans la seconde moitié du discours ; et celles qu'il met en dernier lieu, ce sont précisément les paroles par lesquelles le discours commence. Cette division lui fournit le moyen d'ajuster les textes à ses idées sur ce qu'il appelle les progrès de Jésus. C'est dans ce but qu'il s'arroge un plein pouvoir d'écarteler cet enseignement auguste, pour en colloquer les

membres à sa convenance, à peu près comme un prestidigitateur qui brise un vase pour en faire servir les fragments séparés à un effet qu'il veut produire.

Il a fait jouer le ressort de la transposition des textes dans son récit de l'entrevue de Jésus-Christ avec saint Jean-Baptiste. Les évangélistes s'accordent à la placer au début de sa carrière publique : M. Renan la met après cette première époque. Quelle raison en donne-t-il? Il se borne à dire que le baptiste du Jourdain n'eût pas reçu Jésus-Christ avec tant de respect, d'obéissance et d'humilité, si la renommée ne lui eût pas encore apporté le bruit de ses prédications. C'est opposer quelque chose de bien futile au témoignage unanime des quatre évangélistes En mettant à part toute lumière surnaturelle, il suffit, pour expliquer la conduite

de Jean, au moment où Jésus venait lui demander humblement le baptême, qu'il ait attendu la prochaine apparition du Messie, et qu'il ait cru aux récits merveilleux sur les circonstances qui avaient précédé, accompagné et suivi la naissance de celui dont il recevait la visite. Mais, à défaut de bonnes raisons, quel intérêt avait M. Renan à intervertir l'ordre marqué, à raconter les premiers épisodes de la prédication évangélique avant le grand acte d'humilité qui les précède dans l'Évangile? Je ne puis y voir qu'un intérêt, non d'historien, mais d'artiste en histoire.

C'était obtenir, pour l'arrangement de sa narration, une attrayante mise en scène, que de présenter le christianisme naissant comme « une délicieuse pastorale[1]. » La visite de

[1] Page 67.

Jésus à Jean n'offrait, au contraire, qu'une teinte austère, et, par les questions qu'elle provoquait sur le rit du baptême, elle se prêtait bien plus aux annotations d'un dissertateur qu'aux fantaisies d'un artiste. Le témoignage des quatre évangélistes devait fléchir devant les convenances de l'art, et l'idylle de la Galilée a pris la place de l'entrevue du Jourdain.

Voilà comment il façonne les choses selon son plan, et non son plan selon les choses. Quand Vertot, l'historien de Malte, disait : « Mon siége est fait, » il refusait seulement de rectifier son récit d'après des renseignements retardataires; mais M. Renan a un sans-façon beaucoup plus marqué avec les textes : il arrange son récit sans eux, malgré eux, et contre eux.

La transposition est un jeu moins fin que

la substitution, qui sait échapper à un coup d'œil même exercé, surtout lorsqu'elle porte seulement sur un échange de termes. Cet artifice est à la fois très-significatif et très-délié : il peut être petit comme procédé, et grand comme signe. Le remplacement d'un mot par un autre qui semble avoir la même portée, n'a rien de saillant, et, en apparence, rien de suspect ; mais dans certains cas, comme nous allons le voir dans l'exemple suivant, il marque un singulier degré de perfection dans l'art de ménager les nuances trompeuses.

Je prends cet exemple dans l'exposition que M. Renan fait, à sa manière, de la pensée fondamentale que le Sauveur a voulu réaliser. Il convient bien que le Christ a eu l'idée d'un paradis et d'un enfer. Il appelle cela une conception apocalyptique. Mais il croit que la pensée dominante n'était pas là. Il est pro-

bable, suivant lui, que l'œuvre, à laquelle le Christ se dévouait, était surtout un royaume de l'âme établi sur la terre[1]. Il la renferme ainsi dans les limites d'une conception socialiste relative à l'ordre présent. Or l'œuvre du Christ est appelée dans l'Évangile *le royaume des cieux*, ou *le royaume de Dieu*. La seconde expression, isolée de la doctrine générale du saint livre, pourrait s'appliquer à une œuvre divine qui aurait tout son accomplissement ici-bas. Mais la première ne pourrait être mise, même séparément, sous les yeux des lecteurs, sans réveiller l'idée d'une institution, qui, tout en ayant son action sur la terre, a son but au ciel. Que fait M. Renan en jouant avec ces deux mots dont l'un le contrarie? Quand il commence à exposer comment Jésus-Christ avait d'abord conçu son œuvre, il glisse

[1] Page 284.

incidemment cette remarque que le nom « royaume des cieux » était équivalent à l'autre, qu'il servait à désigner la même chose. Moyennant cette précaution, les critiques ne pourront point lui reprocher de n'avoir pas laissé à ce mot un petit coin où il peut figurer, de l'avoir complétement exclu. Mais, longtemps après, lorsqu'à un intervalle de près de deux cents pages, il traite de la forme définitive des idées de Jésus sur son œuvre, il n'oublie pas l'art d'éliminer et de grouper les mots. L'expression qu'il trouve commode, il l'emploie constamment, il la reproduit, dans les pages d'un seul chapitre, plusieurs fois : l'autre expression, pas une seule fois. Tout reflet de la pensée du ciel s'est effacé dans sa phraséologie, et son exposé socialiste a la teinte qu'il voulait lui donner. La foule des lecteurs n'y entend pas

malice. Elle ne soupçonne rien dans le choix qu'il a fait entre les deux termes; elle n'y prend pas même garde, et le tour passe sans être aperçu.

On voit par là quelle vigilance minutieuse les grands sophistes apportent dans l'exercice de leur art. Ils en soignent la pratique jusque dans des détails presque imperceptibles, et ils sauraient mettre, s'il le fallait, de l'artifice dans un atome.

Mais à côté des petits manéges se placent les grandes opérations. Telle est celle que j'ai désignée sous le nom d'omission collective. Elle n'a pas pour objet d'altérer le sens de quelques textes qui se trouvent dans les pages d'un écrit qu'on est censé analyser; elle tend à défigurer l'esprit même qui anime ces pages. Si vous faites disparaître, par une sorte d'éclipse, toute une collection

de passages qui déterminent le caractère intrinsèque d'un ouvrage, dont vous prétendez représenter le contenu, ce n'est pas une partie du livre, c'est le livre lui-même que vous citez à faux. Cette fausse citation en grand couronne, dans l'œuvre de M. Renan, celles qu'il s'est permises en détail.

Ce sceptique déclare que, sauf quelques vuès sur le Père, le Fils, l'Esprit, nulle théologie n'apparaît dans l'Évangile [1], ou, en d'autres termes, qu'aucun enseignement dogmatique n'y fait sentir sa présence. Comme il n'y a plus lieu ici de recourir à des chiffres taciturnes, qui ne sauraient renvoyer à une absence, il n'indique rien, et il affirme tout.

Pour être dupe de cette affirmation si gratuite, il faudrait ou n'avoir pas lu l'Évangile,

[1] Page 207.

ou ne vouloir reconnaître les dogmes que lorsqu'ils sont présentés sous la forme où nous sommes accoutumés à les voir exposés dans les catéchismes, les décisions de l'Église, les traités de théologie. Les dogmes, comme les préceptes, se produisent, dans les enseignements du Christ, à mesure que les circonstances amènent une occasion opportune pour quelque instruction particulière. Après le Discours sur la montagne, qui fut le préambule de la prédication évangélique, les maximes pratiques, aussi bien que les énoncés doctrinaux, y sont à l'état de dissémination avec une grande variété de paroles simples, pénétrantes, populaires, qui n'affectent nullement les formes du langage de la législation et de la science. La morale n'y est pas plus une ordonnance, que le dogme n'y est une thèse. Mais, de même qu'on peut faire

un résumé de la partie morale de l'Évangile, on peut formuler un sommaire de sa partie dogmatique. Celui qu'une rédaction rapide me permet de tracer ici n'a pas besoin d'être complet pour réfuter un grand paradoxe.

Dieu est distinct du monde, et il y a en lui le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

La Providence gouverne le monde.

Au-dessous des anges, qui voient la face de Dieu dans le ciel, il y a les hommes, dont la nature se compose d'une âme et d'un corps.

La grande affaire, la fin dernière de l'homme, est de se sauver, d'éviter l'éternelle damnation pour obtenir la béatitude éternelle.

C'est pour sauver l'homme que Jésus-Christ est venu sur la terre.

Comme fils de Dieu, il était avant que le

monde fût; comme fils de l'homme, il est mort et il est ressuscité.

Les prophètes qui l'ont annoncé, et les miracles qu'il a opérés sont les signes auxquels on doit le reconnaître.

Il est le Messie et le Sauveur des hommes.

Pour faire son salut, l'homme, doué du libre arbitre, a besoin de la grâce divine.

La prière peut obtenir tout ce que le fidèle doit demander.

Le baptême est nécessaire.

La cène eucharistique, instituée par le Christ, contient le mystère de son corps et de son sang.

Le Christ a communiqué le pouvoir de remettre les péchés.

Les pratiques de pénitence et de mortification sont nécessaires.

Le Christ a fondé, dans la personne de ses

apôtres, une mission qui doit durer jusqu'à la consommation des siècles.

Il a établi une Église ou société spirituelle, distincte des sociétés civiles et politiques.

Il a déclaré à Pierre qu'il édifie sur lui cette Église.

L'enfer ne prévaudra point contre elle.

A la fin des temps, il y aura la résurrection des morts et le jugement dernier.

Voilà, ce me semble, une assez belle liste de dogmes qu'il est facile d'extraire des pages sacrées qui sont lues et relues depuis dix-huit siècles. Sans doute on a disputé sur les enseignements relatifs à la foi ; on a disputé également sur ceux qui concernent la morale : s'ensuit-il qu'il n'y a pas de morale dans l'Évangile? Aussi, malgré toutes ces controverses, il a été toujours reconnu qu'il renferme ces deux ordres d'enseignements

Les préceptes s'y combinent avec les dogmes.

C'est ce caractère dogmatique que M. Renan veut effacer. Il cite bien, de distance en distance, certaines choses qui s'y rapportent et qu'il entremêle à ses récits, mais il ne les présente point comme des dogmes; de telle sorte que lorsqu'il vient à formuler une proposition de l'Évangile au point de vue théologique, il la réduit à rien. J'ai donc le droit de conclure qu'en traitant, à peu près comme si elle n'existait pas, la collection des textes où s'empreint le caractère dogmatique de l'Évangile, l'adversaire a défiguré en grand le livre sacré dont il prétend être le commentateur fidèle.

Mais s'il a recours à cet escamotage de textes pour effacer dans l'Évangile le caractère dogmatique, il suit des procédés plus saillants pour défigurer sa morale. Il s'at-

tache particulièrement à la mettre en antagonisme avec deux grandes bases sociales, la propriété et le mariage.

Il fait passer la réprobation évangélique de l'avarice par une filière au bout de laquelle elle se confond avec la condamnation de la propriété. Il dit d'abord « que dans la « société nouvelle, l'avarice était le péché ca« pital[1]. » Il cite à ce sujet, par un numéro de renvoi, la parabole de la semence : « Celui « qui reçoit la semence parmi les épines, « c'est celui qui entend la parole, mais en« suite les sollicitudes de ce siècle, et l'illu« sion des richesses étouffent en lui cette « parole et la rendent infructueuse[2]. » L'avarice qui étouffe la vérité dans l'âme est sans doute un péché capital, mais il n'y a

[1] Page 172.
[2] Saint Matthieu, XIII, 22.

rien dans cette doctrine de bien antipropriétaire.

Il cite aussi un passage de l'Évangile où le Sauveur s'élève contre un riche qui ne songe à user de sa fortune que pour manger, pour boire, pour faire bonne chère[1]. Assurément, c'est là aussi un désordre capital, mais le blâme sévère qui lui est infligé n'a rien encore, ce semble, de bien antipropriétaire. « Or, il faut bien remarquer, ajoute M. Renan, que le péché d'avarice contre lequel « la morale chrétienne a été si sévère, était « alors le simple attachement à la propriété[2]. » Entre l'usage brutal de la propriété et la possession compatible avec le bon usage, la différence est grande. Il faut donc trouver quelque point intermédiaire où ils se

[1] Saint Luc, XII, 15 et suivants.

[2] Page 173.

reconnaissent et s'identifient dans une même condamnation. Ce point de fusion doit être cherché, selon M. Renan, dans un épisode de l'Évangile. Un jeune homme qui possédait de grandes richesses, s'approche de Jésus, et lui demande ce qu'il faut faire pour posséder la vie éternelle[1]. Jésus lui répond : « *Si vous voulez entrer en la vie*, gardez les « commandements. Vous ne tuerez point; « vous ne commettrez point d'adultère, vous « ne volerez point, vous ne ferez point de « faux témoignage. . . . .

. . . .

. . . . »

Voilà qui est nécessaire, voilà la règle obligatoire. L'interrogateur réplique qu'il fait tout cela depuis sa jeunesse. Alors le di-

[1] Matthieu, XIX, 21; Marc, X, 21 et suivants; Luc, XVIII, 22, etc.

vin Maître ajoute : « *Si vous voulez être par-* « *fait*, vendez tout ce que vous avez et don- « nez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor « dans le ciel ; puis venez et suivez-moi. » Voilà le conseil de perfection. Mais le jeune homme que le Sauveur juge être appelé au genre de vie qu'il menait lui-même n'a pas le courage de suivre sa vocation. A la vue de sa faiblesse, le Sauveur exprime, par un proverbe énergique, combien il est difficile à un riche d'avoir entrée au royaume de Dieu. Entendue dans le sens déterminé par le précédent colloque, c'est-à-dire d'entrer non pas dans cet état où l'on est en règle par l'observation des préceptes, mais dans cet état où l'on s'élève à la perfection par la pratique des conseils, cette distinction si clairement marquée ne permettait pas à M. Renan d'effectuer la transmutation de

simple attachement que tout propriétaire a pour sa propriété en un désordre capital de l'avarice, dont il a rappelé d'abord la réprobation. Aussi brouille-t il les idées. A la distinction formulée par le Sauveur lui-même, il substitue la confusion dont il a besoin ; il joue sur le double sens du mot « avarice » l'attachement abusif aux richesses constituait ce vice alors comme aujourd'hui ; cette règle s'applique non-seulement à quelques disciples choisis, mais aussi à tous ceux qui étaient, dans un sens large, disciples du Christ, qui avaient foi en lui, qui voulaient suivre ses enseignements sans renoncer ni à la jouissance de leurs biens ni à leur vie de famille. Tels étaient, pour ne citer qu'un exemple, Lazare et ses deux sœurs. Quant à ceux qui étaient ses disciples dans toute la force de cette dénomination, qui avaient

tout quitté pour suivre sa personne, pour pratiquer la perfection dans sa société intime, l'avarice pour eux consistait dans une disposition d'attachement à ces choses terrestres auxquelles ils avaient renoncé pour embrasser ce genre de vie. Ce mot a le premier sens dans les textes que M. Renan cite d'abord, et il prend le second dans l'application qu'il en fait. La manière de caractériser la morale chrétienne suppose que ce qui était une condition pour être admis dans la société des parfaits était aussi une loi générale pour l'Église que le Christ fondait. Grâce à cette confusion, l'inobservation d'un simple conseil finit par rentrer, sous la plume de M. Renan, dans la prévarication fondamentale qui a été pour lui le point de départ de son opération dialectique.

Voilà comment il prouve que l'Évangile sape l'institution de la propriété. En voyant ce nouveau trait de sa façon, en l'ajoutant à ceux que nous avons déjà vu faire, j'ai le droit de retourner contre lui quelques préceptes que ce rapporteur infidèle rapporte dans sa réponse, et de lui dire : Si vous *voulez entrer* dans la vérité, qui est la vie de l'écrivain, commencez par observer au moins le commandement qui défend de prêter aux textes un langage qu'ils ne tiennent pas. Ne leur faites pas rendre un faux témoignage, ne les corrompez point par une version adultère, ne les volez pas, ne les tuez pas. Si, de plus, *vous voulez être parfait*, citez-les littéralement.

Cet avertissement est encore mieux mérité par la fausseté suivante, qui atteint la parole de Jésus-Christ sur le mariage. Il dit :

« La cessation de la génération fut souvent « considérée comme le signe et la condition « du royaume de Dieu [1]. » Notez que lorsque M. Renan nomme le royaume de Dieu, sans addition ni restriction, il parle du royaume terrestre, et que cette phrase se trouve dans un endroit de son livre où il parle de la société que le Christ fondait sur la terre. Il est donc évident que son assertion se rapporte au monde présent. Eh bien, les paroles du Sauveur qu'il invoque à l'appui, sans les citer, se rapportent précisément et exclusivement au monde futur. Elles sont consignées dans les récits de trois évangélistes. Prenez d'abord saint Matthieu : des sadducéens ayant fait au Sauveur une question sur ce qui se passerait, selon lui, après la résurrection des morts, il leur dit : « Vous êtes dans l'er-

[1] Page 308.

« reur, ne comprenant pas les Écritures ni « la puissance de Dieu; car après la résur- « rection les hommes n'auront point de « femmes, ni les femmes des maris, mais ils « seront comme les anges de Dieu dans le « ciel[1]. » Vous faut-il, messieurs, le texte de saint Marc, pour vous assurer que le sens des paroles du Christ est exactement le même? « Jésus leur répondit : Ne voyez-vous « pas que vous êtes dans l'erreur, parce que « vous ne comprenez ni les Écritures, ni la « puissance de Dieu? Car, lorsque les morts « seront ressuscités, les hommes n'auront « point de femmes, ni les femmes des maris, « mais ils seront comme les anges qui sont « dans les cieux[2]. »

Voulez-vous le récit de saint Luc : « Jésus

[1] XXII, 30.
[2] XII, 24, 25.

« lui répondit : Les enfants de ce siècle-ci se « marient, et sont donnés en mariage. Mais « pour ceux qui seront jugés dignes d'avoir « part au siècle dont il est question et à la « résurrection des morts, ils ne se marieront « plus, ils n'épouseront plus de femmes. « Car alors ils ne pourront plus mourir parce « qu'ils deviendront égaux aux anges, et qu'é- « tant enfants de la résurrection, ils seront « enfants de Dieu [1]. » Voilà les textes auxquels M. Renan nous renvoie par un de ses chiffres discrets. Ce que le Christ dit de la vie future, il le lui fait dire de la vie présente. Remarquez qu'il n'y a pas lieu ici à une méprise : la signification dans la réponse du Sauveur est précise, formelle, éclatante. Mais ce qu'il y a de plus éclatant ici, c'est leur citation à faux. Qu'en dites-vous, messieurs,

[1] xx, 35.

qu'en dites-vous? Pour moi, quand je ne connaîtrais que ce tour-là, toutes les citations de ce malheureux livre me deviendraient suspectes.

Je m'arrête ici, messieurs, dans cette triste revue. J'ai laissé de côté, comme je vous en ai prévenus, divers traits qui eussent exigé trop de détails pour être bien caractérisés. Mais j'ai fourni au moins une preuve pour chacun des articles de ce programme d'artifices que je vous ai exposé; et si vous y joignez ce que j'ai dit d'abord sur les procédés qui forment la préparation ou le cadre de ce grand système d'illusion, vous reconnaîtrez sans doute avec moi que l'on peut extraire de tout cela une théorie de la prestidigitation intellectuelle.

Je crois que l'on résume exactement le caractère de ce livre en disant qu'il participe

de l'inanité d'un roman, de la partialité d'un pamphlet, et de l'audace d'un faux témoignage.

NOTES[1]

NOTE I.

Rien de plus simple alors que d'employer la préposition κατα, *comme on l'a fait pour la version de la Bible par les Septante.*

Le plus ancien manuscrit connu de la version de Septante est celui de la bibliothèque Vaticane. Il a le titre que je viens d'indiquer. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans l'*Apparatus Biblicus* de Walton :

« Codicem Vaticanum, ex quo hæc editio expolita

[1] Le vénérable auteur se proposait de traiter, sous forme de simples *Notes*, plusieurs des questions soulevées, comme en se jouant, par M. Renan ; la mort ne lui a pas permis d'achever son œuvre. Nous insérons ici seulement les *Notes* qui nous ont paru complètes. (*Note de l'Éditeur*.)

« fuit, describunt exaratum litteris majoribus sive un-
« cialibus..... et quantum ex scriptura conjicere licuit,
« ante mille ducentos annos, id est ante Hieronymi
« tempora scriptum videri... Inscriptionem habuit :
« Κατὰ τοὺς Ἑβδομήκοντα, juxta Septuaginta. »

La préface de l'édition des Septante, faite dans le seizième siècle, d'après le manuscrit du Vatican, contient ce qui suit :

« Intelleximus cum ex ipsa collatione, tum e sacro-
« rum veterum scriptorum consensione, Vaticanum
« codicem non solum vetustate, verum etiam bonitate
« cæteris anteire; quodque caput est, ad ipsam quam
« quærebamus Septuaginta interpretationem, si non
« toto libro, majori certe ex parte, quam proxime
« accedere. Quod mihi cum multis aliis argumentis
« constaret, vel ipso etiam libri titulo, qui est : Κατὰ
« τοὺς Ἑβδομήκοντα, curavi de consilio et sententia eo-
« rum quos supra nominavi, hujus libri editionem,
« ad Vaticanum exemplar emendandum, vel potius
« exemplar ipsum, quod ejus valde probaretur aucto-
« ritas de verbo ad verbum repræsentandum, accu-
« rate prius, sicubi opus fuerit, recognitum, et nota-
« tionibus etiam auctum. »

Eusèbe (*Hist. ecclés.*, l. V, ch VIII) donne le même titre : Περὶ τῆς κατὰ τοὺς Ἑβδομήκοντα ἑρμηνείας.

Quant aux diverses significations du mot κατά, le dictionnaire de Henri Estienne s'exprime ainsi :

« Κατὰ cum accus, interdum per genit, interdum per « dativ. resolvi potest. Plato, *De rep.* I,: Αἱ κατὰ τὸ « σῶμα ἡδοναί, corporis voluptates. Ὁ κατὰ τῆς ἀρχαιρε- « σίας χρόνος, i. q. ὁ τῶν ἀρχαιρεσίων χρόνος, Polyb. I, 52. « ... Ἐν τῇ κατ' Εὐριπίδην Φαίδρᾳ, in Euripidis *Phædra*. « Timothæus, ἐν τῷ καθ' ἑαυτὸν Κύκλωπι, citatur ab Eu- « stathio, » p. 1631.

Henri Estienne ajoute que Fabricius compare avec ces locutions le titre des Évangiles : « Quorum Fabricius « Biblioth. gr., vol., I, p. 288, comparat evangelium κατὰ « Ματθαιὸν, κατὰ Μαρκὸν, de quo genere dixit Valcker in « schol. in N. T., vol. I, p. 4. »

On peut remarquer aussi que, dans saint Paul, ces mots : καθ' ὑπομόνην ἐργοῦ' ἀγάθου (Rom. II, 7) ; κατὰ χαρὶν (*ibid.*, IV, 16) se traduisent ainsi : « par la persé- « vérance dans les bonnes œuvres ; » « par la grâce. »

NOTE 11.

Il affirme que l'expression de frères du Seigneur... constitue évidemment dans l'Église primitive une espèce d'ordre parallèle à celui des Apôtres. Voir surtout I Cor., IX, 5.

Voyons donc ce passage de saint Paul : « N'avons- « nous pas le pouvoir de mener partout avec nous

« une femme qui soit notre sœur, comme font les au-
« tres apôtres, et les frères du Seigneur, et Céphas? »
L'interprétation la plus naturelle de ce texte est celle-ci : saint Paul allègue d'abord l'exemple des apôtres en général ; puis, comme il y avait parmi eux des parents de Jésus-Christ, il en fait une mention spéciale, et enfin il ajoute : Céphas ; c'est un des noms de saint Pierre, qui jouissait d'une grande autorité, puisqu'il le cite individuellement. Assurément cette interprétation étant admise, il n'y a pas moyen d'en conclure que les personnages désignés sous le nom de frères du Seigneur constituaient une espèce d'ordre parallèle à celui des apôtres. Que si M. Renan prétend que cette interprétation n'est pas certaine, il doit convenir au moins que la sienne ne l'est pas non plus, et dès lors, lorsqu'il renvoie à ce texte de saint Paul, comme à une preuve *évidente*, il n'y a là qu'une chose évidente, c'est qu'il mystifie ses lecteurs.

NOTE III.

M. Renan a eu connaissance d'une visite de Jésus à Césarée.

Ce n'est point avec une intention sophistique, mais par fantaisie d'artiste, qu'il a imaginé cette visite à

Césarée. Une échappée sur les monuments d'une ville païenne introduisait une variété dans ses descriptions des choses juives. Mais les textes auxquels il renvoie (Matth., xvi, 13; Marc, viii, 27) ne se prêtent point à ce caprice. On y voit que Jésus se rendit, non pas à Césarée, mais dans les « villages » voisins de Césarée, comme dit saint Marc; dans les « environs » de cette ville, comme s'exprime saint Matthieu. Tout ce qu'on peut accorder ici à M. Renan, c'est que son assertion se promène dans les « environs » de la vérité.

NOTE IV.

Frères de Jésus-Christ.

On sait que chez les Juifs le mot frère était susceptible d'un sens très-large, et qu'il pouvait désigner tantôt des frères proprement dits, tantôt des parents rapprochés. M. Renan est obligé, lui-même, de remarquer, d'après des textes très-formels de l'Évangile, que les disciples de Jésus étaient ses cousins germains. Mais il prétend, en s'appuyant sur l'Évangile, qu'il avait des frères dans le sens strict du mot. Ce qui suppose que dans l'Évangile il a trouvé des passasages où le nom dont il s'agit est accompagné de quelque expression qui indique qu'il doit être pris, soit dans le sens strict, soit dans un sens large. Eh

bien ! vérifiez tous les passages des Évangélistes auxquels il renvoie [1], vous verrez qu'il n'y a pas trace de cette distinction, que le mot est employé dans tous absolument de la même manière.

Pour donner, malgré l'uniformité des textes, quelque apparence de raison à la distinction qu'il suppose, il rappelle que ceux des parents de Jésus-Christ qui étaient ses apôtres sont appelés *frères du Seigneur* [2], et il laisse croire que cette qualification se trouve dans les textes évangéliques. C'est encore un tour de passe-passe. Elle ne s'y rencontre jamais ; elle ne se produit que plus tard dans les Actes des apôtres et dans une Épître de saint Paul. Mais en vérité, qu'est-ce que cela prouve? Parce que, dans ces deux derniers écrits, des prédicateurs du Christianisme, qui, de l'aveu de M. Renan, n'étaient pas des frères proprement dits de Jésus-Christ, sont désignés sous le nom de *frères du Seigneur*, y a-t-il, je ne dis pas une apparence de raison, mais une ombre de prétexte à conclure que, dans quelques passages de l'Évangile, le mot *frères de Jésus-Christ* a un autre sens? Il y a ici une absence de liaison entre les idées qui n'est trop souvent qu'un procédé de sophistes.

[1] Pages 23-24.

[2] Page 23.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

NOTES.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES QUATRE ÉVANGILES

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC PRÉFACES, NOTES, DISSERTATIONS ET SOMMAIRES

PAR M. L'ABBÉ A. CRAMPON

Chanoine honoraire d'Amiens et de Perpignan

APPROUVÉE PAR MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS, PAR NN. SS. LES ÉVÊQUES D'AMIENS, D'ARRAS, DE BEAUVAIS, ETC.

ÉDITION POPULAIRE ET CLASSIQUE

CONTENANT LA MESSE ET LES VÊPRES

AUTORISÉE POUR LES ÉCOLES PAR LE CONSEIL ACADÉMIQUE DE DOUAI

Sixième édition. — 1 très-beau volume in-18 raisin de 484 pages, papier glacé

Prix : 1 fr. 25; franco, 1 fr. 50

Élégamment relié en percaline, 1 fr. 75; franco, 2 fr.

C'est à la demande de plusieurs évêques, d'un grand nombre d'ecclésiastiques et de laïques éminents que nous publions cette édition populaire de l'excellent ouvrage de M. l'abbé Crampon. Cette petite édition est faite sur le plan si bien conçu de la grande et conserve dans une mesure convenable tout ce qui a assuré le succès de celle-ci On y trouve le texte évangélique dans son intégrité, des préfaces substantielles, des notes suffisantes pour rendre la lecture facile et profitable, et à la fin du volume, un *vocabulaire* ou *explication de quelques noms, locutions et difficultés qui se rencontrent dans les Evangiles.* Nous n'avons retranché de l'édition in-8° que ce qui appartient au domaine de l'érudition et qui, par conséquent, loin d'avoir quelque utilité dans une édition populaire, l'aurait empêchée d'atteindre son but.

Notre intention, en publiant cette édition, a été de contribuer à ce que l'*Évangile* devienne, comme il doit l'être, le livre de tous; que non-seulement il se trouve dans toutes les familles chrétiennes et occupe le premier rang dans toute bibliothèque pieuse, mais encore qu'il entre dans les maisons d'éducation et dans les écoles, soit comme livre de piété, soit comme livre de lecture, soit comme livre de mémoire.

LE MÊME OUVRAGE, en cartonnage classique, dos percaline, 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

LA
DIVINITÉ DE L'ÉGLISE

PAR

Mgr DE SALINIS

ÉVÊQUE D'AMIENS, ARCHEVÊQUE D'AUCH

PRÉCÉDÉE DE SA VIE, PAR M. L'ABBÉ DE LADOUE, ANCIEN VICAIRE GÉNÉRAL D'AMIENS ET D'AUCH

5 forts vol. in-8. — Prix : 25 francs

ON VEND SÉPARÉMENT :

LA VIE, 1 vol. in-8, 6 fr. — LA DIVINITÉ DE L'ÉGLISE, 4 vol. in-8, 20 fr.

L'ouvrage que nous publions sous le titre de *Divinité de l'Église* a été composé par l'un des plus savants évêques de ces derniers temps; c'est le fruit des études de sa vie tout entière. On trouvera, dans les quatre volumes qui le composent, un résumé complet de l'apologétique chrétienne. Toutes les questions à l'ordre du jour de la polémique contemporaine, même les plus récentes, y sont traitées avec cette largeur de vues, cette supériorité d'intelligence, cet éclat de style qui formaient le caractère distinctif du talent de l'auteur.

Le livre est divisé en quatre parties.

Dans une brillante *Introduction*, l'auteur jette un coup d'œil d'ensemble sur le sujet qu'il va traiter; il explique la place que l'Église occupe dans l'économie de ce monde, dont elle est comme la pensée divine. Il dessine ensuite les contours de son sujet, en trace les lignes principales et expose la méthode qu'il compte suivre.

La première partie est consacrée à défendre l'existence de Dieu contre les attaques de l'athéisme ; à établir la nécessité d'une religion révélée, et les obligations qui découlent de cette manifestation de la volonté divine.

Dans la seconde partie, l'auteur démontre la mission divine de Jésus-Christ en recueillant les témoignages que tous les siècles rendent à sa divinité. On ne trouvera nulle part, croyons-nous, un ensemble de preuves aussi satisfaisant, une meilleure réponse à un livre déjà oublié, à des blasphèmes qui ne sauraient s'oublier sitôt.

L'objet de la troisième partie est de venger l'autorité de l'Église des attaques intéressées de l'hérésie. Le vice radical du système protestant, ses erreurs doctrinales, ses variations successives, ses funestes conséquences dans l'ordre moral et dans l'ordre social, y sont dévoilés avec une inflexible logique.

La quatrième partie, la plus neuve, la plus appropriée aux préoccupations actuelles, est consacrée à exposer, au point de vue théorique et au point de vue historique, les rapports de l'Église avec les sociétés temporelles.

Telle est, dans son magnifique ensemble, cette œuvre vraiment capitale.

VIE DE MGR DE SALINIS

ÉVÊQUE D'AMIENS, ARCHEVÊQUE D'AUCH

PAR M. L'ABBÉ DE LADOUE
Ancien vicaire général d'Amiens et d'Auch

1 fort volume in-8. — Prix : 6 francs

Mgr de Salinis est un des prélats qui ont été le plus mêlés aux événements religieux de ces derniers temps. Sa vie forme donc un des chapitres les plus intéressants de l'histoire ecclésiastique contemporaine. Nul n'était mieux en mesure d'écrire la vie de ce prélat éminent que M. l'abbé de Ladoue, qui s'est trouvé associé aux œuvres importantes de sa carrière ecclésiastique, et qui a été le dépositaire de tous ses papiers. Malgré la réserve commandée par les circonstances, il a pu insérer dans l'ouvrage que nous publions des pièces du plus haut intérêt, qui ne manqueront pas d'exciter la curiosité du public, ainsi que des documents qui jettent un grand jour sur des événements encore peu connus.

Nous ne pouvons ici donner la table développée de cette intéressante biographie. Nous nous contenterons de dire qu'on y trouvera de nombreuses lettres émanées des personnages les plus considérables du siècle, tels que : MM. de Lamennais, de Scorbiac, Gerbet, Combalot, de Montalembert, Lacordaire, Cœur, Cazalès, de Falloux, Fortoul, Kératry, de Ravignan, Louis-Philippe, Napoléon III, etc., etc.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES ET MORALES

SUR

LA CONFESSION

PAR L'ABBÉ A. LAURICHESSE
ANCIEN PROFESSEUR AU PETIT SÉMINAIRE DE PLÉAUX

OUVRAGE APPROUVÉ PAR MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE BOURGES

1 beau vol. in-8. — Prix : 5 fr.

L'ouvrage que nous annonçons sous ce titre est une œuvre solide et sérieuse, joignant un intérêt réel et tout d'actualité à une profondeur qui tient à la nature même du sujet. Le livre de M. l'abbé A. Laurichesse est éminemment propre à ramener les esprits de notre époque vers des études dans lesquelles la philosophie se proclame le soutien et la protectrice des dogmes catholiques les plus oubliés. C'est là une nature d'écrits trop rares de nos jours ; on oublie trop que c'est surtout à la *vraie* philosophie qu'il appartient de ramener nos sceptiques à la profession des croyances religieuses.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

SES ŒUVRES ET SON SIÈCLE

PAR L'ABBÉ E. MARTIN (D'AGDE)

OUVRAGE HONORÉ D'UN BREF DE SA SAINTETÉ PIE IX ET DE NOMBREUSES APPROBATIONS ÉPISCOPALES

3 vol. in-8 raisin. — Prix : 18 fr.

Ce livre est en même temps un très-beau travail historique, plein de force et de sagacité, et une admirable traduction des plus éloquentes inspirations du saint docteur. Il ne me semble pas que l'on puisse obtenir du français une couleur plus brillante et une plus impétueuse énergie. (Louis Veuillot, *Revue du Monde catholique.*)

COURS ÉLÉMENTAIRE

DE DROIT CANONIQUE

A L'USAGE DES SÉMINAIRES

TRAITANT DES PERSONNES, DES CHOSES ET DES JUGEMENTS

PAR L'ABBÉ GOYHENÈCHE

DOCTEUR EN THÉOLOGIE

DEUXIÈME ÉDITION ENRICHIE DE NOTES

Un beau volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50

SEUL TRAITÉ DE DROIT CANON ÉCRIT EN FRANÇAIS QUI AIT ÉTÉ EXAMINÉ ET APPROUVÉ A ROME

En moins d'un mois, la première édition de ce livre, imprimée à Rome dans le format in-octavo, a été totalement épuisée. L'on nous saura gré de publier de cet excellent ouvrage une édition économique qui permettra aux Ecclésiastiques les moins fortunés de se le procurer. Nous avons voulu donner à ce cours élémentaire le plus de diffusion possible. Aujourd'hui que l'incrédulité s'acharne contre l'Église, il importe en effet d'affirmer qu'elle est non-seulement une autorité doctrinale, mais encore une société religieuse parfaite, extérieure, visible, ayant ses institutions, ses lois, sa vie propre, société distincte de la société civile, divinement établie pour la sanctification des âmes et l'acquisition du bien suprême.

L'auteur, pour se conformer aux vœux exprimés par une critique bienveillante, s'est empressé, tout en conservant dans son intégrité le texte de l'édition romaine, d'enrichir la nouvelle édition de notes nombreuses, soit explicatives du texte, soit relatives à la situation particulière de l'Église en France.

On y trouve également en notes, après le développement de la doctrine, les erreurs, concernant la Constitution et les lois de l'Église, condamnées par le *Syllabus* annexé à l'Encyclique du 8 décembre 1864.

NOUVEAU DICTIONNAIRE DE THÉOLOGIE MORALE

PAR M. L'ABBÉ PHILIP

Chanoine titulaire et vicaire général honoraire de Pamiers et de Perpignan

ÉDITION AUGMENTÉE D'UNE TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Un fort volume in-8. — Prix : 5 francs

Les plus beaux encouragements venus de Rome, *où ce livre a été soumis à une Commission d'examen*, sont une garantie de la pureté des principes qui y sont exposés. S. S. Pie IX a daigné adresser à l'auteur un Bref de félicitation pour l'esprit qui l'anime. Malgré la formule si prudente adoptée par la Cour romaine, personne ne peut se dissimuler l'importance d'un Bref concernant un livre *de doctrine*. Des lettres très-explicites, adressées par NN. SS. les évêques à M. l'abbé Philip, font apprécier à sa juste valeur le mérite *éminemment pratique* de cet important travail. Nous nous bornons à reproduire la suivante.

LETTRE DE MONSEIGNEUR PLANTIER

Après les encouragements que Rome a daigné donner à votre travail, monsieur le chanoine, tous les autres suffrages n'ont qu'une faible valeur. Malgré cela, je m'empresse de vous adresser mes félicitations pour l'ouvrage dont vous avez bien voulu m'offrir un exemplaire. *C'est un répertoire précieux.* A la solidité du fond il joint, pour la forme, les qualités dont un livre de cette nature a besoin, surtout dans notre siècle : la brièveté et la précision.

Daignez agréer, monsieur le chanoine, l'hommage de mon respectueux dévouement.

† HENRI, *évêque de Nimes.*

L'HOMME RELEVÉ DE SA CHUTE

OU

ESSAI SUR LE PÉCHÉ ORIGINEL ET LES FRUITS DE LA RÉDEMPTION

PAR L'ABBÉ M. J. GUITTON

Vicaire général de Rennes, ancien professeur d'Écriture sainte et de Théologie

2 vol. in-8. — Prix : 6 fr.

M. l'abbé Guitton a exposé avec une grande clarté la doctrine commune des théologiens sur le péché originel. Son livre est assurément un des meilleurs qui aient été publiés en ce genre dans ces derniers temps. Il est infiniment propre à détruire une foule de préjugés et d'erreurs qui discréditent la religion auprès d'un grand nombre d'esprits.

PHYSIQUE CHRÉTIENNE

A L'USAGE DES SÉMINAIRES ET DES COLLÉGES

OU

LEÇONS ÉLÉMENTAIRES DE PHYSIQUE,
DANS LESQUELLES ON FAIT VOIR L'ACCORD DE L'ÉCRITURE SAINTE
AVEC LA SCIENCE MODERNE

PAR L'ABBÉ L. BORDES

ANCIEN PROFESSEUR DE PHYSIQUE

1 fort vol. in-8, avec planches. — Prix : 4 fr.

Ce livre est un cours de physique élémentaire contenant à peu près les mêmes matières que les traités ordinaires, mais arrangées différemment. Après avoir énoncé une vérité, établi un théorème, nous tâchons de faire voir, si c'est possible, qu'il se trouve énoncé dans l'Écriture sainte, ensuite nous le prouvons par des expériences. Cela fait, nous en tirons des conséquences à l'aide des raisonnements et du calcul. Nous serons amplement dédommagé de notre peine si notre livre peut contribuer à exciter dans nos confrères une nouvelle ardeur à fouiller dans la Bible et à interroger, eux aussi, la nature, non pour la faire mentir, mais pour lui faire parler son langage. (Extrait de la préface.)

SPECULUM TRINITATIS

SEU

UNIVERSITATIS RERUM IN QUIBUS SIGNATUR DIVINA TRINITAS COMPENDIUM

PLERAQUE PHILOSOPHIÆ LOCA SUO ORDINE DELINEATA COMPLECTENS

AUCTORE P. BOUVERAT

UN VOLUME IN-18. — PRIX : 1 FR. 50

Ce petit ouvrage latin, qui semble un écho du moyen âge venant rappeler à notre siècle incrédule la première leçon de l'enseignement catholique, la foi en Dieu et en la sainte Trinité, est le tableau le plus complet, le plus animé et le plus touchant de tous les phénomènes et de tous les faits de la création, reflétant l'image une et triple du Créateur.

Chaque chapitre est divisé en versets et se termine par une prière dont l'onction et la ferveur rappellent parfois les *Confessions* de saint Augustin et l'*Imitation*.

LA POLITIQUE CATHOLIQUE

PAR L'ABBÉ CHANTOME

OUVRAGE PRÉCÉDÉ D'UNE LETTRE DE MONSEIGNEUR DE SÉGUR

1 beau vol. in-12. — 1 fr. 50, franco

La publication de la récente Encyclique de Sa Sainteté Pie IX donne à cet ouvrage, outre un puissant intérêt d'actualité, la plus haute confirmation des principes qui y sont exposés.

Monseigneur de Ségur avait déjà dit de ce livre : « Je ne suis pas un grand docteur, mais je me tromperais fort s'il y avait dans toutes ces pages une seule pensée, une seule parole qui ne fût pas rigoureusement conforme à la doctrine catholique. Je crois que vous pourriez en toute confiance soumettre ce travail à l'examen des juges ecclésiastiques les plus rigoureux. » Les circonstances ont justifié cette appréciation du vénérable prélat.

ESQUISSE DE ROME CHRÉTIENNE

PAR MGR GERBET

ÉVÊQUE DE PERPIGNAN

CINQUIÈME ÉDITION

2 forts volumes in-12. — Prix : 8 fr.

2 volumes in-8. — Prix : 15 fr.

Nous pouvons nous dispenser de tout éloge de cet ouvrage, nous nous contenterons de reproduire la page que M. Louis Veuillot lui a consacrée dans le *Parfum de Rome :*

« ... Le meilleur livre que nous ayons sur Rome est aussi l'un des moins connus. Je veux parler de l'*Esquisse de Rome chrétienne*, par M. l'abbé Gerbet, aujourd'hui évêque de Perpignan. Publiés sans bruit, à longs inter-

valles, les deux volumes de l'*Esquisse de Rome chrétienne* sont à peine moins ignorés des catholiques eux-mêmes que du grand et épais vulgaire qui a dévoré en quelques mois les éditions de certain pamphlet lancé pour frayer la route à Garibaldi. Cet empressement autour d'une fangeuse pasquinade et cette indifférence pour un noble chef-d'œuvre caractérisent l'époque. L'époque ne veut pas admirer, ne veut pas aimer, ne veut pas voir; *noluit intelligere ut bene ageret*. Et les faquins sont ce qu'il lui faut. Mauvais signe.

« La postérité, s'il y en a une pour cette époque, mettra les choses à leur place. Le livre de Mgr Gerbet brillera dans la glorieuse élite des modèles de l'érudition littéraire, également honoré des savants, des poëtes et des sages. Sous ce modeste titre d'*Esquisse*, on reconnaîtra le plus noble et le plus vivant tableau de Rome chrétienne.

« Rome, notre Rome, est vivante dans ces pages toutes vibrantes de ses profondes et majestueuses harmonies. L'auteur ne possède pas seulement les connaissances variées de l'historien et les sûres lumières du docteur catholique, il a encore au degré le plus éminent le don de l'artiste, ce sens exquis et rare qui pénètre les choses, qui en saisit les secrètes beautés et qui les livre à nos regards. Il nous rend compte du charme mystérieux de Rome, il l'accroît en le divulguant. Sa langue est digne des majestueuses douceurs de la ville sainte; c'est une langue sereine, mélodieuse, admirablement pure, dont le caractère fondamental est la grâce, mais qui atteint sans effort et comme naturellement à toutes les hauteurs. Nous n'avons point aujourd'hui d'écrivain plus parfait que Mgr l'évêque de Perpignan, et jamais la poésie de Rome n'a eu d'interprète qu'on lui puisse comparer. »

(Louis Veuillot, *le Parfum de Rome.*)

On regrettait depuis longtemps qu'il n'y eût pas une édition in-12 de cet excellent ouvrage. Celle que nous publions aujourd'hui en permettra l'acquisition aux personnes pour lesquelles l'édition de bibliothèque en 2 volumes in-8 était d'un prix trop élevé.

MÉMORANDUM

DES CATHOLIQUES FRANÇAIS

SUR LES MENACES DU PIÉMONT CONTRE ROME

PAR Mgr GERBET
ÉVÊQUE DE PERPIGNAN

Grand in-8. — Prix : 2 francs

CONFÉRENCE SUR ROME

PAR Mgr GERBET
ÉVÊQUE DE PERPIGNAN

Grand in-8. — Prix : 1 fr. 25 cent.

Dans cette admirable conférence, l'illustre prélat fait ressortir avec vigueur l'autorité puissante et la force morale que les évêques du monde entier ont apportée au Souverain Pontife, en se réunissant à Rome à l'occasion des fêtes de la canonisation des martyrs du Japon.

plus émouvantes. Enfant, jeune fille, épouse, mère, veuve à la fleur de ses ans, grande dame dans le monde, puis fondatrice d'ordre presque malgré elle, partout femme supérieure par la sublimité des sentiments et l'élévation de l'esprit : tels sont les types divers qui se rencontrent dans une seule existence. Aussi aux traits les plus touchants, aux leçons les plus sublimes viennent se mêler les plus gracieuses anecdotes. — Le récit de la vocation extraordinaire de madame d'Houet, écrit avec une grande vigueur de pinceau, remue profondément le cœur. Tous les traits en ont été pris dans les notes manuscrites qu'avait laissées la sainte femme.

Les familles chrétiennes liront cet ouvrage avec intérêt, utilité et édification. Il a une place marquée dans les bibliothèques paroissiales, et surtout dans les communautés religieuses.

LES MOINES ET LEUR INFLUENCE SOCIALE

DANS LE PASSÉ ET L'AVENIR

PAR M. L'ABBÉ F. MARTIN

Missionnaire apostolique, curé archiprêtre de Ceyzériat

1 beau vol. in-8. — Prix : 6 francs.

EXTRAIT DE L'APPROBATION DE Mgr DE LANGALERIE, ÉVÊQUE DE BELLEY

« Votre livre paraît dans des circonstances très-favorables. Les ordres religieux sont aujourd'hui calomniés avec une extrême violence. Dans les États où ils ne sont pas persécutés, on cherche à exciter contre eux l'opinion publique; dans ceux où la persécution est déclarée, on s'empare des couvents, on vend leurs biens, on chasse les Religieux comme des malfaiteurs. Votre ouvrage éclairera les lecteurs consciencieux, et montrera, dans ces hommes qu'on représente comme des ennemis des lumières, de l'humanité et de la civilisation, les propagateurs de l'instruction, les bienfaiteurs de la société et les infatigables ouvriers de la civilisation véritable. »

DE LA RELIGION DE L'ÉTAT

PAR M. A. GROS

Ancien membre de l'Assemblée nationale.

Brochure in-8. — 1 fr. 25

A la faveur de l'appui constitutionnel dont il parut jouir sous l'empire de la Charte de 1830, et quoiqu'il n'ait plus aujourd'hui le même appui, le système de l'État sans religion a tellement pris pied, que ceux mêmes qui le condamnent en principe le croient réalisé en fait. C'est une erreur bien facile à commettre, car les apparences n'y manquent pas. Le but de cet écrit est de protester contre cette erreur trop

répandue, de faire voir que ce système n'est pas réalisé en fait, par la raison toute simple qu'il n'est pas réalisable; qu'en prétendant abolir la religion de l'État, on a aboli le mot sans réussir à abolir la chose; qu'en un mot, si imparfaitement qu'il le fasse, l'État professe toujours la religion catholique, et *ne peut pas ne pas la professer*.

JOSEPH DE MAISTRE

SES DÉTRACTEURS, SON GÉNIE

PAR M. ROGER DE SEZEVAL

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION PAR M. DU LAC
Rédacteur du *Monde*.

1 vol. in-18 jésus. — 2 fr. 50 c.

Je signale ce livre à l'attention du public sérieux et lettré. La gloire grandissante de Joseph de Maistre importune : ce héros de la défense catholique déplaît aux sceptiques et aux ravageurs; ils ont entrepris de passer une corde au cou de sa statue et de la jeter à bas : efforts puérils et profanateurs; M. Roger de Sezeval venge Joseph de Maistre avec courage, talent et compétence C'est l'œuvre d'un penseur qui sait bien ce dont il parle, et qui dit la vérité avec l'indépendance d'une bouche de fer. — (POUJOULAT, *Union*.)

L'ouvrage se divise en trois parties :

La première partie : *Joseph de Maistre, prophète du passé*, réfute le vieux préjugé libéral.

La seconde partie : *Joseph de Maistre, visionnaire de l'avenir*, réfute le paradoxe rationaliste et révolutionnaire.

La troisième partie, sous ce titre : *Joseph de Maistre, penseur catholique*, maintient brièvement ce grand homme dans sa gloire de fervent apôtre de l'autorité et de l'unité.

HISTOIRE DE M. VUARIN

ET DU

RETABLISSEMENT DU CATHOLICISME A GENÈVE

PAR

M. L'ABBÉ F. MARTIN
Missionnaire apostolique. Chanoine honoraire de Belley

ET M. L'ABBÉ FLEURY
Aumônier du pensionnat de Carouges.

2 forts vol. in-8, avec portrait. — Prix : 12 fr.

« Ce livre a un but, un but grave et élevé, je ne l'ai pas perdu de vue un instant. Je l'adresse surtout aux prêtres. Ce n'est pas simplement

une biographie, une histoire, le récit même du rétablissement du catholicisme à Genève, l'un des événements religieux les plus importants de ce siècle, que je me suis proposé de faire : tout cela n'a été pour moi qu'un cadre. Dans cē cadre j'ai voulu dessiner une grande figure sacerdotale, une figure sans défaillance et sans rides, dont le front n'a jamais fléchi devant l'iniquité triomphante, dont l'œil n'a jamais sourcillé devant les ténèbres de l'erreur, dont la bouche n'a jamais proféré le mensonge et n'a jamais redouté de dire la vérité, malgré les menaces des uns et le déplaisir des autres, ne connaissant d'autre sagesse et d'autre prudence que celle des apôtres et des martyrs. Voilà la figure que je présente en ce temps-ci à mes frères en sacerdoce, et en la leur présentant, je crois faire une bonne œuvre; elle leur dira comment ils doivent se tenir debout devant les hypocrisies sournoises ou les haines déclarées de notre époque.

« Ce qui devra leur faire plaisir, c'est que le modèle que je leur offre n'est pas un anachorète, un religieux, un saint inaccessible, c'est un homme mêlé à une vie comme leur vie, à un ministère comme leur ministère, à des fonctions comme leurs fonctions; c'est le curé d'une paroisse, il a ses défauts, il a ses faiblesses, il a ses imperfections; je ne les ai pas dissimulés. C'est un encouragement, on apprend à cette école qu'il est possible de servir Dieu sans avoir cessé d'être homme. »

Cette histoire est le complément pour ainsi dire indispensable de la *Vie de saint François de Sales*, par M. le curé de Saint-Sulpice, à côté de laquelle elle a sa place marquée dans toutes les bibliothèques.

SOIRÉES RELIGIEUSES
DES
SERVITEURS DE MARIE
OU
TRAITÉ COMPLET DE LA DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE
PAR S. É. LE CARD. VILLECOURT
OUVRAGE APPROUVÉ PAR LA SACRÉE CONGRÉGATION DES INDULGENCES

Troisième édition. — 2 vol. in-18 jésus, 5 fr.

Cet important ouvrage, qui est véritablement un traité complet de la dévotion envers la sainte Vierge, a été accueilli avec d'autant plus de bonheur par le clergé et par les fidèles, que tout son contenu, dont l'orthodoxie est déjà garantie par le nom du vénérable auteur, avait été soumis préalablement, pour le texte, à la Maison-mère du Saint-Rédempteur; pour les indulgences, à la Sacrée Congrégation romaine, qui l'ont approuvé. Aucun des recueils publiés jusqu'à ce jour ne donne d'une façon si complète et surtout avec la même authenticité, les indulgences attachées à la dévotion envers la sainte Vierge. Les *Soirées* peuvent aisément fournir aux prédicateurs la matière de leurs sermons pour deux années et aux fidèles des lectures à la fois pieuses et solides pendant le mois de Marie et aux fêtes de la sainte Vierge. Le style de ces entretiens, simple et sans aucune emphase, le met également à la portée des populations des villes et de celles des campagnes.

THÉOLOGIE DU CATÉCHISTE

DOCTRINE ET VIE CHRÉTIENNE

PAR M. L'ABBÉ LE CLERCQ
Prêtre de Saint-Sulpice, directeur au grand séminaire d'Orléans,

OUVRAGE APPROUVÉ PAR NN. SS. LES ÉVÊQUES DE RODEZ ET D'ORLÉANS

2e édit. 2 beaux vol. in-18 jésus compactes. — 6 fr.

C'est la première fois, croyons-nous, du moins depuis longtemps, qu'un théologien de profession veut bien nous donner une exposition élémentaire et complète de la doctrine chrétienne. Il y a là plus qu'une promesse, il y a une garantie de précision savante et de rigoureuse orthodoxie. Nous ne serons pas démentis par ceux qui connaissent l'auteur (il a des élèves dans tous les diocèses de France), et la sage Compagnie dont il est membre, et les révisions nombreuses qui ont valu à son livre l'approbation des juges les plus sévères et les plus compétents.

C'est bien un vrai catéchisme, une explication approfondie mais littérale du catéchisme de Rodez, légèrement modifié et complété pour n'omettre aucun des articles de tous les catéchismes français. Sans doute le prêtre y trouvera le fond et plus d'une fois la forme de ses instructions et de ses prônes : mais si l'auteur monte souvent sur les degrés de la chaire, il n'y entre jamais; il se tient toujours dans le développement calme et serein de la doctrine, et ne s'élève que parce qu'elle le porte. Aux chrétiens désireux de connaître leur religion, aux âmes qui souffrent et demandent que la vérité descende vers elles, aux pasteurs pressés de résumer leur science, à toute personne chargée de catéchiser une famille, une maison d'éducation, une paroisse, nous dirons : Prenez ce livre; tout le christianisme est là : c'est la théologie sortant de l'école pour parler comme nous; c'est « la sagesse distri- « buant ses eaux sur les places publiques. »

LE
CATÉCHISTE DE PERSÉVÉRANCE

DES MAISONS D'ÉDUCATION

OUVRAGE UTILE A TOUTES LES PERSONNES CHARGÉES D'ENSEIGNER LA RELIGION

PAR L'ABBÉ BOUVIER
Aumônier de la Visitation de Chambéry

OUVRAGE APPROUVÉ PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE CHAMBERY

2 beaux volumes in-8. — Prix : 8 fr.

On cherche souvent, dans les maisons d'éducation, un livre qui puisse suppléer à l'enseignement oral du catéchiste ou le compléter,

un livre enfin qui puisse être mis entre les mains des élèves comme manuel classique de la doctrine catholique. Nous présentons avec confiance le catéchisme de M. l'abbé Bouvier, comme réunissant toutes les conditions d'un excellent traité didactique.

M. l'abbé Bouvier a su, dans cet ouvrage, éviter d'être trop long, sans cesser d'être complet. C'est là trop souvent l'écueil de ces sortes de livres, qui demandent cependant des explications claires et précises. Conçu avec un grand esprit de méthode, le catéchisme de M. l'abbé Bouvier rendra un grand service au clergé et à toutes les personnes chargées de l'enseignement religieux. C'est à proprement parler un cours de théologie à l'usage des fidèles, embrassant dans le plus grand ordre toutes les vérités religieuses, les exposant et les développant d'une façon très-nette et surtout très-compréhensible. Il sera d'un précieux secours aux ecclésiastiques chargés des catéchismes de persévérance et aux fidèles qui veulent compléter leur instruction religieuse.

APPROBATION DE S. E. LE CARDINAL BILLIET, ARCHEVÊQUE DE CHAMBÉRY.

Alexis Billiet, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siége apostolique, cardinal de la sainte Eglise romaine, archevêque de Chambéry.

Ayant fait lire par des ecclésiastiques dignes de confiance le *Catéchiste de persévérance des Maisons d'Education* par M. l'abbé Bouvier, nous avons acquis la certitude qu'il est exact sous le rapport théologique, et qu'il renferme dans son cadre l'ensemble des vérités de la religion, exposé d'une manière claire et méthodique. Nous en recommandons l'usage, non-seulement aux aumôniers des maisons d'éducation, mais encore à tous les ecclésiastiques qui sont chargés d'expliquer le catéchisme dans le diocèse, parce qu'il peut leur être à tous également utile.

ALEXIS, cardinal-archevêque.

MANUEL COMPLET

DE LA

DÉVOTION ENVERS LES AMES DU PURGATOIRE

PAR M. L'ABBÉ DAUDE

Ancien curé au diocèse de Chambéry.

APPROUVÉ PAR MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE D'AVIGNON

QUATRIÈME ÉDITION

Un beau vol. in-18. — Prix : 1 fr. 50 c.

Élégamment relié en percaline, 2 fr.

Ce livre, écrit dans les sentiments d'une piété douce et éclairée, est destiné à propager la dévotion envers les âmes du Purgatoire. Il contient les preuves les plus irrécusables en faveur de ce dogme si consolant de notre sainte religion, un recueil très-varié de pieuses pratiques, de touchantes méditations et de prières indulgenciées. Son usage est permanent et ne se trouve pas restreint, comme la plupart des ouvrages de ce genre, au seul mois de novembre. Les personnes qui s'occupent du soin des malades pourront y puiser de pieuses

exhortations. Les *Prières des agonisants* et l'*Office des morts* complet, en latin et en français, terminent le volume. Voici en quels termes l'a approuvé Mgr l'Archevêque d'Avignon :

« Nous approuvons le *Manuel complet de la dévotion envers les âmes du Purgatoire*, par l'abbé F. Daude, ancien curé du diocèse de Chambéry. Une suite de pieuses méditations et de considérations propres à ranimer la foi et à nourrir la piété, un excellent choix de prières diverses, recommandent d'*une manière toute particulière* ce livre à l'attention des fidèles et en font le véritable manuel de tous ceux qui ont à cœur le soulagement des saintes âmes du Purgatoire. »

INSTRUCTIONS FAMILIÈRES

ET

LECTURES DU SOIR

SUR TOUTES LES VÉRITÉS DE LA RELIGION

PAR Mgr DE SÉGUR

DIXIÈME ÉDITION

2 beaux volumes in-12. — Prix : 5 fr. ; franco, 5 fr. 50 c.

« Ces instructions familières, au nombre de près de deux cents, forment un cours complet de doctrine chrétienne et un ensemble de lectures élémentaires très-simples, directement adaptées aux besoins religieux de notre temps.

« Je les offre aux familles chrétiennes qui ont l'excellente habitude de faire chaque jour une lecture religieuse en commun après la prière du soir ; aux maîtres et maîtresses d'école qui ont à cœur d'apprendre à leurs enfants autre chose qu'à lire et à écrire ; aux catéchistes et aux bons prêtres qui cherchent des lectures substantielles, courtes et pratiques, pour occuper utilement les réunions de piété. »

(*Préface de l'auteur.*)

SOUVENIR DE PREMIÈRE COMMUNION

LA PIÉTÉ ENSEIGNÉE AUX ENFANTS

PAR Mgr DE SÉGUR

1 FORT VOL. IN-18 RAISIN, SUR PAPIER GLACÉ, ÉDITION DE LUXE
ILLUSTRÉ D'UNE MAGNIFIQUE PHOTOGRAPHIE REPRÉSENTANT L'ENFANT JÉSUS
D'APRÈS LE TABLEAU PEINT A ROME, EN 1852, PAR MONSEIGNEUR DE SÉGUR

Prix : 3 francs.

« Ceci n'est pas du sucre mais du sel. » Tels sont les mots charmants que nous avons trouvés écrits, par une main plusieurs fois vénérable, sur la première page du nouveau livre de Mgr de Ségur : « *la Piété*

enseignée aux petits enfants; » et cette main est celle de l'auteur lui-même. Il faut rendre à Mgr de Ségur cette éclatante justice, que tous ses livres ont en effet popularisé parmi nous, non pas ce mauvais sucre de tant de livres contemporains, mais le vrai sel de la sagesse. Ses ouvrages consacrés à l'enfance, ses *Instructions familières*, et ce nouveau livre dont nous parlons, et tant d'autres, ont été, sont et seront longtemps le meilleur antidote contre les empoisonnements sucrés dont nos pauvres petits sont chaque jour les victimes. Généralement, on inspire aux petits enfants une dévotion où la formule tient beaucoup trop de place ; on les fait jouer à la procession et à la petite chapelle; on les *distrait* à l'église en leur mettant sous les yeux de méchantes images qu'ils déchirent et ont souvent raison de déchirer; on ne leur explique pas d'ailleurs ce grand drame liturgique de la messe, qui devrait attirer et retenir tous leurs regards. On leur fait admirer l'or de la chasuble, le crucifix de l'autel, les lustres ou la tapisserie du sanctuaire; on ne leur dit pas : « Voici Jésus-Christ, voici l'Eucharistie qui descend aux mains du prêtre. » Les enfants saisiraient merveilleusement ces explications que vous leur refusez. Du moins, lisez leur le dernier livre de Mgr de Ségur, apprenez-leur cette grande science de la piété dans ses pages solides. Encore un coup, « cela n'est pas du sucre, mais du sel. » (Léon Gautier, *Monde* du 31 décembre 1865.)

PRIX DU VOLUME RELIÉ

Percaline noire, tranche dorée.	4 25
Chagrin noir, premier choix, tranche dorée.	6 50
Chagrin Lavallière, tranche dorée.	7 »
Chagrin Lavallière, tranche semée.	8 »

L'ouvrage, soigneusement empaqueté entre deux cartons, est expédié *franco* par la poste sans augmentation de prix.

LA PIÉTÉ ET LA VIE INTÉRIEURE

PAR Mgr DE SÉGUR

« Ce travail sur la piété et la vie intérieure est le fruit de dix années d'études, de méditations et de recherches. C'est un ensemble de doctrines pratiques, que j'ai tâché de rendre aussi complet et aussi simple que possible, afin qu'il fût accessible, non-seulement aux personnes versées dans les choses de la piété, mais encore aux commençants, aux jeunes gens, aux simples ouvrières.

« Comme les abeilles vont chercher le miel dans le calice de mille fleurs diverses, toutes pures et toutes embaumées, ainsi ai-je cherché à cueillir le suc de la sainte doctrine dans les divines Écritures d'abord, puis dans les Pères et anciens Docteurs, puis dans la vie et dans les écrits des Saints et surtout dans les écrits si suaves de saint François de Sales.

« L'ensemble de ce travail sera plus considérable que je ne l'avais cru d'abord; pour le mettre à la portée de toutes les bourses, et aussi pour en faciliter la lecture, je le divise en une vingtaine de petits traités séparés; comme un rayon de miel, divisé en beaucoup de cellules de cire, unies mais distinctes les unes des autres,

« Afin d'être assuré que le miel soit pur, que la doctrine soit de bon aloi, je ne publierai aucun de ces petits traités sans les avoir soumis préalablement à l'examen de plusieurs ecclésiastiques éminents en piété et en science catholique. »

(*Préface de l'auteur.*)

TRAITÉS EN VENTE.

I. **LA PIÉTÉ ET LA VIE INTÉRIEURE**, notions fondamentales, 6ᵉ édition. In-18. 25 c.
Franco . . . . 35 c.

II. **LE RENONCEMENT**, condition fondamentale de la piété et de la vie intérieure. 5ᵉ édition. In-18. . . . . 40 c.
Franco . . . . 50 c.

III. **JÉSUS VIVANT EN NOUS**, fondement céleste de la piété et de la vie intérieure. 4ᵉ édition. 1 vol. in-18. . . . . 1 fr.
Franco. . . . . 1 fr. 20 c.

IV. **LE CHRÉTIEN VIVANT EN JÉSUS.** 2ᵉ édition. 1 volume in-18. . . . . 1 fr. »
Franco. . . . . 1 fr. 20

Pour les ouvrages de propagande de Mgr de Ségur, voir page 57 du Catalogue.

SAINT JOSEPH

PATRON DE LA BONNE MORT

OU

NOUVEAU MOIS DE MARS

POUR OBTENIR LA PERSÉVÉRANCE FINALE

SUIVI DE PIEUX EXERCICES POUR LA RETRAITE DU MOIS

ET LA PRÉPARATION A LA MORT

AVEC UN CHOIX DE PRIÈRES ET D'EXEMPLES

PAR LE R. P. HUGUET

TROISIÈME ÉDITION

Un beau et fort vol. in-18. — Prix : 1 fr. 50.

L'ouvrage relié élégamment en percaline noire. — Prix : 2 fr. 25.

Dans le monde entier on invoque ce bienheureux Patriarche comme le modèle et le patron de la bonne mort. Un grand nombre de confréries sont établies dans l'Église sous ce vocable; on a composé plusieurs manuels de piété à l'usage des associés, afin de leur apprendre à bien mourir; mais nous n'en connaissons aucun qui présente saint Joseph comme le patron le plus spécial et le plus parfait modèle d'une mort précieuse devant Dieu. Nous avons divisé notre travail de manière à en faire un Nouveau Mois de saint Joseph, pendant lequel on méditera sur la mort et ses suites irréparables, demandant à Jésus, par Marie et Joseph, de mourir comme ce saint Patriarche dans le baiser du Seigneur.

L'AURÉOLE DE SAINT JOSEPH

OU RECUEIL DES PLUS BEAUX PANÉGYRIQUES EN SON HONNEUR

PRÉCÉDÉ DE TRENTE ET UNE CONSIDÉRATIONS POUR LE MOIS DE MARS
AVEC DES NOTES ET DES EXEMPLES

PAR LE R. P. HUGUET

Un volume in-12. — Prix : 1 fr. 50 c.

C'est pour répondre aux vifs désirs qui lui ont été manifestés, que le P. Huguet, dont les ouvrages sur saint Joseph ont été tirés à un si grand nombre d'éditions, et traduits dans les principales langues vivantes, a réuni dans un seul volume les plus beaux panégyriques composés à la gloire de ce parfait modèle des âmes intérieures. Plusieurs de ces discours sont des chefs-d'œuvre d'éloquence, unie à la plus onctueuse piété.

MÉDITATIONS SUR SAINT JOSEPH

POUR LE MOIS DE MARS

PAR L'ABBÉ J. BERLEUR

Professeur à l'institution Notre-Dame d'Auteuil

1 beau vol. in-32 jésus. — Prix : 60 c.; franco, 70 c.

Dans une suite de pieuses méditations suivant la méthode de saint Ignace, l'auteur de cet opuscule passe en revue toute l'histoire du glorieux patriarche. Les diverses circonstances de sa vie lui fournissent ses sujets de méditations. C'est un livre éminemment pratique et que son prix modique met à la portée de tout le monde. Il contribuera certainement à propager la dévotion envers saint Joseph, auquel Sa Sainteté Pie IX nous engage tant à recourir au milieu des épreuves que traverse l'Église.

DE

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC COMMENTAIRES ET EXPLICATIONS

PAR UN VICAIRE GÉNÉRAL

Un beau volume in-32. — Prix : 1 fr. 20 cent.

Relié en percaline, tranche jaspée : 1 fr. 75 c.

Cette nouvelle traduction pourra être très-utile, non-seulement aux personnes étrangères à la langue latine, mais encore à celles qui peuvent lire l'ouvrage en latin, et nous l'offrons à tous avec une égale confiance. *Le volume se termine par une table indiquant les lectures appropriées aux divers besoins des fidèles.*

LES OFFICES DES ENFANTS DE MARIE

ET DES

DÉVOTS SERVITEURS DE LA REINE DES ANGES

SUIVIS D'UN APPENDICE SUR LES CONGRÉGATIONS DE LA SAINTE-VIERGE
DU CATALOGUE DES INDULGENCES QUI LEUR ONT ÉTÉ CONCÉDÉES
DES PRIÈRES ET DES CÉRÉMONIES POUR LA RÉCEPTION DES CONGRÉGANISTES

TROISIÈME ÉDITION

1 beau volume in-32. — Prix : 1 fr.

Relié en perc., tr. jaspée. — Prix : 1 fr. 50

Il existe plusieurs recueils de petits offices en français à l'usage des pieuses Congréganistes de la Sainte-Vierge. Aucun de ceux que nous connaissons ne nous a paru atteindre son but. Le choix des offices en est peu varié, de source parfois contestable, toujours incomplet, et par conséquent insuffisant. En composant notre recueil nous avons cru mieux faire. Le rapide succès qu'il a obtenu nous a pleinement justifiés. Approuvés par l'autorité ecclésiastique, signalés avec grands éloges par les journaux religieux, recommandés par les directeurs de congrégations et de communautés religieuses, les *Offices* ont été adoptés généralement, et, en peu de temps, les deux premières éditions, imprimées chacune à plusieurs milliers d'exemplaires, ont été épuisées.

L'ACTION PROVIDENTIELLE

OU

LETTRES PHILOSOPHIQUES SUR L'HISTOIRE DU CHRISTIANISME

PAR M. L'ABBÉ PHILIP

Chanoine titulaire, Vicaire général honoraire de Pamiers et de Perpignan

Un vol. in-12. — Prix : 1 fr.

Dans cet ouvrage, M. l'abbé Philip s'attache à dissiper les préjugés et les calomnies que l'impiété et l'hérésie ont accumulés contre la révélation du Christ. Il prouve, avec une grande puissance de logique, que l'action providentielle se servira du christianisme pour sauver la société et que le catholicisme sortira toujours victorieux des luttes qu'on pourra susciter contre lui. C'est un travail solide et sérieux, très-propre à détruire les fausses idées aujourd'hui répandues contre notre sainte religion, et à convaincre les incrédules qui veulent de bonne foi chercher la vérité.

COURONNEMENT DE NOTRE-DAME-LA-GRANDE

HOMÉLIES DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE POITIERS

ET

RELATION DE LA SOLENNITÉ DU 29 NOVEMBRE 1868

1 vol. in-18. — Prix : 1 franc

LE PRINCIPE RELIGIEUX

OU

ÉTUDES SUR LES LIVRES SAINTS

APPROPRIÉES AUX BESOINS DE NOTRE ÉPOQUE

PAR M. L'ABBÉ B. PHILIP

Chanoine titulaire, Vicaire général honoraire de Pamiers et de Perpignan

Un beau vol. in-12. — Prix : 2 fr.

Cet ouvrage est l'un des meilleurs dont la lecture puisse être conseillée aux personnes désireuses de connaître notre sainte religion, sa divine origine et la mission qu'a accomplie dans l'univers la révélation chrétienne.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

SOUS LE PATRONAGE DE MGR DE SÉGUR

ANNALES

DE LA PREMIÈRE COMMUNION

Journal illustré, paraissant le 10 de chaque mois.

ANNALES

DE LA PERSÉVÉRANCE

Paraissant le 25 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT A CHAQUE JOURNAL : 3 FR. PAR AN

Chacun de ces journaux forme par année un volume in-8

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER DE CHAQUE ANNÉE

EN VENTE

Les années 1863, 1864 et 1865 des *Annales de la première communion*. Chaque année, 3 fr.

Année 1865 des *Annales de la persévérance*. 1 vol. in-8, 3 francs.

« Nous devons aimer, chérir et sanctifier les enfants, et entre tous les enfants qui se préparent à leur première communion ou qui viennent de la faire.

« Ces ANNALES, qui recueillent tous les faits touchants relatifs à la piété de l'enfance et de la jeunesse, sont un excellent moyen de réaliser cette pensée si chrétienne. J'ose recommander ces publications au zèle et à la piété de tous les prêtres qui s'occupent des catéchismes de première communion et de persévérance; aux mères de famille, aux communautés religieuses, aux écoles de Frères et de Sœurs, en un mot à toutes les personnes qui prennent à cœur la sanctification de la jeunesse.

« † L.-G. DE SÉGUR. »

En envoyant un mandat sur la poste de 18 fr. à MM. Tolra et Haton, on recevra immédiatement la collection des deux journaux et les ANNALES DE LA PREMIÈRE COMMUNION et DE LA PERSÉVÉRANCE pendant l'année 1866.

L'ÉCHO DU PURGATOIRE

PUBLICATION MENSUELLE
DESTINÉE A AUGMENTER LA CHARITÉ A L'ÉGARD DES AMES DU PURGATOIRE
A FAIRE CONNAITRE LES ŒUVRES ET LES ÉVÉNEMENTS PROPRES A ÉDIFIER LA PIÉTÉ
DES FIDÈLES QUI LEUR SONT DÉVOUÉS

Sous la direction du R. P. GAY de la Société de Marie

AVEC APPROBATION DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE VERSAILLES

1re année. 1 beau vol. in-12. Prix : 3 fr.

Le premier numéro de la deuxième année a paru le 1er janvier 1866

Le numéro de l'*Écho du Purgatoire* de décembre 1865, qui complète la première année, renferme la lettre suivante adressée au R. P. Gay, par Mgr de Ségur :

« Mon révérend Père,

« Votre excellente publication *l'Écho du Purgatoire* est une œuvre de charité si pure, si pratique et si chrétienne, que je ne puis m'empêcher de vous en féliciter de très-grand cœur. Plusieurs personnes de ma connaissance en ont été singulièrement touchées, et je serais bien heureux si je pouvais, d'une manière ou d'une autre, vous aider à la répandre.

« Il faudrait que ces bonnes publications de vraie charité, de foi pure, de christianisme effectif fussent connues de toutes les âmes dévouées au bon Dieu. Il y a malheureusement une sorte d'encombrement dans ces lectures, et beaucoup d'œuvres médiocres étouffent, pour ainsi dire, et cachent celles qui sont excellentes. Votre *Écho du Purgatoire* repose sur une idée si importante et si féconde, qu'il prend

place au premier rang de ces dernières. Tout ce qui fait penser à l'éternité, aux jugements de Dieu, à la nécessité de la pénitence et de la sainteté, tout ce qui contrarie directement l'indifférence, le naturalisme, la sensualité, l'orgueil et l'égoïsme, est merveilleusement adapté aux besoins de ce temps-ci; or, le seul nom du Purgatoire répond à tout cela. De plus, la miséricorde envers les pauvres âmes qui expient leurs péchés avant d'entrer au ciel, est, comme le dit saint François de Sales, l'œuvre de charité chrétienne la plus parfaite et la mieux placée.

« J'ose donc vous souhaiter, mon Révérend Père, tous les succès qu'ambitionne votre excellent cœur, uniquement occupé de la gloire de Notre-Seigneur et du salut des pauvres âmes.

« Veuillez ne pas m'oublier aux pieds des autels, et me croire toujours, en Jésus et en Marie, votre serviteur humblement et affectueusement dévoué.

« ✝ L.-G. de Ségur.

« Paris, le 23 octobre 1865, fête du Très-Saint-Rédempteur. »

Ce livre peut être recommandé en toute confiance, et l'on sait que l'on ne saurait être trop sévère dans le choix de ces sortes d'ouvrages. Et en effet quelque morale, quelque pure même que soit l'intrigue de la plupart des pièces qui composent le répertoire habituel des pensionnats, elles n'en ont pas moins, presque toutes, un caractère romanesque de nature à montrer à de jeunes imaginations, le devoir, la vertu, non pas seulement où elles doivent les chercher, dans la vie telle que nous l'ont faite la famille et la religion, mais dans une existence factice, dans des héroïsmes exagérés, impossibles, dont le moindre inconvénient est de fausser l'esprit de la jeunesse en lui montrant le bien et le bon en dehors des lois ordinaires de la vie. Madame la comtesse Drohojowska a su éviter cet écueil. Elle s'est attachée à ne choisir que des préceptes de nature à intéresser l'esprit et le cœur, *sans acception de position sociale*, de manière à approprier les pièces, non pas à telle ou telle classe de la société, mais à toute la jeunesse chrétienne. Son but est toujours d'intéresser, d'éclairer et d'édifier tous les cœurs qui aiment le bien et qui aspirent à le pratiquer.

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME

CALBY

OU

LES MASSACRES DE SEPTEMBRE

PAR F. A. DE BOAÇA

Un beau volume in-12. — Prix : 2 francs

Relié en percaline : 3 francs

« Ce livre, dit la *Bibliographie catholique*, peut être mis entre toutes les mains; il est irréprochable dans le sens chrétien et dans le sens historique; car, bien que les émotions et les péripéties se succèdent sans relâche, de manière à entraîner constamment le lecteur, toutes ces scènes lamentables ou terribles sont de l'histoire la plus exacte : pas une phrase, pas un mot, qui puisse blesser le lecteur le plus délicat, mais que de détails le feront frémir!

« A l'encontre des éloges hyperboliques de jeunes écrivains qui n'ont rien lu dans les sources et qui vantent la grande Révolution, ce livre redressera bien des erreurs et éclairera bien des esprits encore aveuglés. Les personnages qui relient en un tous les épisodes si divers de cette odieuse tempête sont : un bon et savant abbé Claude, son neveu Julien, son domestique Antoine et leur chien Calby, qui joue là un rôle important. Outre les masses insurgées alors contre les prêtres,

l'abbé Claude a pour ennemi le citoyen Scævola, qui le poursuit partout, aux prisons de l'Abbaye et de la Force, aux Carmes et jusqu'à la barque sur laquelle il gagne un navire anglais. Le lecteur, ainsi enchaîné à un drame dont il ne peut se détacher, voit en action toute cette immense horreur de septembre 1792, tant à Paris qu'en province, et se sent porté à prier Dieu de préserver notre avenir de pareilles horreurs. » (Extrait de la *Bibliographie catholique.*)

LA

RELIGIEUSE DU CARMEL

ÉTUDE CHRÉTIENNE

PAR L'ABBÉ CASAMAJOR

OUVRAGE APPROUVÉ PAR MONSEIGNEUR GERBET, ÉVÊQUE DE PERPIGNAN

DEUXIÈME ÉDITION

1 beau vol. in-12. — Prix : 3 francs

Les journaux catholiques ont fait le plus grand éloge de ce livre, dont la première édition s'est écoulée rapidement. Voici en quels termes le *Monde* a signalé sa publication :

« Nous sortons à l'instant de ce livre, l'esprit un peu endolori par les étonnements. Après une séance de trois à quatre heures, on a vu bien des choses d'un grand intérêt.

« La *Religieuse du Carmel* est une thèse sur la vie cloîtrée. Cette thèse démontre tout ensemble l'utilité et le droit du cloître, pris à son extrême, qui est le mysticisme et la contemplation. Un jeune homme et un vieux prêtre, doués l'un et l'autre d'une intelligence supérieure, forment le point de départ. Provoqué à l'épanchement de ses souvenirs, le prêtre veut bien livrer au jeune homme, dans ses longs et curieux détails, l'histoire d'une religieuse du Carmel qu'il est parvenu à conduire au port en dépit de tous les obstacles.

« Cette religieuse, née dans le meilleur monde, ne put satisfaire à sa vocation qu'après avoir dompté les résistances paternelles, et son père, qui l'idolâtrait, était un philosophe plein d'érudition, de grand esprit et de grand cœur. Le prêtre et le philosophe discutent donc en se tenant sur les hauteurs. De proche en proche, le père arrive à la conversion, et il monte au niveau de la piété lumineuse où sa fille l'attendait dans l'espoir et les pleurs.

« De charmantes scènes d'intérieur viennent de temps en temps enrichir le livre par leur poésie et leur bon à-propos. A l'exemple des maîtres, l'auteur fait ressource de petits événements pour atteindre quelquefois des résultats larges et imprévus. Mais son livre remplit incessamment sa tâche principale de polémique ingénieuse, forte, grave, sans fatiguer le lecteur qui se sent entraîné au moyen d'une foule d'accessoires agencés avec art.

« En résumé, la *Religieuse du Carmel* est un livre curieux en raison du tour pittoresque qu'il donne à un sujet devenu banal ; utile, parce qu'il figure une espèce d'arsenal complet où l'on trouve rangées les meilleures armes de la polémique catholique ; attrayant, parce qu'il a une forme littéraire très-belle, très-jeune, très-musicale.

« Ce livre aura de nombreux lecteurs, sans aucun doute. Nous sommes convaincus qu'ils ratifieront tous nos superlatifs. » (*Le Monde.*)

PRIÈRES ET SOUVENIRS

POÉSIES RELIGIEUSES

PAR OCTAVE DUCROS (DE SIXT)

Nouvelle édition. — 1 beau vol. in-12. — Prix : 2 fr.
Relié en percaline : 3 fr.

« C'est assurément un des plus précieux mérites de ces nouveaux chants que cette obéissance féconde à l'inspiration des saintes lettres. Mérite de piété d'abord : car l'âme se réjouit, s'éclaire et se ravit à ces pensées si ferventes, si suaves et si fortes, qui sont, si j'ose le dire, comme parlaient les anciens, le nerf et la moelle de l'œuvre. La louange de Dieu n'est pas seulement poésie ; elle est doctrine, esprit et vie. Le vrai poëte le sait, quoique beaucoup l'ignorent ou l'oublient. M. Ducros l'a compris, et tel est le premier cachet de son beau talent, je devrais dire de son noble caractère. Et aussi bien cette foi, cette recherche respectueuse de l'inspiration d'en haut a porté bonheur au poëte. Il faut lire toutes les pièces de ce recueil, si variées de rhythmes, de formes et de ton, pour apprécier les trésors de grâce, de majesté, de charmes qu'il a empruntés à la Bible et à l'Évangile. » (Henri de Riancey. *Union.*)

HISTOIRE
DE LA PREMIÈRE MISSION CATHOLIQUE

AU

VICARIAT DE MÉLANÉSIE

PAR M. L'ABBÉ L. VERGUET

ANCIEN MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE EN OCÉANIE

Un vol. in-8, avec gravures — Prix : 2 fr. 50 c.

M. l'abbé Verguet a eu le bonheur d'accompagner Mgr Épalle dans sa première mission en Mélanésie. Son livre renferme des détails et des aperçus nouveaux sur les mœurs et coutumes des peuples sauvages de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Calédonie.

PRIÈRES DE MAI

POÉSIES A LA SAINTE VIERGE

PAR

OCTAVE DUCROS (DE SIXT)

Seconde édition. — Un beau vol. in-32 jésus. Prix : 1 fr. 20

L'auteur des *Prières de Mai* s'est heureusement inspiré des saintes Écritures et des Pères de l'Église pour chanter les louanges de la Mère

du Christ : les joies de la Crèche, les douleurs du Calvaire, les gloires de l'Assomption. rien n'est oublié. M. Ducros est un chrétien croyant et convaincu. Son langage est sérieux, mais sa voix est douce. L'émotion s'y joint à la conviction. On ne saurait trop recommander aux amateurs de la bonne poésie religieuse ce petit ouvrage où la délicatesse du trait semble participer à la pureté de l'inspiration.

L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

CONSEILS A MA NIÈCE

PAR

Mme E. DE SAVIGNY

APPROUVÉ PAR MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE SENS

1 beau vol. in-12. — Prix : 1 fr. 25 c.

Le volume que nous annonçons n'est ni un traité didactique ni un ouvrage superficiel. Ce sont de simples conseils dictés par le cœur, écrits au courant de la plume, et toujours sanctionnés par la religion. Le tact le plus exquis, le bon sens le plus parfait président à tous les entretiens et en font pour les maisons d'éducation un livre de lecture des plus agréables. Aussi, à peine imprimé, l'ouvrage a-t-il été adopté dans un grand nombre de pensionnats pour être mis comme un manuel entre les mains des élèves.

Mgr l'Archevêque de Sens a approuvé cet ouvrage dans les termes suivants :

Vu le rapport qui nous a été fait sur le livre intitulé : *l'Éducation chrétienne, Conseils à ma nièce*, par Mme E. de Savigny;

Nous approuvons cet ouvrage et nous conseillons aux pensionnats de jeunes demoiselles de le placer parmi leurs *livres de lecture* et de distribution de prix.

† M. J., Archevêque de Sens.

MARY ET MI-KA

HISTOIRE DE DEUX MEMBRES DE L'ŒUVRE DE LA SAINTE-ENFANCE

PAR MICHEL AUVRAY

Un beau volume in-12. — Prix : 1 fr. 25

Cet ouvrage, ainsi que le suivant, du même auteur, offre au lecteur, en même temps que des détails à la fois vrais et curieux, une lecture du plus grand intérêt, qui charme à la fois et l'esprit et le cœur, On peut en toute confiance recommander ce livre aux familles chrétiennes, qui hésitent souvent avec raison sur le choix des ouvrages qui peuvent sans danger être laissés entre les mains des enfants et des jeunes personnes,

SOEUR MIRANE

ÉPISODE DES MASSACRES DE SYRIE

PAR MICHEL AUVRAY

beau volume in-12. — Prix : 1 fr. 25 cent.

A une donnée des plus intéressantes cet ouvrage joint un mérite littéraire tout exceptionnel, ce qui se rencontre rarement parmi les livres de ce genre, trop souvent insignifiants lorsqu'ils ne sont pas nuisibles.

LES VACANCES DE MADELEINE

PAR MICHEL AUVRAY

1 beau volume in-12. — Prix : 1 fr. 25

Ce nouvel ouvrage de M. Michel Auvray obtiendra certainement le succès des autres productions du même écrivain, qui sont aujourd'hui dans la plus grande partie des bibliothèques paroissiales. Le but de l'auteur dans ce livre est de faire voir, à l'aide d'un récit plein du plus puissant intérêt, la force que donne la religion pour vaincre les douleurs parfois excessives auxquelles le chrétien peut se trouver en butte. Les *Vacances de Madeleine* seront lues avec bonheur dans toutes les familles chrétiennes.

PIE IX ET LA JEUNE COMMUNIANTE

PAR M. L'ABBÉ VINCENT

Curé au diocèse de Limoges

1 beau volume in-12. — Prix : 1 fr. 25

« On élèverait à la gloire de notre Saint-Père le Pape Pie IX un monument illustre si l'on pouvait redire tous les traits de sa bonté. C'est très-souvent dans les petites choses que se peignent les âmes nobles et les cœurs généreux. Pie IX se révèle tous les jours par des faits de ce genre, et sa vie fourmille des actes de la plus tendre et de la plus paternelle bienfaisance. J'en ai appris un entre mille dans

cette existence si parfumée de bonnes œuvres, et je l'ai raconté simplement et sans recherche. »

« J'offre ce modeste ouvrage aux mères chrétiennes, et à leurs enfants; l'histoire qu'il renferme n'est point faite à plaisir, elle est la narration touchante d'un événement qui s'est accompli il y a quelques années.»

(*Préface de l'auteur.*)

LES STATIONS DE LA VOIE DOULOUREUSE

A JÉRUSALEM

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS D'UN PÈLERIN

PAR L'ABBÉ GENDRY

PROFESSEUR AU PETIT SÉMINAIRE DE MAYENNE

OUVRAGE APPROUVÉ PAR NN. SS. LES ÉVÊQUES DE LAVAL ET DU MANS

1 vol. in-12. — Prix : 1 fr. 25 c.

Entre tous les sujets de méditation que peut se proposer un chrétien, le plus propre à le détourner du mal et à le sanctifier, c'est, sans contredit, la Passion du Sauveur. Mais quelle est la meilleure manière de nous occuper de ce saint et adorable mystère? La plus simple, la plus sensible, la plus facile pour tous, c'est la pratique du *Chemin de la Croix*.

Pour faciliter au lecteur ce saint exercice, l'auteur le transporte en esprit à Jérusalem, lui fait voir, par ses descriptions, les lieux qu'il a lui-même tant de fois visités, et l'entretient des instruments de la Passion qu'il a eu le bonheur de vénérer dans la Ville Sainte. Ce récit pieux et touchant de la Passion de Notre-Seigneur élève l'âme à des sentiments d'amour et d'abnégation.

AGNÈS L'AVEUGLE

ÉPISODE DES PERSÉCUTIONS D'IRLANDE

TRADUCTION LIBRE DE L'ANGLAIS DE MISS CADDELL

PAR UNE RELIGIEUSE DES SACRÉS-CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE

TROISIÈME ÉDITION

Un beau vol. in-12. — Prix : 1 fr.

Relié en percaline : 1 fr. 75 c.

Cette traduction est spécialement approuvée par le T. R. P. Supérieur général de la congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie.

Une première édition, tirée à 3,000 exemplaires, a été enlevée en moins d'un mois, bien que le prix fût de 2 fr. Nous avons mis les nouvelles éditions à un prix très-réduit, afin qu'on puisse répandre ce livre et le donner en récompense dans les écoles et dans les familles les moins aisées.

HISTOIRE POPULAIRE DE LA PAPAUTÉ

PAR LE V^TE J. DE BEAUMONT

OUVRAGE APPROUVÉ PAR MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

1 vol. in-12. — Prix : 1 fr. 25 c.

On ne saurait trop, dans les temps actuels, combattre les préjugés que des historiens peu exacts ou malintentionnés ont répandus contre la papauté. Aujourd'hui, la vérité se fait jour, et il s'opère partout un heureux changement dans l'opinion à ce sujet. On finira par reconnaître que les papes, si calomniés, n'ont pas seulement conservé la pureté de la doctrine évangélique, mais qu'ils ont été en même temps les véritables promoteurs de la civilisation et du progrès entendu dans le sens légitime.

Le livre que nous annonçons contribuera à cette œuvre de réparation et de justice. De nombreux ouvrages ont déjà été publiés dans ce but, mais ils sont trop volumineux et rebutent ainsi les lecteurs peu disposés à une étude très-développée. L'histoire de M. de Beaumont, contenue en un seul volume, du prix le plus modique, sera attrayante pour tout le monde et donnera de la papauté une idée juste et complète. On peut le recommander en toute confiance comme un excellent livre de propagande.

VIE D'ADÈLE COULOMBE

RELIGIEUSE HOSPITALIÈRE DE L'HOTEL-DIEU DE MONTRÉAL, EN CANADA

1 vol. in-12. — Prix : 2 fr.

EXTRAIT DE L'APPROBATION DE Mgr L'ÉVÊQUE DE MONTRÉAL

L'impression des personnes pieuses qui ont déjà lu cet ouvrage a été : qu'il est de nature à répandre un parfum délicieux, non-seulement dans les Maisons Religieuses, mais encore dans les Pensionnats et dans les bonnes familles du monde qui, au milieu de ce siècle corrompu, conservent le feu sacré de l'amour divin.

Puisse cette vie d'une humble Sœur Hospitalière confondre la sagesse des prétendus sages du monde, qui s'étudient à combattre l'état religieux, qui représentent les vœux sacrés que l'on y fait comme un joug insupportable, et qui voudraient faire croire que les personnes que Dieu y appelle ne peuvent y être que souverainement malheureuses !

COMPOSITIONS MUSICALES

DESTINÉES SPÉCIALEMENT

AUX MAISONS D'ÉDUCATION

ET AUX FAMILLES CHRÉTIENNES

MUSIQUE RELIGIEUSE — MOIS DE MARIE

LES PARFUMS DE LA MÈRE ADMIRABLE, cantiques, litanies et motets en l'honneur de la Très-Sainte Vierge, par l'abbé W. Moreau. 2e édition. 1 vol. gr. in-8 illustré. . . . . . 10 fr.

CANTICI ITALIANI IN ONORE DELLA MADRE AMMIRABILE, cantiques italiens en l'honneur de la Mère admirable, accompagnés de leur traduction française et précédés d'une belle gravure représentant la Trinité-du-Mont. Grand in-8. . . . . . 2 fr. »

L'ANGE DES PETITS ENFANTS, mélodie avec accompagnement de piano, par le même. Gr. in-8. . . . . 1 fr. 50

LES ÉCHOS DE LA SAINTE MONTAGNE, 32 cantiques à plusieurs voix, avec accompagnement, dédiés à Notre-Dame Immaculée, recueil enrichi d'un *bref* de Sa Sainteté Pie IX. 4e édition, par le même. 1 beau volume grand in-8, édition de luxe.. . . . . 8 fr.

On peut se procurer, à part, les mélodies suivantes, au prix de 50 cent. chacune :

Chœurs avec Solos. — **Les Échos** — **le Serment** — **l'Étoile de la mer** — **les Montagnes** — **les Fleurs** — **Amour et Prière** — Ensemble. . . . . 2 fr. 50

MOSAIQUE MUSICALE, recueil d'offertoires, élévations, communions, sorties, préludes, etc., pour l'orgue ou l'harmonium. 1 beau vol. grand in-8 jésus. — 2e édition. . . . . 6 fr. 50

LA VOIX DES FLEURS, 15 romances avec accompagnement de piano, 2e édition, par M. l'abbé W. Moreau. — La Collection comprend quinze mélodies en *Solo* ou *Duo* et disposées pour Soprano ou Ténor, à volonté. — Chacune de ces Romances se vend séparément, ainsi qu'il suit :

N° 1. **L'Aubépine**.	75 c.	N° 9. **Le Myosotis**.	75 c.
2. **L'Iris**.	75 c.	10. **La Violette** (*duo*).. .	75 c.
3. **La Pensée**.	75 c.	11. **Le Souci**.	75 c.
4. **La Clochette**.	75 c.	12. **La Rose**.	75 c.
5. **Le Lilas** (*duo*).	75 c.	13. **Le Lis** (*duo*).	75 c.
6. **L'Immortelle**.	75 c.	14. **La Marguerite**. . . .	75 c
7. **Le Coquelicot**. . . .	75 c.	15. **Le Bouton d'or** (*solo et chœur*).	1 fr.
8. **Le Bluet**.	75 c.		

La collection complète. . . . . 8 fr.

L'accueil sympathique fait à **LA VOIX DES FLEURS** dès l'apparition de ses premières romances, promet à cette collection le plus entier succès.

C'est que l'auteur a compris un besoin signalé depuis longtemps, mais qu'on n'avait jusque-là qu'imparfaitement satisfait. Grâce à *la Voix des Fleurs*, les Maîtresses de Pension ne seront plus embarrassées pour trouver des romances qu'elles puissent, avec autant d'intérêt que de sécurité, mettre entre les mains de leurs jeunes élèves, et les mères de famille seront heureuses de remplacer par cette mélodieuse poésie tant de banalités tolérées souvent dans les salons, parce qu'on ne sait comment les y remplacer.

LYRA ANGELICA, recueil de motets, antiennes, hymnes, etc., en l'honneur de la sainte Vierge et du Très-Saint Sacrement, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium, par LE MÊME. 1 vol. grand in-8. . . . . 15 fr.

L'auteur s'est proposé, en publiant cet ouvrage, de donner pour les saluts du Très Saint Sacrement une série de motets simples, graves, toujours chantants, harmonisés pour deux, trois ou quatre voix, de façon cependant que la partie chantante puisse être au besoin détachée des voix qui l'accompagnent et dite soit en solo, soit à l'unisson.

La préface de cet ouvrage donne tous les détails nécessaires à la bonne exécution des morceaux qui composent la collection.

LA COURONNE HARMONIEUSE, 12 mélodies sur les fêtes de la sainte Vierge, solos et chœurs à deux et à trois voix égales, avec accompagnement d'harmonium, par LE MÊME. 1 vol. in-4. . 6 fr. 50

1. **La Conception immaculée.** — 2. **La Nativité.** — 3. **La Présentation.** — 4 **Marie au Temple.** — 5. **L'Annonciation.** — 6. **La Visitation.** — 7. **Marie à Bethléem.** — 8. **La Purification.** — 9. **Marie au Calvaire.** — 10. **Marie au Cénacle.** — 11. **La Mort de Marie.** — 12. **L'Assomption.**

Ces Mélodies forment ensemble un beau volume enrichi de LÉGENDES sur les fêtes de la sainte Vierge et des textes de l'Ecriture sainte qui ont été traduits ou imités dans les douze Cantiques.

LA COURONNE HARMONIEUSE, texte et mélodies seulement. par LE MÊME, 1 beau vol. in-12. . . . . 1 fr. 50

Les douze morceaux composant la *Couronne* ont été disposés de façon à pouvoir être chantés à l'unisson et au besoin sans accompagnement. On saura gré à l'auteur d'en avoir groupé les textes dans un volume à part, en les faisant précéder de leur mélodie. C'est, du reste, la meilleure preuve que, dans cette œuvre, le chant peut être tout à fait indépendant de ses accessoires.

TROIS CANTATES POUR LES SALUTS DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

N° 1. **Le Baptême.** Solos, duos et chœurs avec accompagnement d'harmonium . . . . 2 fr.

N° 2. **L'Eucharistie.** Duo, chœur et strophes en solo avec accompagnement d'harmonium. . . . . 1 fr. 50

N° 3. **Le Triomphe.** Grande scène à doubles chœurs avec solos, duos et trios et accompagnement d'harmonium. . . . . 3 fr.

Ces chants, entremêlés avec goût de chœurs et de solos, serviront très bien d'introduction solennelle aux Saluts du Saint-Sacrement. — Plusieurs passages peuvent aussi facilement se détacher de l'ensemble pour être chantés sous forme de cantiques, et le n° 2, écrit pour trois voix égales, conviendra spécialement aux fêtes de la première communion.

NOEL. Cantate dédiée à Jésus naissant. Solos, duos et chœurs. 1 fr. 50

L'ASSOMPTION. Cantate dédiée à Marie triomphante. Chœurs et solos. . . . . 2 fr.

M. l'abbé W. Moreau a eu l'heureuse idée d'adapter sur la musique des

deux cantates, le *Baptême* et le *Triomphe*, d'autres paroles de circonstance pour les deux fêtes de Noël et de l'Assomption. — Ces chœurs seront particulièrement goûtés à cause de l'à-propos avec lequel ils sont appropriés à deux de nos fêtes les plus populaires.

MATER ADMIRABILIS. Mélodie extraite des *Parfums de la Mère admirable*. In-8. . . . . 1 fr. 50

HYMNE EN L'HONNEUR DU MARTYR J. THÉOPHANE VENARD, décapité pour la foi au Tong-King, le 2 février 1861. Brochure in-8. . . . . 40 c.

CHŒURS AMUSANTS

POUR DISTRIBUTIONS DE PRIX ET POUR RÉUNIONS DE FAMILLE

LE CHEMIN DE FER, scène originale à toute vapeur, avec refrains de mirlitons et solo de locomotive. — Ce chœur est plus spécialement composé pour les voix de jeunes gens. — En partition, 2 fr. »»
Parties séparées, chaque. . . . . 20 c.

LES COUCOUS ET LE ROSSIGNOL, grand concert champêtre, avec reprise, dialogues et chœurs d'*Alouettes*, *Cailles*, *Perdrix*, *Tourterelles*, etc., etc., avec accompagnement (*non obligé*) d'harmonium ou de piano. En partition.. . . . . 2 fr. 50
Parties séparées : *chacune*. . . . . » 20

La popularité qui s'est attachée à ces deux œuvres dès leur apparition en a consacré le succès. Grand nombre de colléges et de petits séminaires ont fait entendre comme un joyeux entr'acte, à la distribution des prix, la scène du *Chemin de fer*, qui a reçu partout les plus chaleureux applaudissements. Les pensionnats ont donné la préférence au *Concert champêtre*, dont l'exécution s'accommode mieux de l'emploi plus exclusif des soprani : le chant inattendu des petits oiseaux a toujours produit son effet d'agréable surprise, et les nombreux comptes rendus des fêtes où figurent les gais rossignols attestent, d'une voix unanime, combien ces œuvres sont goûtées du public.

LES CHATS MÉLODIEUX. Sérénade amusante, avec grand accompagnement de dogues et barbets tapageurs. . . . . . . 2 fr. 50

LE BOURRIQUET DE LA MÈRE GRÉGOIRE. Chansonnette et chœur très-facile, avec accompagnement d'harmonium.. . 1 fr. 50

YTOU, YTAINE. Souvenirs des bords de la Vienne. Couplets et chœur très-facile, avec accompagnement d'harmonium.. . 1 fr. 50

BONSOIR AUX AMIS Chœur facile, avec accompagnement d'harmonium.. . . . . 1 fr. 50

LA BOUCHE ET LE NEZ, dialogue matinal, entre deux voisins mal endurants, qui sans doute se sont éveillés de vilaine humeur et ne craignent pas de se dire en plein visage des choses tout à fait désobligeantes. — Grand duo concertant, scène amusante et chœur, avec accompagnement de piano. . . . . 3 fr. 25 c.

Ce dialogue, écrit pour ténor et soprano, mais qui peut au besoin être chanté par deux voix égales, est précédé d'un chœur qui lui sert de mise en scène. Un second chœur termine cette querelle divertissante, destinée certainement à égayer dans les pensions plus d'une fête de famille.

FÊTE AU VILLAGE. Chœur facile, à trois voix égales, avec accompagnement de piano ou d'harmonium. . . . . 2 fr.

LE TRIOMPHE DES MIRLITONS. Pas redoublé pour soprano, alto, etc., avec accompagnement de piano. . . . . . 1 fr. 50 c.

Ce chœur est écrit de façon qu'on puisse le dire sans accompagnement. Il est des plus faciles, et l'auteur y a joint une petite notice sur la manière de jouer le mirliton. Ce pas redoublé, d'un jeu tout comique, est très-amusant : on peut le jouer en marche, comme divertissement, pendant les récréations ou les promenades, et il produit à distance, avec une certaine illusion, l'effet d'une musique militaire.

PHILOMÈLE, duo pour soprani, avec un rossignol en trio. 1 fr. 50 c.

Philomèle est une délicieuse inspiration. On ne peut s'empêcher de rêver fontaine, mousse et bocage, quand les lointaines et mélancoliques roulades du rossignol répondent aux amicales provocations des chanteurs. — Ce duo aura certainement dans les pensionnats un succès de vogue. — Une instruction très-détaillée, qui accompagne ce duo, indique les moyens d'imiter, au naturel et avec une grande facilité, le chant du rossignol.

BOUQUET D'AMOUR. Trio pour soprani avec accompagnement de piano. . . . . 1 fr. 50 c.

Ce *Bouquet* est destiné à une fête de supérieur. — Beaucoup d'élèves l'utiliseront sans doute dans la famille, où il peut servir au même titre pour la fête d'un père ou d'une mère. Au besoin, pourvu que l'accompagnement soit conservé, on peut le chanter en solo, et, dans les pensionnats, le refrain de ce trio, chanté en chœur par des voix égales, ne laissera pas de conserver son cachet.

Philomèle et le *Bouquet* sont ornés chacun en titre d'une gravure en chromo-lithographie.

LES LAURIERS, grand chœur pour distribution des prix, avec accompagnement d'harmonium ou de piano. . . . . . . 2 fr. 50 c.

Les *Lauriers* seront particulièrement appréciés dans les petits séminaires. Les maîtresses de pension en tireront aussi un très-facile parti, car le chant du soprano y domine constamment, et l'accompagnement peut suppléer en quelque sorte à l'absence des voix de basse.

LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI, fable pêchée dans LA FONTAINE, avec accompagnement (non obligé) d'harmonium et reprises (à volonté) de rainettes, grenouilles et autres habitants du marécage. Grand in-8. . . . . 3 fr.

Ce chœur peut se chanter sans aucun accessoire, et l'accompagnement n'est pas même nécessaire.

LA POULE AUX ŒUFS D'OR, fabliau, couplets et chœur, avec accompagnement d'harmonium ou de piano et imitation (à volonté) de coqs, poules et poulets. Grand in-8. . . . . 2 fr.

L'ONCLE AUSONE, chansonnette avec accompagnement de piano, illustrée d'une chromo-lithographie tirée en plusieurs couleurs. Grand in-8. 1 fr. 50 c.

L'*Oncle Ausone* est une très-ingénieuse satire que M. l'abbé Moreau a mise en musique avec la plus piquante originalité. Le succès de cette *chansonnette* est assuré d'avance dans les salons autant que dans les pensionnats.

YOU! YOU! chant villageois, couplets et chœur très-faciles, à quatre voix, avec accompagnement de piano. Grand in-8. 1 fr. 50 c.

Ce chœur champêtre sera, dans les pensions, particulièrement goûté des élèves, qui ne manqueront pas d'en égayer leurs jeux et leurs promenades.

LA NUIT DE PASQUES DE L'AN 1202, ou le Miracle des Clefs, grand chœur pour quatre voix d'hommes. Grand in-8. 2 fr.

Ce chœur, de facture large et sérieuse, fait le plus grand honneur à M. l'abbé Moreau, et révèle toute la souplesse de son talent musical, qui ne traite pas avec moins de bonheur les sujets sérieux et difficiles que les scènes les plus divertissantes.

AINSI SOIT-IL, prophétie à l'usage des écoliers, paroles de M. l'abbé Chauvin. In-8. . . . . 1 fr. 50

L'ASTROLOGUE DE M. DE LA PALICE, paroles de M. l'abbé Chauvin. In-8. . . . . 1 fr. 50

LES PEINES D'UN PETIT ÉCOLIER, chansonnette avec accompagnement de piano. In-8. . . . . 1 fr. 50

SION, amour et souvenir. Grand chœur d'adieu pour la distribution des prix; à quatre voix inégales, soprano, alto, ténor et basse. in-8. . . . . 3 fr. »

Chaque partie séparée. . . . . 0 fr. 20

Le nom de M. Moreau devient de plus en plus populaire dans les maisons d'éducation. Nul doute que ses diverses compositions musicales n'aient rendu un véritable service. L'accueil qui leur est partout réservé témoigne suffisamment en leur faveur. Le succès de ses dernières œuvres ne le cédera pas, nous en avons la conviction, à celles qui ont précédé. Une légende les accompagne toujours et en rend l'exécution facile. — Nous ne fournissons pas les appeaux et autres accessoires employés dans l'exécution de certains chœurs. — Ces accessoires, du reste, ne sont pas indispensables. — Les personnes qui voudraient néanmoins se les procurer doivent s'adresser à M. Martin, 13, rue de la Jussienne, à Paris.

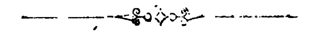
LES BOURRÉES DU PENSIONNAT

PAR M. K. W.

AU PROFIT D'UNE BONNE ŒUVRE

Grand in-8. — Prix : 3 fr.

Ces compositions musicales, au nombre de vingt, d'une exécution très-facile, seront accueillies avec bonheur dans les pensionnats qui cherchent souvent en vain des morceaux de ce genre. Elles encourageront les jeunes élèves du piano à déchiffrer les arides exercices qui sont le préliminaire obligé de toute étude sérieuse. Nous pouvons les recommander en toute confiance aux communautés religieuses enseignantes.



ALMANACH CHRÉTIEN
ILLUSTRÉ

1 volume grand in-16. — Prix : 20 cent.

PAR LA POSTE : 30 CENT.

Le cent, 15 fr.; par la poste, 20 fr.

Nous recommandons d'une manière toute spéciale à nos correspondants l'*Almanach chrétien* que nous éditons chaque année. En entreprenant cette très-modeste publication, nous avons voulu surtout combattre les mauvais almanachs dont notre pays est inondé, détruire dans l'esprit des masses les préventions antireligieuses et neutraliser la propagande protestante. Les articles de cet Almanach, choisis avec le plus grand soin, sont ou sérieux ou amusants, mais toujours irréprochables. Accueilli, dès son apparition, avec la plus grande faveur, l'*Almanach chrétien*, a été recommandé chaleureusement et sans aucune réserve par tous les journaux catholiques. Nous osons assurer que parmi les nombreux almanachs qui paraissent tous les ans, aucun n'est rédigé avec une telle unité de vues et une aussi grande variété de sujets.

Outre les conseils agricoles pour chaque mois, l'*Almanach chrétien* donne pour chaque dimanche et fête un texte de l'Écriture sainte. Cette disposition et son titre d'*Almanach chrétien* permettent de le répandre avec succès même parmi les populations protestantes.

L'ALMANACH CHRÉTIEN ILLUSTRÉ parait chaque année au mois de septembre.

Le Bulletin publié par l'*Association catholique de Saint-François de Sales* pour la défense et la conservation de la foi s'exprime ainsi :

« Nous rappelons et recommandons à nos associés l'*Almanach chrétien*, destiné à contre-balancer la mauvaise influence des almanachs protestants des *Bons Conseils* et autres, qu'on répand parmi les catholiques.

« L'almanach est le livre populaire par excellence; il n'est personne qui n'en lise un, et on lit le premier qu'on a reçu. Il est donc important de prévenir par un bon almanach la distribution des mauvais almanachs qui se fait chaque année. »

En vente les années 1862, 1863, 1864 et 1865

L'ANNÉE 1866 EST COMPLÉTEMENT ÉPUISÉE

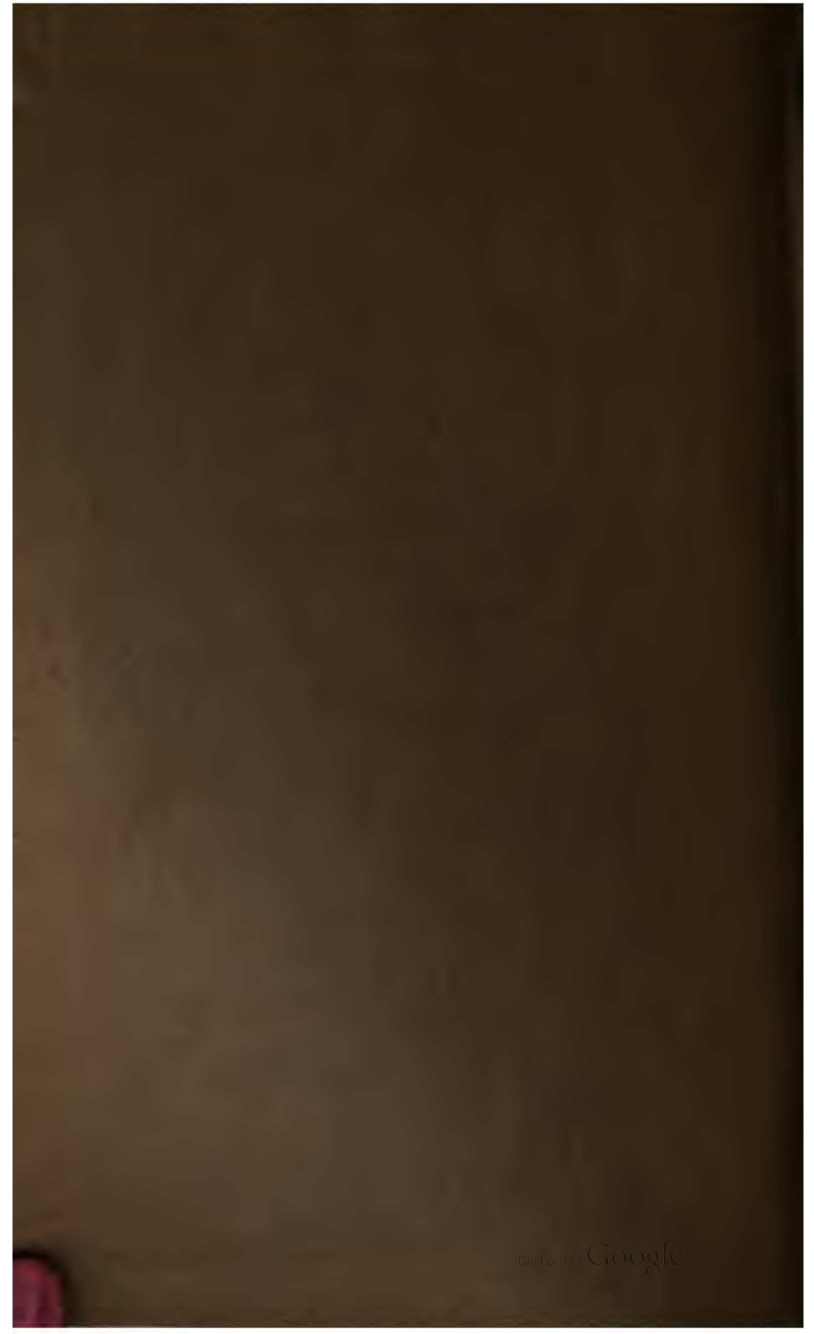
L'ALMANACH CHRÉTIEN donne chaque année plusieurs articles par Mgr DE SÉGUR.

TOUS LES OUVRAGES DE MGR DE SÉGUR

SE TROUVENT

A LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





ARTES 1817 SCIENTIA

VERITAS